PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
JAN 15 1927

Année. N° 1. 1er Janvier 1927.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
de Jouvenel . .	*Esquisse d'une Réforme parlementaire*	5
eph Conrad . .	*Le Frère-de-la-Côte.* — I.	26
R. Hamelin . .	*Douze ans de ma Vie (1796-1808)*	46
d'Ormesson . .	*Position de la France en Europe.*	72
ançois Mauriac.	*Thérèse Desqueyroux* (fin).	93
n Brunschvicg.	*La Littérature philosophique au XIXe Siècle.* . .	115
bert de Traz. .	*L'Écorché* (fin)	131
Lacour-Gayet .	*Talleyrand à Saint-Sulpice et à la Sorbonne.* . .	154
Houllevigue . .	Les Sciences : *L'Océanographie.*	175
nry Bidou . . .	Les Lettres : *Parmi les Livres.*	187
ul Souday. . . .	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique.*	198
bert Flament . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris et d'ailleurs.* .	207
notus	La Politique : *Après cinq mois de ministère Poincaré.*	223

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La REVUE DE PARIS *publiera en 1927 :*

Églantine
par JEAN GIRAUDOUX

Bouddha vivant
par PAUL MORAND

La Rive d'As
par CLAUDE ANET

La Mosquée
par E. FORSTER

Le Monsieur du Clos Maltourné
par MAURICE GENEVOIX

des **Romans, Nouvelles** et **Essais** de mesdames Colette, Marcelle Tinay, Myriam Harry, Jean Bertheroy; de MM. Paul Valéry et G. de Porto-Ric *de l'Académie française*; Georges Duhamel, Valéry Larbaud, Francis Ca Roland Dorgelès, J. et J. Tharaud, J. de Lacretelle, André Savignon, J. Kes Jean Cassou, Julien Green, G. Bernanos, André Beucler, Luc Durtain, Jean Mist Jean d'Esme, M. Jouhandeau, Gascoin, Coelho Netto, Maxwell, Blasco-Iba H. Jammes, Galsworthy.

La Vie de Disraeli
par ANDRÉ MAUROIS

Les Mémoires de la Comtesse Rasp

Lettres du Général Castelnau pendant la Campagne du Mexique
éditées par L. SONOLET

La Bataille de la Somme de 1916
par le Général DUVAL

La Palestine nouvelle
par J. KESSEL

Les Idées militaires contemporaines
par le Capitaine de vaisseau CASTEX

des **Études historiques** de MM. Louis Barthou et Camille Jullian, *l'Académie française*; Charles Diehl, Lacour-Gayet, Alphandéry, von Leco Alexandre Moret, Arthur-Lévy, Émile Mâle, etc.;

une **Série d'Études sur les Littératures étrangères**, par MM. Andread Ojetti, Jelinek, Paul More, A. Levinson, M. Rychner, K. Elster, M. Roque Zaleski, G. Imann, Alexeiev, Eliseev, Vreede, du Roure, etc.;

des **Études sur la Philosophie**, par MM. Brunschvicg et Sageret;

des **Portraits d'artistes**, par MM. J.-E. Blanche, Francis Carc P. Jamot, R. Escholier, J.-L. Vaudoyer;

Les Conditions de la Paix sociale
par le Comte de FELS

Les Conditions de la Paix religieuse
par le Père GILLET

L'Homme et le Surhomme
par BERNARD SHAW

une **Suite de Lettres inédites de Balzac à l'Étrangère;**

des **Inédits** de A. de Lamartine, Sainte-Beuve, Ernest Renan, Cuvillier-Fleury

des **Études politiques et économiques**, par H. de Jouvene François-Marsal, A. Chaumeix, W. d'Ormesson, Guy de Montjou, L. Corpecho Germain Martin, Maurice Muret, etc.;

les **Chroniques** de MM. Henry Bidou, Paul Souday, Albert Flament Photiadès, Houllevigue, Hautecœur, Suarez, Bourget, Poirier, M. Thiébaut, etc

General
Terq.
8

ESQUISSE

D'UNE

RÉFORME PARLEMENTAIRE

Aux temps du Bloc national, M. Poincaré rechercha la collaboration radicale, pour laquelle il éprouvait du goût. Elle se refusa. Mais le cartel des gauches ayant vaincu, les radicaux ont eu besoin de M. Poincaré. Alors, à quoi bon les refus de 1921, de 1924, la lutte électorale, et la victoire?

Je revois encore la constitution du premier cabinet Poincaré d'après guerre, la course aux ministres radicaux, et l'éphémère succès que j'obtins, rue Marbeau, lorsqu'ayant décliné l'honneur d'une collaboration, je ramenai un radical authentique, un radical de comité. Malheureusement, cet homme excellent, après avoir accepté le soir, apprit le lendemain matin qu'il était seul de son parti, et descendit de voiture au coin de la rue.

Cela n'empêcha d'ailleurs pas les radicaux du Sénat de pratiquer assez longtemps « la politique de soutien » dont les radicaux de la Chambre se fatiguèrent beaucoup plus vite. Le soutien sans la participation n'est pas bien solide et ne va jamais bien loin, comme l'a éprouvé M. Herriot lorsque les socialistes lui ont refusé à leur tour ce qu'il avait lui-même refusé à M. Poincaré.

Que se fût-il passé si, dans la dernière législature, les radicaux n'avaient pas décrété contre M. Poincaré une absurde exclusive? Nous n'aurions peut-être pas été dans la Ruhr, les

élections eussent été bien différentes, la livre ne fût pas montée un seul instant à 248 et notre monnaie serait stable aujourd'hui. Enfin M. Poincaré serait toujours au pouvoir. Mais n'y est-il pas, et M. Herriot à ses côtés?

Que d'efforts, que de cris, que de temps, que d'argent perdus!

Le cartel n'a jamais été l'expression d'une doctrine, mais le résultat d'un mode de scrutin, comme l'a nettement déclaré à M. Suarez, dans une interview que la *Revue de Paris* a publiée, un socialiste de beaucoup de talent et de franchise, M. Paul Faure. Un calcul, en somme, et non pas un programme.

Aussi les socialistes se sont-ils trouvés autorisés à imiter dans cette législature l'abstention des radicaux dans l'autre, et leur refus des responsabilités. Ont-ils eu raison ou tort à leur tour?

De n'avoir pas participé aux impôts qui viennent de surcharger la France pourrait bien leur valoir, il est vrai, en 1928, un succès électoral, et le pouvoir.

Mais après?

Ils essaieront d'appliquer le programme immédiat que M. Paul Faure exposait en ces termes à M. Suarez :

Aux Affaires étrangères, accentuation d'une politique de paix. Bon! Mais encore faudrait-il nous dire comment l'on fera pour aller plus vite que M. Briand.

A la Guerre, service d'un an, en attendant mieux... M. Painlevé le prépare, sous le regard complice de M. Poincaré.

A l'Agriculture, développement de la production. Bravo! Voyons le procédé. « Taxation et réquisition des céréales. » Taxer et réquisitionner la production pour la développer, retirer aux producteurs la liberté de vendre et l'espoir de gagner pour les exciter à l'effort, c'est à peu près comme si vous mettiez des menottes aux gens pour les aider à se servir de leurs mains. Dans ces conditions l'office du blé qui, d'après M. Paul Faure, aura le monopole des achats de grains à l'étranger, risque d'avoir beaucoup à acheter en effet, ce qui ne rétablira pas précisément notre change.

Au Travail, assurances sociales. Si je ne me trompe, c'est M. Daniel Vincent qui, comme ministre du Travail, a fait voter la loi des assurances sociales. Qui donc était président

du Conseil? N'était-ce pas M. Poincaré, comme par hasard? Et la Chambre qui a voté, n'était-ce pas celle du 16 novembre? La nouveauté n'est pas grande.

A l'Instruction publique, école unique. Il me semble avoir déjà entendu cela quelque part.

Aux Finances, une vaste opération de redressement financier et d'assainissement monétaire avec le prélèvement sur le capital comme pièce maîtresse. Le prélèvement sur le capital pouvait rendre en 1919. Depuis, l'inflation a joliment contribué à l'opérer. M. Poincaré, beaucoup plus radical à cet égard que M. Caillaux, continue à le pratiquer par ses impôts sur les mutations et les successions sans parler de la déflation. Et, n'en déplaise à M. Paul Faure, un cabinet Poincaré est plus apte à faire accepter et réussir ce genre d'impôts qu'un cabinet Léon Blum.

Il est vrai que M. Paul Faure a sa recette pour obliger chacun à payer suivant ses moyens : *la déclaration obligatoire des fortunes et le serment fiscal. Si une fausse déclaration est, un jour, reconnue, confiscation de tous les biens par l'État et emprisonnement du délinquant.* Et dire qu'on supprime les prisons des sous-préfectures. Quelle imprudence! Proposez cette déclaration aux agriculteurs dont la richesse est toute neuve et auxquels M. Queuille a tant de peine à arracher en ce moment des approximations sur la surface qu'ils ensemencent en blé, et vous mesurerez le succès. Allons, on reverra la double évasion des capitaux, à l'intérieur et à l'extérieur, et il faudra, une fois de plus, retourner chercher M. Poincaré.

Je relisais l'autre jour les prophéties de Nostradamus qui sont, comme l'on sait, assez énigmatiques pour que chacun les puisse déchiffrer à sa façon.

Parvenu au quatrain 35 de la Centurie VII, je demeurai quelque peu rêveur. Le voici :

> La grande poche viendra plaindre, pleurer,
> D'avoir élu, trompés seront en l'âge,
> Guière avec eux ne voudra demeurer,
> Déçu sera par ceux de son langage.

C'est alors que m'apparut l'ombre du prophète. Elle daigna m'expliquer que « la grande poche » signifie le bas de laine de la France, et que cette *grande poche viendra plaindre, pleurer*

d'avoir élu, ce qui veut dire qu'elle se repent généralement des élections le lendemain ou le surlendemain. *Guière avec eulx ne voudra demeurer* devait s'entendre comme un refus dérivé de donner son argent à qui elle donnait son vote et un prompt abandon des démagogues qui l'ont déçue en lui parlant son langage.

« Cela n'avait presque pas besoin d'explication, ajouta Nostradamus. Je n'ai jamais rien écrit de si clair. » Extrêmement familiarisé avec les changements de ministère pour avoir vécu sous les règnes successifs de Louis XII, de François Ier, de Henri II, de François II et de Charles IX, il commenta ensuite son quatrain 35 en ces termes :

« M. Poincaré, ayant préparé, au cours de ses avant-derniers ministères, le succès du cartel des gauches, prépare aujourd'hui le succès du socialisme.

» M. Léon Blum montera donc au pouvoir en 1928. En 1930 il aura échoué et entrera dans un ministère Poincaré. Celui-ci préparera l'avènement du communisme.

» M. Marcel Cachin gouvernera la France en 1934.

» En 1936 il aura échoué et entrera dans un ministère Poincaré qui préparera le triomphe de MM. Charles Maurras et Léon Daudet... »

L'oracle, ce jour-là, n'alla pas plus avant. Nous verrons si sa prédiction se réalise. J'en sais, à coup sûr, de moins vraisemblables.

***

Pourtant les déclarations de Nostradamus ne sont point obligatoires, comme celle de M. Paul Faure. Il ne nous est nullement interdit d'échapper à un tel avenir.

A comparer le programme qu'annonce M. Paul Faure et celui qu'exécute M. Poincaré, ne dirait-on pas que c'est le même, à quelques vexations près? Autant économiser une de ces révolutions pour rien qui épuisent les peuples.

Si l'on aspire en vérité à une transformation de la France, c'est sur un autre plan qu'il faut transporter la politique.

Le cartel des gauches, simple combinaison chez les candidats, a représenté pour les électeurs une espérance autre-

ment large. Ils ont cru à un renouvellement. Ils y aspiraient, ils y aspirent encore.

Élections du 16 novembre, élections du 11 mai, si différents qu'en paraissent les résultats quand on regarde la Chambre, révèlent à qui interroge le pays une même impatience : celle qui jette aujourd'hui la jeunesse tantôt au royalisme, tantôt au communisme.

En 1919 on rend la Chambre de 1914 responsable de l'imprévision qui a précédé et amené la guerre, des désillusions qui ont accompagné la victoire. A d'autres hommes! Les voici. Ils font dans la lice une entrée de vainqueurs. Le feu des combats dont ils sortent éclaire encore leurs fronts. Leur courage a réparé l'impéritie de ceux qui n'ont pas vu venir la guerre. Leur bonne volonté effacera de même les fautes de leurs prédécesseurs. En avant, vers la réforme des mœurs parlementaires!

Mais M. Marin monte tout de suite à la tribune pour la défense des règlements.

— Les règlements, la consigne!

Ces mots souverains réveillent la discipline à laquelle quatre ans de guerre ont mieux préparé qu'à l'initiative. D'ailleurs ce Marin, comme ce Groussier de l'extrême-gauche qui lui fait écho, étaient là depuis longtemps. Ce sont des parlementaires de l'active auxquels de modestes députés de complément doivent l'obéissance. Ainsi de M. Arago, dont le nom évoque une hérédité de gloire autour de laquelle se cristallise le respect. On était parti pour un assaut, on arrive pour une revue. A vos rangs, fixe!

Si M. Charles Dupuy présidait encore la Chambre, il pourrait, après la guerre comme après la bombe, redire : « Messieurs, la séance continue. »

Il n'y a rien de changé.

Seul, le nom allemand, chaque fois qu'on le prononce, rend aux cerveaux leur excitation belliqueuse. D'où l'enthousiasme pour l'expédition de la Ruhr, dont sortira à la fin, comme une souris d'une montagne, le plan Dawes.

Ne soyons pas surpris que les électeurs, régalés d'emprunts et d'impôts, réclament en 1924 un régime plus original.

Précisément le cartel des gauches propose une formule qui

paraît nouvelle. Et la nation de croire aux promesses dont on ranime son appétit, et que les candidats seraient d'ailleurs enchantés de tenir, même après leur élection, si les circonstances le permettaient. Malheureusement elles ne le permettent pas.

M. Herriot possède sans doute un profond instinct du pays. Le parti radical trouve en lui son poète, pour ne pas dire son Messie. Une immense cordialité sort de lui, dans les bouffées de sa pipe, gagne les comités, les congrès, traverse la Manche et les frontières, se répand sur l'Angleterre et le continent. La France se détend, heureuse de voir revenir la paix qui semblait s'éloigner, ou plutôt elle se détendrait si la politique intérieure s'apaisait, comme l'extérieure.

Hélas, le Français a la victoire désagréable. M. Poincaré l'a prouvé aux Allemands, et M. Herriot à M. Millerand, au Vatican, au Bloc national. A la petite guerre contre l'étranger succède la petite guerre contre l'argent français. Celui-ci, qui n'est pas courageux, ne s'en tient pas à la résistance passive : il se met à fuir. Tant de lâcheté indigne le cartel. La menace s'aggrave. Du coup l'argent s'évanouit, s'évapore. Les caisses publiques un matin s'ouvrent sur le vide. Les partis qui s'accusaient réciproquement d'avoir ruiné le pays se réunissent pour le sauver. La Chambre de 1924 qui ressemble comme une sœur à la Chambre de 1914 se résigne à la dictature Poincaré comme l'autre à la dictature Clemenceau : singulier effet de la victoire électorale des gauches! Enfin M. Poincaré réclame onze milliards d'impôts à cette nation qui ne voulait plus payer un sou, et la confiance se rétablit. Le franc aussi.

***

Comment tirer de cette histoire qui n'est vraiment pas raisonnable des principes de gouvernement?

M. Léon Blum a essayé, devant le Conseil national du parti socialiste.

Tout d'abord il a répondu à l'offre du Congrès de Bordeaux qui proposait de recommencer le cartel après l'expérience Poincaré, comme si rien ne s'était passé : *Les radicaux comptent*

donc le temps présent pour du beurre. Exclamation familière, mais expressive, à laquelle il a ajouté ce commentaire de bon sens : *Si M. Poincaré a raison aujourd'hui, les gouvernements précédents avaient tort.*

Puis il a annoncé une phase politique où les questions de parti auront de moins en moins d'importance, a montré les partis sans base économique et sociale voués à se décomposer et à se réformer au gré du moment, et a prédit des formations politiques nouvelles.

Nous retrouvons là cette puissance de logique et d'analyse qui communique à l'éloquence du leader socialiste un je ne sais quoi d'impitoyable à quoi l'on a l'impression de ne pouvoir échapper. Mais où la pensée semble s'amincir, se réduire, c'est à l'instant où, ayant demandé que « le *parti socialiste se présente avec sa cohésion, sa netteté, son programme d'action* », M. Léon Blum ramène tout à l'impôt sur la richesse acquise. Ainsi, tout à l'heure, dans l'interview de M. Paul Faure à la *Revue de Paris*, cet impôt nous était offert pour la réforme la plus substantielle du programme socialiste.

Comment des hommes d'une intelligence aussi incontestable peuvent-ils fonder l'avenir d'un grand parti sur cette petite mesure fiscale, à l'heure précise où elle doit donner son moindre rendement, au lendemain d'une inflation qui constitue sans doute la forme la plus redoutable de l'impôt sur le capital, à la veille d'une crise économique que M. Léon Blum prévoit clairement et qui diminuera encore la richesse acquise?

Ce n'est pas un adversaire de l'impôt sur le capital qui parle ici. Je l'ai réclamé dans le *Matin* en 1919, à l'heure où il eût pu rapporter. Je crois encore que, si l'on est amené quelque jour à réduire le taux d'intérêt de la dette, seule façon désormais d'alléger les impôts qui pèsent sur la collectivité, les capitaux devront accepter de prendre à leur charge une part du sacrifice.

Mais en projetant toute la lumière sur cet impôt, en l'érigeant comme la pierre angulaire de la doctrine socialiste, MM. Léon Blum, Paul Faure et leurs amis ne limitent-ils pas l'action de leur parti à une déclamation contre le capitalisme, assez retentissante sans doute pour soulever les passions élec-

torales, mais destinées, le lendemain des élections, à s'éteindre peu à peu, comme les promesses et les menaces radicales d'hier, sous la résistance d'un pays qui, depuis l'enrichissement des masses rurales, compte une majorité de capitalistes?

Dans un budget de quarante milliards, la contribution des grandes fortunes, si élevée qu'on l'imagine, paraîtra toujours chétive. Le seul impôt de large profit est celui qu'on établit sur une large base. Ou l'impôt sur le capital n'enrichira guère l'État, ou le nombre des contribuables appelés à l'acquitter le rendra vite impopulaire.

Admettons même son plein succès. Il ne saurait en tous cas servir de panacée. Pour alimenter l'espoir d'un pays, il faut autre chose. Une doctrine purement fiscale est d'ailleurs toujours insuffisante. Cherchons donc un plan « économique et social », pour reprendre les adjectifs de M. Léon Blum, capable de soutenir la nouvelle formation politique qu'on nous promet.

***

Au lieu de nous hypnotiser sur une formule financière qui a en somme échoué dans plusieurs pays, mettons-nous en quête de la méthode qui a réussi.

Il n'en est qu'une : le recours aux experts. Quand la politique se fut montrée impuissante, dans l'automne de 1923, à tirer de l'affaire de la Ruhr la conclusion tant attendue, M. Poincaré accepta le conseil des experts internationaux, chargés d'assurer le soin des réparations que n'avaient pu nous procurer ni les conférences diplomatiques ni les démonstrations militaires.

Quand, deux ans plus tard, la politique se fut montrée impuissante (pardon de la répétition) à arrêter la chute du franc, MM. Aristide Briand et Raoul Péret appelèrent au secours dix techniciens de la finance. M. Raoul Péret disparu, M. Caillaux, cependant si féru de sa science, reprit le programme des experts à son compte. M. Caillaux renversé, le programme se défendit tout seul, eut raison de M. Herriot en vingt-quatre heures. Nous verrons s'il ne s'imposera pas à M. Poincaré.

Mais rappelons-nous que la Société des Nations, sommée d'avoir à sauver l'Autriche, puis la Hongrie en perdition, avait deux fois réussi par une méthode identique.

Ainsi les pires crises de l'après-guerre n'ont-elles fait qu'apprendre aux politiques la toute-puissance de la technique. Mais la guerre elle-même?...

Notre République, pour vaincre, n'a-t-elle pas dû se sacrifier quelque temps aux généraux? Encore les experts!

Et l'évolution de la justice, depuis un demi-siècle, ne nous montre-t-elle pas l'expert influant de plus en plus sur la sentence du magistrat?

Experts financiers, militaires, juristes, ô maîtres de la technique qu'implorent à la fois l'Éxécutif, le Législatif et le Judiciaire, l'État, c'est vous.

Et on n'en sait rien.

***

Lorsque vers l'an 1601, un certain Camus fonda à Paris une aciérie qui passa pour la première en France, bien que Damas et l'Orient eussent depuis longtemps enseigné la fabrication de l'acier à l'Espagne et à l'Italie, il ne croyait pas faire œuvre de révolutionnaire politique.

Cependant tous les principes sur lesquels disputent aujourd'hui les partis étaient déjà connus, toutes les luttes religieuses étaient déjà vieilles, toutes les formes de république, de monarchie, de dictature avaient été tour à tour essayées et brisées par Rome, la Grèce et l'Asie. Tout avait été déjà imaginé, tout... sauf le cartel de l'acier, le cartel du charbon, le cartel de la potasse, le cartel du cuivre, les autres cartels en préparation, le partage du monde en matières premières venant déranger les anciennes divisions géographiques, les frontières industrielles chevauchant les frontières nationales, les ententes de producteurs commandant les ententes de nations.

Dans une note officielle au sujet de l'accord commercial provisoire passé le 6 novembre dernier entre la France et l'Allemagne, le Ministère invoque la nécessité pour notre pays « de régler son exportation vers l'Allemagne et même

sa production intérieure *en conformité d'accords qui, il faut le reconnaître, sont pour l'industrie des deux pays un élément de concurrence pacifique et de progression harmonisée* ».

Quel scrupule serait assez rétif pour ne pas céder au charme pudique de ce « Il faut le reconnaître? » Reconnaissons donc que les diplomaties sont désormais appelées à mettre en forme de traités entre peuples les actes passés entre syndicats. « Je suis absolument sûr que le cartel de l'acier aura pour conséquence d'obliger l'Allemagne et la France à se lier politiquement », écrit un de ses auteurs responsables, le grand industriel allemand, Arnold Rechberg.

Mon frère rappelait parfois dans *l'Œuvre* le fier propos que lui avait tenu un jour un grand seigneur du Comité des Forges :

— Monsieur, quand des intérêts atteignent à l'ampleur des nôtres, ils se confondent avec l'intérêt national.

Sans doute ces intérêts ont-ils encore grandi depuis lors, car les voilà internationaux.

Tout le monde sait d'ailleurs que, si les hommes d'État du Reich se sont orientés récemment vers une entente avec la France, c'est en vertu des conceptions nouvelles du haut patronat allemand, souverain sur la presse, et qui tient le rapprochement pour une nécessité de la production industrielle.

Mais n'avons-nous pas vu, surprenant phénomène, la Finance internationale, dont toute la tactique avait consisté jusqu'ici à nous persuader qu'elle n'existait pas, éprouver elle-même le besoin de se révéler à nous par un manifeste, comme un simple parti politique?

Ainsi les anciens adversaires des libertés syndicales sont devenus syndicalistes et, après s'être indignés pendant de longues années devant la perspective d'une internationale ouvrière, multiplient des internationales capitalistes.

— Savez-vous, disait à mademoiselle Louise Weiss, qui a rapporté ces propos dans *le Petit Parisien* du 21 novembre, M. Mayrisch, président du Cartel de l'Acier, *savez-vous que j'ai été l'adversaire résolu du cartel de l'acier pendant les trente premières années de ma carrière? J'y voyais une atteinte à la liberté individuelle, un contrôle, des comptes à rendre.*

Le grand industriel montre ensuite la fabrication standardisée aux États-Unis, la nécessité pour l'Europe de s'organiser, de stabiliser la production, les premiers résultats obtenus, l'influence du cartel sur la politique de M. Francqui en Belgique, sur les accords conclus à Berlin au nom de la France par M. Serruys, et ajoute : *Surtout n'apercevez-vous pas que nos accords internationaux mettraient, un jour, fin aux guerres de tarifs qui rendent si difficile la conclusion des traités commerciaux? Le cartel serait remis en question si l'un des États venait à augmenter ses tarifs.*

Quelle conversion! Avoir trente ans combattu les cartels, et prendre en leur nom la direction de la politique douanière en Europe, avec la certitude d'entraîner à sa suite, un peu plus tôt, un peu plus tard, les gouvernements dociles!

M. Étienne Viley a décidément bien raison en son livre si utile sur l'*Organisation professionnelle des employeurs dans l'industrie française,* lorsqu'il nous décrit les associations patronales, tout d'abord formées pour résister à la violence des syndicats ouvriers, élargissant peu à peu leur champ jusqu'à concevoir d'abord la nécessité d'une défense de la profession, puis cessant « de se cantonner dans un domaine passif et défensif pour devenir des organes actifs et créateurs ».

Sans doute l'évolution se précipitera-t-elle plus vite encore, lorsque se sera tenue, sous les auspices de la Société des Nations, la conférence économique internationale à laquelle la commission préparatoire a prié les gouvernements, sous une forme polie, de déléguer des techniciens de préférence à des hommes politiques, en faisant remarquer qu'il s'agissait d'établir la représentation des intérêts plutôt que celle des États.

L'organisation professionnelle qui avait fécondé le moyen âge, et contribué à créer, à travers la dispersion féodale, la solidarité du travail, l'harmonie du style et l'unité des esprits, reconstituée aujourd'hui, par-dessus l'édit effacé de Turgot, et les lois renversées de 1791 qui avaient cru prohiber les associations pour toujours, forte désormais de toute la puissance du machinisme, multipliée par la variété infinie des moyens de communication, agrandie à la mesure des continents, humilie les orgueils nationaux et, après s'être soumis

chaque État, les enserre tous dans un réseau d'intérêts si solide que les peuples peuvent y perdre la liberté de leurs mouvements politiques.

***

Devant l'ascension de ce pouvoir nouveau, le monde parlementaire demeure hargneux et passif. Au lieu d'analyser le fait pour en modifier au besoin la portée, il le nie et se trouve d'autant plus désarmé devant ses conséquences qu'il s'est interdit de les mesurer.

Cependant l'évolution à laquelle nous assistons, si nous nous contentons d'y assister, ne peut manquer d'être fatale à la souveraineté de l'État.

Syndicalisme, internationalisme : ces deux formules auxquelles obéissent aujourd'hui les mouvements de la production semblent inventées pour disloquer l'organisation nationale.

Ces ententes financières et industrielles étendues par-dessus les frontières et mettant à la merci de la toute-puissance patronale la production, la politique, la diplomatie, la presse de continents entiers, tendent, par leur nature même, à paralyser les démocraties.

Le problème politique, national, social, apparaît dès lors sous un jour nouveau.

Il consiste essentiellement à savoir si le syndicalisme s'emparera de l'État pour le déchirer ou si l'État s'adaptera le syndicalisme en l'organisant; si l'internationalisme prendra la forme d'une lutte de classes universelle, bouleversant les traditions des partis, ou celle d'une Société des Nations à laquelle chaque peuple apportera le concours de ses qualités originelles, dans la plénitude de son indépendance.

Il faut choisir :

Ou le syndicalisme et l'internationalisme contre l'État;

Ou le syndicalisme et l'internationalisme par l'État.

Dans la première hypothèse, c'est, tôt ou tard, après des retours plus ou moins longs d'oppression, le triomphe du bolchevisme, une vaste destruction préludant au suicide cosmique prédit par le philosophe allemand.

Dans la seconde, c'est une construction harmonieuse, poursuivie selon les directions de l'histoire, recueillant du passé tout ce qui méritait l'avenir, s'embellissant de tout ce que la vie ajoute chaque jour à la vie, offrant enfin aux nations contre les guerres civiles et les guerres étrangères l'abri qu'implore leur lassitude.

Cette espérance-ci, pour la réaliser, que faut-il?

Se souvenir que le patriotisme n'est pas seulement une forme de la mystique, mais aussi une forme de la production, et qu'un pays peut se dire organisé seulement lorsqu'il a su mobiliser ses ressources et ses hommes de manière à atteindre le maximum de prospérité dans le maximum de justice.

La prospérité sans justice légitime l'anarchie. La justice sans prospérité n'engendre qu'une égalité de misère.

L'une est l'idéal que l'ignorance propose aux masses; l'autre, la tentation vers laquelle l'égoïsme incline les possédants et qui pourrait bien entraîner doucement les grands cartels patronaux, si les gouvernements n'y prennent garde.

***

Pour remplir sa double mission de prospérité et de justice, l'État doit s'efforcer en premier lieu de porter la production nationale au plus haut rendement possible, en second lieu d'en faire servir les bénéfices, par une répartition de plus en plus heureuse, au bien-être de tous les citoyens. Ce programme suppose une politique de la production qui ne peut être pratiquée que par l'intermédiaire des producteurs organisés.

Les administrations ministérielles, les assemblées politiques datent d'une époque où le machinisme n'était pas né, où seules les professions libérales possédaient la technique des idées générales autour desquelles se nouait le débat politique. Cette origine les oriente encore. Le mode d'élection par lequel le Parlement se renouvelle, le dispose mal à l'étude des problèmes économiques. Le suffrage universel, comme son nom l'indique, ne saurait devenir un instrument de spécialisation.

Il en va tout autrement du suffrage professionnel. Les

associations dont il est l'âme sont calquées sur les formes modernes de l'activité. Elles obéissent, dans leur diversité, à la loi de la division du travail qui gouverne l'industrie. L'étude des questions techniques de l'heure leur appartient.

Sans doute, sur un problème, les solutions peuvent-elles différer suivant qu'elles sont apportées par un syndicat ouvrier ou par un syndicat patronal. Même en dehors de l'esprit de classe, les différentes catégories de travailleurs ont parfois des intérêts divergents, et les différentes régions du pays, des méthodes dissemblables. Plus le problème est vaste, plus est grand le nombre des associations qu'il touche, et plus augmentent les chances de dissentiment.

A l'État d'intervenir pour réaliser la synthèse professionnelle et intégrer le syndicalisme dans le cadre national.

Au lieu de laisser faire, de laisser aller, de céder tantôt à une pression patronale, tantôt à une menace ouvrière, de donner aux uns, puis aux autres, des satisfactions successives et contradictoires, et d'aggraver ainsi le désordre des institutions et des lois, qu'il abatte les cloisons entre le capital et le travail, qu'il les oblige à instituer entre eux les libres discussions qui sont l'honneur d'une démocratie, au sein d'un Parlement professionnel où se rencontreront les quatre ordres de la production, dès aujourd'hui constitués : Confédération générale du travail, Confédération générale du patronat, Confédération générale de l'Agriculture, Confédération des travailleurs intellectuels.

Ce ne sont pas là groupements imaginaires, mais formations édifiées peu à peu, en vertu d'un mouvement spontané, naturel, irrésistible, analogue à celui qui jadis rassembla les communes.

Le temps est venu de fédérer ces fédérations dans un organisme unique. Séparées, refusant de se connaître, de s'informer les unes les autres, elles seront des éléments de guerre civile. Leur action demeurera le plus souvent négative, réduite à des grèves et à des lock-out où l'arbitrage de l'État s'exercera toujours trop tard. Ne voit-on pas déjà s'ébaucher des polémiques mettant aux prises les commerçants et les agriculteurs, les villes et les campagnes? Dangereux résultat de ces marches parallèles au cours desquelles les plus voisins

s'ignorent, et avancent, dissimulés les uns aux autres par des haies de préjugés.

Préparons le rendez-vous des professions et des castes. Il étonnera les habitudes. Quand vous demandez aux hommes de passer de l'esprit de guerre à l'esprit de paix, leur premier mouvement est de révolte. Mais puisqu'on a réussi, au lendemain de la guerre, à constituer en société les Nations qui venaient de s'entre-tuer, il serait vraiment trop affligeant à la fois pour l'intelligence et pour le patriotisme de ne pouvoir faire rencontrer ceux qui travaillent sur la même terre et parfois dans la même usine, qui se sont battus dans les mêmes tranchées, dont les bénéfices et les salaires suivent le même rythme, et dont l'ensemble forme, que cela leur plaise ou non, la société nationale.

Le régime parlementaire a rendu aux peuples le grand service d'amortir la violence de leurs luttes civiles, d'ouvrir aux fureurs l'issue des discussions et de transformer les combats de rue en joutes de tribune. Il doit accomplir aujourd'hui dans l'ordre social l'évolution qu'il a heureusement amenée dans l'ordre politique et religieux, contraindre les forces économiques en lutte à débattre de leurs intérêts en pleine lumière au lieu de se heurter en aveugles.

Là sera le rôle de la Chambre sociale : un grand rôle.

Les problèmes sociaux ne tiennent pas aujourd'hui dans nos préoccupations la place qu'ils méritent. On dirait presque, à lire le programme socialiste selon M. Paul Faure, que l'entraînement au parlementarisme politique a, dans une certaine mesure, désocialisé le socialisme lui-même.

C'est que les problèmes agraires, commerciaux, industriels, exigent des solutions techniques vers lesquelles l'éloquence ne se sent point portée, obligent à descendre dans des détails où l'homme politique s'embarrasse, n'y retrouvant pas, comme les travailleurs des divers ordres, le souvenir émouvant d'une misère subie ou d'une difficulté vaincue.

A cette époque où se multiplient les rouages de la vie économique, le nombre des questions techniques ne cessant de croître, le Parlement se trouve de moins en moins au courant. L'institution vieillit. Les partis qui se croient avancés s'obstinent dans des formules dépassées depuis long-

temps, retardent sur le mouvement qui emporte le monde vers le syndicalisme et l'internationalisme. La forme du gouvernement ne répond plus à la forme de la société, et les masses, du fond de leur instinct immense et confus, accusent d'impuissance le parlementarisme, quand ce n'est pas la république.

Les Assemblées politiques ne renoueront véritablement avec le pays qu'à travers une assemblée technique, seule capable de faire rentrer le syndicalisme dans le cadre de l'État, de tourner en coopération féconde la lutte des classes et la concurrence des professions, et de transformer la puissance occulte des associations qui tend à se soumettre les pouvoirs publics en organisation au grand jour qui serve à les informer.

Au Parlement économique l'étude des problèmes de production, aux Chambres souveraines la défense des principes généraux; aux techniciens la préparation, aux politiques la décision : le suffrage professionnel mis au service du suffrage universel. Tel est le programme.

***

On ne saurait le réaliser sans constituer les régions économiques. La production n'est pas départementale, elle a besoin d'un horizon plus large. Elle n'est pas non plus uniforme sur toute l'étendue du territoire. Du nord au midi, combien de variétés dans les cultures, dans les industries, dans les méthodes de travail! Le Parlement professionnel, sous peine de ne pas rendre les services que nous attendons de lui, doit représenter cette physionomie multiple de la France laborieuse. Et nous voici revenus à la formule si chère à M. Jean Hennessy : « La profession représentée dans la région organisée ».

Seulement, la région n'est pas organisée et ne le sera pas sans la représentation professionnelle. Les décrets-lois du ministère Poincaré, qui semblent nous en rapprocher, risquent de nous en éloigner, car ils répandent l'illusion que la réforme administrative est faite.

Or, si les ministres ont rivalisé d'une louable ardeur dans la poursuite aux fonctions inutiles, ils n'ont pas agi d'après une vue commune de l'avenir et se sont beaucoup plus préoc-

cupés de réaliser des économies exemplaires au sein de leurs départements respectifs que de donner au pays tout entier une armature administrative nouvelle répondant aux besoins modernes de la production.

Le décret-loi a cette infériorité sur la loi d'être l'expression d'une volonté particulière, non d'une volonté générale, et de ne pouvoir apporter que des réalisations limitées. C'est déjà beaucoup quand la loi n'apporte pas de réalisations du tout. Mais le Parlement, fort enclin à se satisfaire de demi-mesures, pourrait bien trouver que c'est assez pour longtemps, et nous demeurerions ainsi sur le seuil de la région sans pouvoir y entrer, si la réforme économique ne nous obligeait pas à achever la réforme administrative, au double avantage de la politique et de la production enfin réconciliées.

***

Que les élections de mai 1924, faites contre les décrets-lois de M. Poincaré, aient abouti, deux ans après, à M. Poincaré et aux décrets-lois, cela nous permet d'établir avec quelque sûreté le diagnostic de la crise parlementaire actuelle.

Absence dans toute majorité de dessein positif, l'Assemblée par là livrée au pouvoir, précarité des ministères, qui livre le pouvoir à l'assemblée : notre vie politique roule dans ce cercle. Comment gouverner sans doctrine derrière soi ni temps devant soi?

Le Président du Conseil n'est pas libre, le Parlement n'est pas libre. Ils sont agis un jour par les bureaux, un jour par les syndicats patronaux, un jour par les ouvriers, un jour par la presse, un jour par la spéculation étrangère : de quoi composer un almanach des servitudes parlementaires.

L'échec est la règle. La Chambre rêve sans cesse à la défaite prochaine du gouvernement en fonctions; celle-ci sera la seule base du gouvernement prochain qui, au lieu de s'appuyer à un programme et de s'élever d'un succès à un plus grand, comme les entreprises en progrès, partira ainsi d'une négation pour retomber sans doute dans une autre.

Dresser un plan d'abord, le réaliser ensuite, c'est là toute l'action.

Le plan ne vaut rien si la documentation manque. La réalisation avorte si l'organe de décision fait défaut. Notre régime connaît cette double faiblesse.

La création d'un Parlement économique lui permettra de parer à la première, grâce aux discussions préalables qui auront opposé toutes les compétences. Les problèmes aujourd'hui, les plus malaisés à résoudre parce que la politique prépare mal à leur étude, arriveront devant les Chambres tout étudiés, escortés par l'avis des professions, des classes, des régions. Il n'y aura plus qu'à se déterminer, cette fois en connaissance de cause.

Et c'est ici que le gouvernement devra jouer son rôle directeur. Malheureusement il n'est pas beaucoup mieux organisé aujourd'hui pour vouloir que les Chambres pour savoir. Il doit mettre toute son ingéniosité à durer. Chaque solution le menace par les oppositions qu'elle soulève. De là, le mot d'ordre fameux : « Pas d'affaires ». L'art de vivre le détourne de l'art d'agir.

Autant qu'un désaccord avec le Parlement, le désaccord intérieur est à craindre entre les ministres venus souvent d'horizons différents, qui se rencontrent avec étonnement dans un même conseil, gardent leurs préférences ou leurs ambitions opposées, et dont les plus éminents éprouvent pour le chef du cabinet des sentiments de successeurs plutôt que de collaborateurs.

A ce point de vue l'histoire anecdotique des gouvernements serait édifiante. Aucun n'a échappé à ces difficultés intestines : ni ceux de MM. Herriot et Painlevé, ni le ministère d'union nationale, le moins uni de tous sur la politique intérieure comme sur la politique extérieure.

Écoutez M. Marin déclarer : « J'ai consenti à mettre ma main dans celle de mes adversaires, pourvu qu'il fût bien entendu que je les considère comme des malfaiteurs et comme des imbéciles. »

Écoutez M. Herriot déclarer à Pau, aux côtés de M. Poincaré : « Deux fils ne se battent pas au chevet de leur mère malade », avant d'aller renouer à Lyon, pour les élections sénatoriales, le cartel dont il fut le syndic de faillite à Paris.

Quelle jolie conversation de chevet :

— Mère, vos fils se sont rassemblés autour de vous. Il a fallu que vous fussiez bien malade.

— Il est vrai, mes enfants. J'agonisais de vos querelles. Mais votre réconciliation me fait du bien.

— Hâtez-vous de guérir, mère, pour que nous puissions recommencer à nous battre.

— Je vous rends grâce, mes fils, de prendre déjà soin de ma prochaine rechute.

L'espoir, chez les parlementaires de devenir ministres, chez les ministres de devenir présidents du conseil, anime le jeu des combinaisons de couloir, le feu des interpellations à la tribune.

C'est que, dans la République, où les fonctionnaires sont inamovibles, où les Chambres sont élues pour quatre et neuf ans, où les Commissions et leurs présidents, nommés en principe pour un an, le sont généralement en fait pour la durée de la législature, le seul personnage auquel il ne soit accordé que vingt-quatre heures et qui se voie menacé d'être renversé à chaque séance est précisément celui sur lequel repose toute la charge des affaires et qui a le plus besoin d'une longue confiance : le Président du Conseil.

A quoi sert d'avoir assuré chaque détail, si l'ensemble peut craquer à tout instant? Quelle sécurité concevoir sur les pentes de la montagne quand le sommet est en voie d'écroulement continu?

Notre République est construite à l'image des volcans, et nous ne voudrions pas que l'action y fût tremblante, la prospérité fragile, la paix sociale menacée!

Pour rendre du courage au pouvoir, il faut lui conférer la durée.

Que le Président du Conseil puisse compter, non pas sur sept années d'exercice comme le Président de la République française qui ne gouverne pas, non pas même sur quatre comme le Président de la République des États-Unis qui gouverne, mais sur une année seulement, comme le président de la Commission des douanes, et il n'en faudra pas davantage pour que l'intrigue, au dehors comme au sein du cabinet, devienne annuelle au lieu d'être quotidienne, pour que les interpellations s'espacent et que les ambitions apprennent à attendre.

Évidemment cette stabilité du pouvoir devrait être compensée par des garanties nouvelles accordées au contrôle parlementaire. La première de toutes, la seule sur laquelle il soit nécessaire d'insister ici, où nous écrivons un article et non pas une constitution, c'est l'élection du Président du Conseil par les Chambres.

Aujourd'hui, le Président du Conseil n'est que l'élu du Président de la République. Le droit de le renverser à tout instant apparaît comme la rançon de la constitution monarchique de 1875, dans laquelle le chef de l'État est tout, et où l'expression de Président du Conseil n'est même pas prononcée.

La démocratie ne saurait évidemment s'accommoder d'un régime qui permettrait au Président de la République d'imposer aux Chambres, malgré elles, un gouvernement de son choix. Mais si le Président du Conseil était élu par les Chambres, on ne pourrait manquer de trouver absurde que la majorité, formée au sein des deux Assemblées sur son programme et sur son nom, pût se démentir le lendemain, à moins d'une tromperie ou d'un excès de pouvoir que la Constitution devrait définir par avance.

Loin de décroître, le prestige du Parlement grandirait puisque c'est de lui que le pouvoir tirerait directement son autorité, conformément à la logique de nos institutions, et la République, dotée par la représentation professionnelle du moyen de savoir, dotée par l'élection du Président du Conseil pour un an du moyen d'agir, puiserait dans le développement même de ses principes une jeunesse nouvelle.

Ce programme suppose évidemment une revision de la Constitution. Mais nous commençons à prendre l'habitude d'aller à Versailles.

***

Il est vrai que ce n'est pas la saison. La prudence commande de laisser dormir les Constitutions jusqu'au beau temps.

Tant que nous n'aurons pas une monnaie stable, toute réforme profonde nous est interdite.

Quand nous l'aurons, il nous faudra encore supporter la crise économique, en employer le temps à réduire pour

l'avenir nos importations de charbon, nos importations de matières premières et nos importations de main-d'œuvre, par l'électrification de la France et l'équipement de nos colonies avec les prestations en nature du plan Dawes.

Une politique financière avant tout, une politique de grands travaux ensuite, une politique de réformes constitutionnelles enfin, tels sont les trois articles d'un programme national.

Maintenant que les Chambres ont fait leur devoir en votant le budget à l'heure, qu'une brusque déflation nous a mis face à face avec la crise économique, le gouvernement doit, sur les deux premiers, nous faire part de décisions qu'il ne peut plus ajourner.

Le troisième intéresse la vie des partis et les élections à venir. Puisse cette modeste contribution à son étude avoir établi qu'une réforme parlementaire profonde est réalisable, en écartant de la République le risque des révolutions qui finissent quelquefois bien, mais commencent mal, et des dictatures qui commencent bien, mais finissent mal.

HENRY DE JOUVENEL

LE FRÈRE-DE-LA-CÔTE[1]

I

Entré à la pointe du jour dans l'avant-port de Toulon, le maître-canonnier Peyrol, après avoir échangé de bruyants saluts avec un des canots de ronde de l'escadre qui lui montra où prendre son mouillage, jeta l'ancre du bâtiment fourbu et délabré dont il avait la charge, entre l'arsenal et la ville, en vue du quai principal. Au cours d'une vie que tout le monde eût trouvée remplie de merveilleuses aventures

1. Ce roman, le dernier que Joseph Conrad ait pu achever, parut en Angleterre au cours de l'année 1923 sous le titre : *The Rover*, que l'on aurait pu traduire par *le Forban* ou par *l'Écumeur de Mer*, si ces expressions n'avaient pris au cours du temps des acceptions ambiguës, et, récemment, un caractère de titre cinématographique qui ne correspond aucunement à l'intention de l'ouvrage.

Nous avons préféré ce titre, au premier abord plus singulier : *le Frère-de-la-Côte*, parce qu'il est plus exact et qu'à la première page du livre on peut lire cette dédicace : « A G. Jean-Aubry, en témoignage de mon amitié, ce récit des derniers jours d'un Frère-de-la-Côte français. »

Dans un livre datant du début du siècle dernier on peut lire ce passage : « Les *Frères-de-la-Côte*, vois-tu, c'est une association, comme qui dirait quasiment de francs-maçons, qui existe dans l'Inde. Anciennement, pour être reçu *Frère-de-la-Côte*, il fallait justifier par preuves authentiques qu'on avait couché pendant sept années suivies dans les raquettes (plante épineuse très connue à l'Ile-de-France). Aujourd'hui, pour être initié, il faut seulement avoir navigué pendant trois ans dans les parages de l'Inde. Une fois Frère-de-la-Côte, dame! on est classé dans le grand monde... ça nous stimule, et si nous n'étions auparavant que braves, nous devenons intrépides, et si nous étions intrépides, alors, sacré nom! nous nous flanquons à vingt dans une barque, et nous prenons une frégate de guerre anglaise... Être Frère-de-la-Côte, mille boulets! ça vous engage à faire des choses auxquelles on ne songeait même pas sans cela. » (Louis Garneray, *Récits, Aventures et Combats*.)

Nous empruntons cette définition à cet ouvrage que Joseph Conrad aimait d'une affection particulière pour l'avoir lu en Pologne dans son enfance et qu'il relisait encore peu après avoir écrit le récit qu'on va lire. — G. J.-A.

mais dont il n'avait jamais pris la peine de s'étonner, il était devenu si peu démonstratif qu'il ne poussa pas même un soupir de soulagement en filant son câble. Cela marquait pourtant le terme de six mois passés à courir la mer avec une cargaison de prix sur une coque passablement endommagée, à ne vivre la plupart du temps que de rations fort chiches, toujours exposé à voir surgir quelque navire de guerre anglais, à une ou deux reprises sur le point de faire naufrage et plus d'une fois à deux doigts de se faire capturer. Mais, à vrai dire, le vieux Peyrol avait été préparé, dès le premier jour, à faire sauter son précieux bâtiment, — et cela sans la moindre émotion, — car tel était son caractère formé sous le soleil des mers de l'Inde au cours de combats plus ou moins légitimes, où l'on se disputait un butin dissipé aussitôt qu'obtenu, au prix d'une vie traversée d'avatars et presque aussi précaire, et qui n'avait pas duré moins de cinquante-huit ans. Tandis que son équipage d'épouvantails affamés, passablement racornis et avides comme autant de loups d'aller goûter les délices du rivage, s'empressait dans la mâture, à carguer des voiles presque aussi minces et aussi rapiécées que les chemises sales qu'ils avaient sur le dos, Peyrol observait le quai avec attention. Des groupes s'y étaient formés à la vue du nouvel arrivant, et Peyrol, remarquant parmi eux bon nombre d'hommes à bonnets rouges, se dit : « Les voici donc! » Parmi les équipages qui avaient porté le drapeau tricolore dans les mers de l'Orient, il n'en manquait pas qui professaient les principes sans-culotte : des vantards et des bavards, avait-il pensé. Mais maintenant il abordait la terre d'où tout cela était sorti. Ceux qui avaient vraiment fait la Révolution. La chose même. Peyrol, après avoir jeté un long regard vers le quai, descendit dans sa cabine pour s'apprêter à aller à terre.

Il rasa ses fortes joues avec un véritable rasoir anglais, cueilli jadis dans une cabine d'officier d'un vaisseau de guerre anglais capturé par un navire à bord duquel il servait alors. Il mit une chemise blanche, une veste bleue à boutons de métal et à col montant, et passa un pantalon blanc, avec un foulard rouge en guise de ceinture. Coiffé de son chapeau noir, reluisant, à fond bas, il faisait un très digne capitaine

de prise. De la dunette il héla un batelier et se fit conduire au quai.

Pendant ce temps la foule s'était considérablement accrue. Peyrol la parcourait des yeux sans paraître y porter grand intérêt, quoique de sa vie il n'eut jamais, à vrai dire, vu autant de blancs réunis pour regarder un marin. Il avait mené une vie d'écumeur de mers dans de lointains parages et il était devenu un étranger dans son pays natal. Pendant les quelques minutes que mit la barque à le porter jusqu'aux marches du quai, il se fit l'effet d'un navigateur débarquant sur une terre nouvellement découverte.

A peine eut-il mis pied à terre, la populace l'entoura. L'arrivée d'une prise faite dans des mers lointaines par une escadre de la République n'était pas à Toulon un événement quotidien. De singulières rumeurs avaient déjà couru. Peyrol joua des coudes pour se frayer un chemin parmi la foule; elle faisait des remous derrière lui. Une voix cria : « D'où viens-tu, citoyen? — De l'autre bout du monde! » répondit Peyrol.

Ce n'est qu'à la porte du Bureau de la Marine qu'il put se débarrasser de la foule qui le suivait. Il fit à qui de droit son rapport, en qualité de chef de prise d'un bâtiment capturé par le citoyen Renaud, commandant en chef de l'escadre de la République dans les mers de l'Inde. On lui avait bien donné l'ordre de conduire ce navire à Dunkerque, mais il déclara qu'après que les Anglais lui eurent donné la chasse à trois reprises entre le Cap Vert et le Cap Spartel, il avait cru bon de passer en Méditerranée où, d'après ce qu'il avait appris d'un brick danois rencontré au passage, ne se trouvait alors aucun navire de guerre anglais. Il arrivait avec les papiers du navire, les siens également, le tout en ordre. Il déclara aussi qu'il en avait assez de rouler sa bosse sur les mers, et qu'il éprouvait vraiment le besoin de se reposer un bon bout de temps à terre.

Jusqu'à ce que les formalités fussent terminées, il resta à Toulon, à se promener par les rues, d'une allure tranquille, jouissant de la considération générale sous la dénomination de « citoyen Peyrol » et regardant tout le monde froidement dans les yeux.

La réserve qu'il gardait sur son passé devait nécessairement faire naître mainte histoire étonnante. Les autorités maritimes de Toulon avaient sans doute sur le passé de Peyrol des idées moins vagues, encore qu'elles ne fussent pas nécessairement plus exactes. Dans les divers bureaux maritimes où l'amenèrent ses obligations, les pauvres diables de scribes, et même quelques-uns des chefs de service, le regardaient avec insistance aller et venir, toujours très proprement vêtu, et tenant toujours à la main un gourdin qu'il laissait à la porte avant d'entrer dans les bureaux d'officiers, quand il lui fallait avoir une entrevue avec l'un ou l'autre de ces « galonnés ». Ayant, d'ailleurs, coupé sa queue et s'étant abouché avec quelques patriotes notoires du genre jacobin, Peyrol n'avait cure des regards ni des chuchotements des gens. Celui qui fut sur le point de le faire se départir de son calme, ce fut un certain capitaine, avec un bandeau sur l'œil et un uniforme très râpé, qui faisait on ne sait quel travail d'administration au Bureau de la Marine. Cet officier, levant les yeux au-dessus des papiers qu'il examinait, fit à brûle-pourpoint cette remarque : « En somme vous avez passé le plus clair de votre vie à écumer les mers. Vous avez dû être autrefois un déserteur de la Marine, quelque nom que vous vous donniez à présent. »

Les fortes joues du canonnier Peyrol ne tressaillirent même pas. « En admettant, ça s'est passé du temps des rois et des aristocrates », répondit-il avec assurance. « Et maintenant je vous ai remis une prise et une lettre de service du citoyen Renaud, commandant dans les mers de l'Inde. Je puis aussi vous donner les noms de bons républicains qui, dans cette ville, connaissent mes sentiments. Personne ne peut dire que j'ai jamais été antirévolutionnaire de ma vie. J'ai bourlingué dans les mers d'Orient pendant quarante-cinq ans, c'est vrai. Mais permettez-moi de vous faire observer que ce sont les marins restés à terre qui ont laissé l'Anglais rentrer dans le port de Toulon. » Il fit une pause et ajouta : « Quand on y pense, citoyen Commandant, les petits écarts que moi et mes pareils avons pu faire à cinq mille lieues d'ici et il y a vingt ans de cela, ne peuvent pas avoir beaucoup d'importance par ces temps d'égalité et de fraternité. »

— En fait de fraternité, — remarqua le capitaine de vaisseau à l'uniforme râpé, — je crois bien qu'il n'y a guère que celle des Frères-de-la-Côte, qui vous soit familière.

— Elle l'est à tous ceux qui ont navigué dans l'Océan Indien, sauf les poules mouillées et les novices, — reprit sans se démonter le citoyen Peyrol. — Et nous avons mis les principes républicains en pratique bien longtemps avant qu'on ne songeât à une république : les Frères-de-la-Côte étaient tous égaux et élisaient leurs propres chefs.

— C'était un abominable ramassis de brigands sans foi ni loi, — répliqua agressivement l'officier, en se rejetant en arrière dans son fauteuil, — vous n'allez pas me dire le contraire. »

Le citoyen Peyrol dédaigna de prendre une attitude défensive. Il se contenta de déclarer d'un ton tranquille qu'il avait remis sa prise au Bureau de la Marine, et qu'en ce qui le concernait, il possédait un certificat de civisme émanant de sa section. Il était un patriote et avait droit à sa décharge. L'officier lui donna congé d'un signe de tête : ayant repris son bâton à la porte, Peyrol sortit du Bureau de la Marine avec le calme parfait d'une conscience tranquille. Son large visage au type romain ne laissa rien paraître aux malheureux plumitifs qui chuchotaient sur son passage. Dans la rue il continua à regarder tout le monde dans les yeux comme il avait coutume de le faire : mais le soir même il disparut de Toulon. Ce n'est pas qu'il eût peur de quoi que ce soit. Son esprit était aussi calme que les traits de son visage. Personne ne pouvait savoir ce qu'avaient été ses quarante et quelques années de vie à la mer, à moins qu'il ne voulût bien le dire lui-même. Et il ne se souciait aucunement d'en dire plus qu'il n'en avait dit à ce trop curieux capitaine avec son bandeau sur l'œil. Mais il ne voulait pas avoir d'ennuis, et cela, pour de tout autres raisons : il se souciait encore moins de se voir envoyer rejoindre l'escadre que l'on équipait à Toulon. Aussi à la tombée du jour franchit-il la porte qui donnait sur la route de Fréjus dans une carriole haute sur roues et qui appartenait à un fermier connu dont l'habitation se trouvait sur cette route. Son bagage fut descendu et empilé à l'arrière de la carriole par quelques va-nu-pieds patriotes

qu'il engagea dans la rue à cet effet. La seule imprudence qu'il commit fut de payer leurs services d'une bonne poignée d'assignats. Mais d'un marin d'apparence aussi prospère cette générosité n'était pas, après tout, bien compromettante. Il se hissa dans la voiture, avec tant de lenteur et d'efforts que le fermier ne put manquer de lui dire amicalement : « Ah! nous ne sommes plus aussi jeunes qu'autrefois, vous et moi. — C'est qu'il y a aussi ma sacrée blessure! » répondit le citoyen Peyrol, en se laissant tomber lourdement sur le siège.

De carriole en carriole, cahoté dans un nuage de poussière entre des murs de pierre et à travers des villages qu'il se rappelait avoir vus au temps de son enfance, dans un paysage de collines pierreuses, de rochers pâles et d'oliviers poussiéreux, Peyrol arriva sans encombre jusqu'à une cour d'auberge de la banlieue d'Hyères. Le soleil se couchait à sa droite. Près d'un sombre bouquet de pins dont le tronc était comme teinté de sang par le soleil couchant, Peyrol découvrit un chemin défoncé qui se dirigeait vers la mer. A cet endroit il décida de quitter la grand'route. Avec ses élévations couronnées de bois sombres, ses étendues plates, dénudées et pierreuses, quelques buissons noirs sur la gauche, tout ce pays avait pour lui la séduction d'une sorte d'étrange familiarité; ce pays n'avait pas changé depuis son enfance. Les ornières même, profondément marquées dans le sol pierreux, semblaient avoir conservé leur physionomie : et au loin, comme un fil bleu, n'apercevait-on pas la rade d'Hyères, et plus loin encore cette élévation de couleur indigo qui était l'île de Porquerolles. Il avait dans l'idée qu'il était né dans l'île de Porquerolles, mais, à vrai dire, il ne le savait pas avec certitude. La notion d'un père était tout à fait absente de son esprit. Le seul souvenir qu'il eût conservé de ses parents, c'était celui d'une femme grande, maigre, brune, et en haillons : sa mère. Ils travaillaient alors ensemble dans une ferme, sur la côte. Il se souvenait vaguement d'avoir vu sa mère faire la cueillette des olives, épierrer les champs ou manier une fourche à fumier comme un homme, infatigable et farouche, des mèches de cheveux gris pendant sur son visage osseux : il se revoyait courant pieds nus derrière un troupeau de dindons, sans presque

rien sur le dos. Le soir, le fermier les laissait dormir dans une espèce d'étable en ruines et qui n'était abritée que d'une moitié de toit; ils s'étendaient l'un près de l'autre sur le peu de paille qui jonchait le sol. Et c'est sur une botte de paille qu'il avait vu pendant deux jours sa mère se retourner en proie à la maladie, et qu'elle était morte la nuit. Dans l'ombre, son silence, son visage glacé lui avaient fait terriblement peur. On avait dû l'enterrer, mais il ne savait où : il s'était enfui fou de terreur, et ne s'était arrêté qu'à un endroit près de la mer nommé Almanarre où il s'était caché à bord d'une tartane dont l'équipage était à terre. Il s'était réfugié dans la cale, parce que des chiens l'avaient effrayé sur le rivage. Il trouva là un tas de sacs vides, qui lui firent une couche magnifique, et exténué il dormit comme une souche. Au cours de la nuit l'équipage revint à bord et l'on fit voile pour Marseille. Il avait encore éprouvé une peur terrible, lorsqu'on l'avait hissé sur le pont par la peau du cou et qu'on lui avait demandé qui il était et ce qu'il était venu faire là. Il n'y avait pas cette fois moyen de s'enfuir. Rien que de l'eau tout autour : et le monde entier, y compris la côte à peu de distance, qui dansait de façon inquiétante. Trois hommes barbus l'entouraient : il leur expliqua tant bien que mal qu'il travaillait chez Peyrol. Peyrol était le nom du fermier. L'enfant ignorait le sien : d'ailleurs il ne savait guère comment parler aux gens; ceux-ci n'avaient pas dû bien le comprendre. Toujours est-il que le nom de Peyrol lui était resté.

Là se bornaient ses souvenirs du pays natal, submergés par tant d'autres souvenirs, multiples impressions d'océans sans fin, du détroit de Mozambique, d'Arabes et de nègres, de Madagascar, de la côte de l'Inde, d'îles, de détroits et de récifs; de combats en mer, de disputes à terre, de massacres désespérés, et de soifs désespérées, de toutes sortes de navires l'un après l'autre, navires marchands, frégates ou corsaires : d'hommes audacieux et d'énormes bamboches. Au cours des années il avait appris à parler intelligiblement et à penser avec suite, et même à lire et à écrire quelque peu. Le nom du fermier Peyrol, attaché à sa personne par son incapacité à donner de soi une idée claire, acquit une sorte de réputation, ouvertement dans les ports d'Orient, et, secrètement,

parmi les Frères-de-la-Côte, cette singulière fraternité dont la constitution tenait à la fois de la maçonnerie et de la piraterie. Doublant le Cap des Tempêtes, qui est aussi celui de Bonne-Espérance, les mots République, Nation, Tyrannie, Liberté, Égalité et Fraternité et le culte de l'Être Suprême, étaient arrivés là-bas sur des navires venus de France : nouveaux cris, nouvelles idées, qui n'avaient pas beaucoup troublé l'intelligence lentement développée du canonnier Peyrol. C'étaient des inventions de ces terriens dont Peyrol le marin ne savait pas grand'chose, — pour ainsi dire rien. Maintenant, après cinquante ans de vie maritime légale et illégale, le citoyen Peyrol, à la barrière d'une auberge, contemplait le théâtre de sa lointaine enfance. Il la contemplait sans animosité, mais quelque peu embarrassé d'y retrouver son chemin : « Ce doit être quelque part dans cette direction », pensait-il vaguement. Non, décidément il n'irait pas plus loin sur la grand'route... A quelques pas de là, la patronne de l'auberge l'observait, impressionnée par ses bons habits, ses larges joues bien rasées, l'air comme il faut de ce marin : et tout d'un coup Peyrol l'aperçut. La figure brune, l'expression anxieuse, les boucles blanches et l'apparence rustique de l'hôtesse, lui rappelaient sa mère : la femme, toutefois, n'était pas en haillons...

— Hé, la mère! — cria Peyrol. — Avez-vous quelqu'un qui puisse me donner un coup de main pour porter mon bagage chez vous!

Il avait un air si engageant et parlait avec tant d'autorité que, sans la moindre hésitation, elle se mit à crier d'une voix grêle :

— Mais oui, citoyen, on va venir dans un instant!

Dans le crépuscule le bouquet de pins, de l'autre côté de la route, paraissait tout noir contre le ciel calme et clair : le citoyen Peyrol contemplait la scène de sa jeunesse misérable avec la plus grande placidité. Il se retrouvait là après cinquante ans, et en revoyant ces choses il lui semblait que c'était hier. Il n'éprouvait à leur endroit ni amour, ni ressentiment. Tout de même, il trouvait tout cela un peu singulier; mais le plus singulier encore c'était cette pensée qui lui avait traversé l'esprit, qu'il pouvait s'offrir le luxe

(si le cœur lui en disait) d'acheter toute cette terre jusqu'au champ le plus éloigné, jusque là-bas où la route se perdait, dévalait vers les plaines qui bordaient la mer où la petite élévation lointaine, à l'extrémité de la presqu'île de Giens, avait à présent l'air d'un nuage noir.

— Dites-moi, mon ami, — dit-il d'un ton un peu doctoral au garçon de ferme aux cheveux en broussaille qui attendait son bon plaisir. — Est-ce que ce chemin-là ne mène pas à Almanarre?

— Oui, — répondit le paysan, et Peyrol hocha la tête.

L'homme continua, en articulant lentement comme s'il n'avait pas l'habitude de parler :

— A Almanarre et plus loin, au delà de ce grand étang jusqu'à la pointe, au Cap Esterel.

Peyrol tendait sa large oreille poilue. « Si j'étais resté au pays, pensait-il, je parlerais comme ce garçon. » Et à haute voix il demanda :

— Y a-t-il des maisons là-bas, au bout de cette pointe?

— Bah! un hameau, un trou, juste quelques maisons autour d'une église et une ferme où de temps à autre on vous donne un verre de vin.

II

Le citoyen Peyrol resta accoudé à la barrière jusqu'à ce que la nuit eût dissipé le moindre détail de ce paysage sur lequel ses regards étaient demeurés attachés aussi longtemps que les dernières lueurs du jour. Et même après que les dernières lueurs se furent éteintes, il était encore demeuré là un moment, les yeux fixés sur cette obscurité au milieu de laquelle tout ce qu'il pouvait discerner c'était la route blanche à ses pieds et le sombre sommet des pins à l'endroit où le chemin dévalait vers la côte. Il ne rentra dans l'auberge que lorsqu'en furent partis des charretiers qui étaient venus boire un coup et qui s'en allèrent dans la direction de Fréjus avec leurs charrettes chargées de tonneaux vides. Peyrol n'avait pas été fâché de ne pas les voir passer la nuit dans l'auberge. Il soupa en silence, et avec une gravité qui intimida la vieille femme dont l'aspect lui rappelait sa mère.

Après avoir fumé sa pipe et demandé une chandelle, le citoyen Peyrol monta pesamment au premier étage retrouver son bagage. L'escalier délabré tremblait et gémissait sous ses pas comme si le voyageur eût porté un fardeau. La première chose qu'il fit, fut de fermer les volets très soigneusement, comme s'il avait eu peur de l'air de la nuit. Après quoi il tira le verrou de la porte. S'étant assis sur le plancher, et ayant posé le chandelier devant lui entre ses jambes écartées, il commença à se dévêtir, lança sa veste au loin et fit en hâte passer sa chemise par-dessus sa tête. La raison de ses mouvements pesants se découvrit alors dans le fait qu'il portait contre la peau, — comme un pieux pénitent sa haire, — une sorte de gilet fait de deux épaisseurs de vieille toile-à-voile, tout piqué à la manière d'un couvre-pieds, avec du fil goudronné. Trois boutons de corne le fermaient par devant. Il les défit, et après qu'il eut enlevé les deux bretelles qui empêchaient cet étrange vêtement de lui tomber sur les hanches, il se mit à le rouler. Non toutefois, malgré le soin qu'il y apporta, sans qu'on pût entendre pendant cette opération quelques tintements d'un métal qui ne devait pas être du plomb.

Le torse nu rejeté en arrière et arcbouté sur deux robustes bras tatoués au-dessus du coude, Peyrol respira longuement et distendit sa large poitrine couverte d'une toison grisonnante. Non seulement la poitrine du citoyen Peyrol reprit toute son athlétique capacité, mais un changement se marqua également sur ses traits dont l'expression de gravité sévère n'avait été que le résultat d'un malaise physique. Ce n'est pas une bagatelle que de porter autour des hanches et suspendues aux épaules des piles de pièces d'or étrangères pour la valeur de quelque soixante ou soixante-dix mille francs, en monnaie sonnante et trébuchante : car en papier-monnaie de la République, Peyrol en avait eu déjà assez l'expérience pour savoir que cela en représenterait des tombereaux; mille, ou deux mille peut-être.

Assez, en tout cas, pour justifier la pensée, qui lui vint tout en contemplant le paysage au soleil couchant, qu'avec ce qu'il avait sur lui, il pourrait acheter tout ce pays qui l'avait vu naître : maisons, bois, vignes, oliviers, jardins, rochers

et lagunes, y compris les animaux. Mais Peyrol n'avait aucun intérêt pour la terre. Il n'avait aucune envie de posséder un lopin de ce sol pour lequel il n'avait jamais eu le moindre amour. Tout ce qu'il désirait, c'était un coin tranquille, un endroit écarté où, à l'insu de tous, il pût à loisir creuser un trou. Il fallait que ce fût fait le plus tôt possible. On ne peut pas vivre indéfiniment avec un trésor attaché sur la poitrine. En attendant, étranger dans son pays natal où son débarquement était peut-être la plus étonnante aventure de son aventureuse existence, il disposa sa veste sur le gilet roulé et y plaça sa tête après avoir soufflé la chandelle. La nuit était chaude. Le plancher était fait de bois et non de carreaux. Il était habitué à cette sorte de lit. Son gourdin à portée de la main, il dormit profondément jusqu'à ce que des bruits et des voix dans la maison et sur la route vinssent le réveiller, peu après le lever du soleil. Il ouvrit les volets, accueillant la lumière du matin et la brise du matin avec cette satisfaction de n'avoir rien à faire qui, pour un marin de son genre, est inséparable du fait d'être à terre. Rien ne pouvait troubler ses pensées et, quoique sa physionomie ne fût pas dénuée d'expression, elle ne trahissait toutefois pas une très profonde méditation.

Ç'avait été par le plus grand des hasards qu'il avait découvert durant la traversée, dans un recoin d'un des coffres de sa prise, deux sacs de pièces de monnaie de toutes sortes : mohurs d'or, ducats hollandais, piécettes espagnoles, guinées anglaises. Une fois qu'il eut fait cette découverte, aucun doute ne vint le tourmenter. Le pillage, en grand ou en petit, était un fait normal de sa vie de flibustier. Et maintenant que par la force des choses il était devenu maître-canonnier dans la Marine, il n'allait pas abandonner sa trouvaille à de sacrés terriens, simples requins, gardeurs d'oies, qui la fourreraient dans leurs poches. Quant à en faire part à son équipage (un tas de mauvais sujets), il n'était pas si bête. Ils lui auraient tout aussi bien coupé la gorge. Un vieux loup de mer comme lui, un Frère-de-la-Côte, avait plus de droit à un pareil butin que n'importe qui. Aussi, à ses moments perdus, en mer, s'était-il occupé, dans le secret de sa cabine, à confectionner cet ingénieux gilet de toile dans lequel il transpor-

terait son trésor à terre, secrètement. Il était volumineux, mais ses vêtements étaient de large coupe, et pas un douanier n'aurait le front de mettre les mains sur un heureux chef de prise se rendant au Bureau de l'Amiral pour faire son rapport. Ce plan avait parfaitement réussi. Il s'aperçut bientôt, toutefois, que ce vêtement insoupçonné, et qui valait précisément son pesant d'or, éprouvait son endurance plus qu'il ne l'avait pensé. Cela l'avait fatigué physiquement mais aussi l'avait quelque peu déprimé. Cela l'avait rendu moins actif et aussi moins communicatif, sans cesse cela lui avait rappelé qu'il ne lui fallait à aucun prix risquer le moindre ennui, qu'il lui fallait éviter toute discussion, toute intimité, toute promiscuité agréable. C'était là une des raisons qui lui avaient fait quitter la ville aussitôt qu'il l'avait pu. Une fois la tête posée sur son trésor, il s'était endormi du sommeil du juste.

Au matin pourtant il renonça à le remettre sur lui. Avec cette insouciance particulière aux marins et sa vieille croyance en sa chance, il se contenta d'enfoncer le précieux gilet dans le tuyau de la cheminée vide. Puis il s'habilla et déjeuna. Une heure après, monté sur une mule de louage, il descendait le long du chemin, aussi paisible que s'il se fût agi pour lui d'explorer les mystères d'une île déserte.

Il se proposait d'atteindre l'extrémité de la presqu'île qui, comme une jetée colossale, sépare la pittoresque rade d'Hyères des caps et des anses qui forment les approches du port de Toulon. Le pas assuré de la mule le menait à sa guise, car Peyrol, après lui avoir tourné la tête dans la bonne direction, ne s'était plus soucié de la diriger. Le sentier descendait rapidement vers une plaine à l'aspect aride, où scintillaient les reflets des salines, et que bornaient de petites collines bleuâtres. Toute trace d'habitation avait bientôt disparu. Cette partie de son pays natal lui était certes plus étrangère que les rivages du détroit de Mozambique, les récifs de corail de l'Inde ou les forêts de Madagascar. Il lui fallut peu de temps pour atteindre la langue de terre de la presqu'île de Giens, tout imprégnée de sel et qui renferme une lagune bleue, particulièrement bleue, plus foncée et plus calme encore que la surface de la mer dont à droite et à gauche elle n'est

séparée que par des bandes de terre qui à certains endroits n'ont pas même cent mètres de large.

On ne distinguait plus le sentier; pas la moindre trace d'ornières; par moments, des flaques de sel d'une blancheur de neige brillaient entre des touffes d'herbe maigre : par ci par là quelques buissons misérables. Toute cette langue de terre était si basse qu'elle semblait n'être pas beaucoup plus épaisse qu'une feuille de papier posée sur la mer. Le citoyen Peyrol apercevait, à hauteur des yeux, les voiles de divers bâtiments, blanches ou brunes, et devant lui se dressait Porquerolles, son île natale, robuste et triste de l'autre côté d'une ligne d'eau. La mule, qui savait mieux que Peyrol où elle allait, l'eut bientôt porté à l'extrémité de la presqu'île. Les pentes en étaient couvertes d'une herbe maigre : des murs de pierres sèches serpentaient à travers des champs, et parfois on apercevait au-dessus d'eux un toit de tuile qu'abritait la tête délicate de quelques acacias. A un tournant du ravin apparut un village formé de quelques maisons qui, pour la plupart, tournaient le dos au chemin, il n'y vit d'abord âme qui vive. Trois grands platanes, à l'écorce arrachée et au feuillage pauvre, formaient un groupe dans un endroit découvert, et Peyrol aperçut avec plaisir un chien qui dormait à leur ombre. La mule fit résolument un crochet vers une auge de pierre placée sous la fontaine du village. Tandis que la mule buvait, Peyrol regarda autour de lui dans l'espoir de découvrir l'existence d'une auberge. Tout ce qu'il vit, ce fut à peu de distance de lui, assis sur une pierre, un homme en haillons. Il portait une large ceinture de cuir, et ses jambes étaient nues jusqu'aux genoux. Il regardait, avec stupéfaction, cet étranger monté sur la mule. Le teint bruni de son visage contrastait avec les mèches de ses cheveux gris. A un signe de Peyrol il ne fit aucune difficulté pour s'approcher, sans cesser toutefois de montrer un regard pétrifié d'étonnement.

La pensée que, s'il était resté au pays, il eût probablement ressemblé à cet homme traversa l'esprit de Peyrol. Avec un air de gravité dont il ne se départait jamais, il demanda s'il n'y avait pas d'autre habitant dans le village. A la surprise de Peyrol cet indigent esquissa un sourire aimable et lui répondit qu'à cette heure les gens étaient aux champs.

Peyrol avait encore assez le sentiment de la vie paysanne pour répliquer que depuis des heures il n'avait aperçu ni homme, ni femme, ni enfant, ni quadrupède d'aucune sorte et qu'il n'aurait pas cru qu'il put y avoir des champs aux alentours. Mais l'autre insista. Ils étaient allés aux champs, tout de même : du moins ceux qui en avaient.

Au bruit des voix, le chien s'était levé : si maigre qu'on eût dit qu'il n'avait à peu près que l'épine dorsale, et avec une triste fidélité, il était venu coller son museau contre les jambes de son maître.

— Et vous, — dit Peyrol, — vous n'avez donc pas de champ?

L'homme prit un peu de temps pour répondre :

— J'ai un bateau, — dit-il.

L'intérêt de Peyrol s'éveilla en apprenant que l'homme avait sa barque sur l'étang salé, cette grande nappe d'eau déserte et opaque qui s'étendait comme morte entre les deux grandes baies de la mer vivante. Peyrol s'étonna qu'on pût trouver bon d'avoir un bateau à cet endroit.

— Il y a du poisson, — répondit l'homme.

— Et ce bateau est tout votre bien? — demanda Peyrol.

Les mouches bourdonnaient, la mule baissait la tête, agitant ses oreilles et secouant languissamment sa petite queue.

— J'ai une cabane en bas près de la lagune et un filet ou deux, — avoua l'homme.

Et Peyrol, abaissant le regard, complèta la liste en disant :

— Et ce chien.

L'homme prit encore un temps et dit :

— C'est une compagnie.

Peyrol demeurait grave comme un juge.

— Il n'y a guère de quoi vivre ici, — dit-il enfin. — Dites-moi, est-ce qu'il n'y a pas une auberge, un café ou un endroit quelconque où je pourrais passer la journée? J'ai entendu dire là-haut qu'on pouvait trouver ça par ici.

— Je vais vous y conduire, — dit l'homme, qui retourna à l'endroit où il était assis et ramassa un grand panier vide, avant de lui montrer la route.

Le chien le suivait, tête basse, la queue entre les jambes, et derrière venait Peyrol, les jambes brinquebalant contre

les flancs de l'intelligente mule qui semblait savoir d'avance tout ce qui allait arriver. Au tournant où finissaient les maisons, il y avait une vieille croix de bois plantée dans un bloc de pierre. Le batelier solitaire de la lagune de Pesquiers montra du doigt à Peyrol un chemin de traverse où les hauteurs qui terminaient la presqu'île formaient en s'abaissant un petit vallon. Des pins inclinés marquaient la ligne de faîte, et dans le vallon même on apercevait les taches argentées de plants d'oliviers, au-dessous d'un long mur jaune couronné d'une ligne de cyprès et que surmontaient les toits rouges de bâtiments qui semblaient appartenir à une ferme.

— Croyez-vous qu'on pourra me loger là? — demanda Peyrol.

— Je ne sais pas. Ils ont de la place, ça, pour sûr. Il ne passe jamais de voyageurs par ici. On s'y arrête pour manger un morceau. Vous n'avez qu'à entrer. S'il n'y est pas, la maîtresse y sera en tout cas pour vous servir. Elle est d'ici. On la connaît bien.

— Quelle sorte de femme est-ce? — demanda Peyrol, favorablement impressionné par l'aspect de l'endroit.

— Puisque vous y allez, vous le verrez. Elle est jeune.

— Et le mari? — demanda Peyrol qui dans le regard fixe de l'autre avait surpris un léger clignement des yeux bruns. — Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme cela, je ne suis pas devenu tout noir, je pense?

L'autre se mit à sourire, montrant dans son épaisse barbe poivre et sel une rangée de dents aussi saines que celles de Peyrol lui-même. Son attitude avait quelque chose d'embarrassé, sans l'ombre d'inimitié toutefois, et à une phrase qu'il prononça, Peyrol comprit que cet homme, ce pauvre diable solitaire, hirsute, brûlé par le soleil et pieds nus, avait des doutes patriotiques sur la personne à qui il avait affaire. Cela lui parut outrageant. Il lui demanda d'un ton sévère s'il ressemblait par hasard à l'un de ces sacrés terriens et il se mit à jurer sans rien perdre toutefois de la dignité que lui imprimaient naturellement la forme de ses traits et le modelé de sa chair.

— Vous n'avez pas l'air d'un aristocrate, mais vous n'avez pas l'air non plus d'un fermier, d'un colporteur ou d'un patriote. Vous ne ressemblez à qui que ce soit qu'on ait vu

ici depuis des années et des années. Vous ressemblez à... j'ose à peine dire quoi. Vous ressemblez à un prêtre.

D'étonnement Peyrol resta comme pétrifié sur sa mule.

— Est-ce que je rêve? — se demanda-t-il. — Vous n'êtes pas fou? Est-ce que vous savez ce que vous dites?

— Tout de même, — reprit l'autre innocemment, — il n'y a pas dix ans que j'en ai vu un, de ceux qu'on appelle des évêques, et qui avait une figure exactement comme vous.

Peyrol instinctivement se passa la main sur la figure. Qu'y avait-il? Il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu un évêque. L'autre n'en démordait pas; car il fronça les sourcils et murmura :

— D'autres aussi... je me rappelle bien... il n'y a pas tant d'années. Il y en a qui se cachent encore dans les villages, rapport à la chasse que leur ont faite les patriotes.

Le soleil étincelait sur les pierres et les buissons dans le calme absolu de l'air. La mule, dédaignant avec une austérité républicaine le voisinage d'une écurie qu'on apercevait à cent mètres, laissant tomber sa tête et même ses oreilles, s'était endormie comme si elle eût été en plein désert. Le chien qui paraissait changé en pierre près des talons de son maître dormait aussi, le nez contre terre. Peyrol était plongé dans une profonde méditation, et le pêcheur de la lagune attendait de voir se dissiper ses doutes, sans impatience et avec une espèce de grimace dans sa barbe touffue. La figure de Peyrol s'éclaira. Il avait trouvé la solution du problème, mais le ton de sa voix fit entendre qu'il était un peu vexé.

— Eh bien, et puis après? J'ai pris aux Anglais l'habitude de me raser. Je suppose que c'est ça.

Au mot d'Anglais le pêcheur dressa l'oreille.

— On ne peut pas savoir où ils sont allés, — murmura-t-il. — Il y a seulement trois ans, ils fourmillaient par ici sur leurs gros navires. On ne voyait qu'eux, ils se battaient sur terre tout autour de Toulon. Et puis, dans l'espace d'une semaine ou deux, crac! plus personne! Disparus, le diable sait où! Mais peut-être que vous, vous savez.

— Oh! oui, — dit Peyrol, — les Anglais, ça me connaît, ne vous cassez pas la tête à ce sujet.

— Je ne me casse pas la tête. C'est à vous de savoir ce

que vous aurez à dire quand vous parlerez avec lui là-haut. Je veux dire le maître de la ferme.

— Il ne peut pas être meilleur patriote que moi, malgré ma figure rasée, — dit Peyrol, — Ça ne peut paraître étrange qu'à un sauvage comme vous.

Poussant un soupir inattendu, l'homme s'assit au pied de la croix et le chien s'éloignant un peu alla se coucher en rond sur une touffe d'herbe.

— Nous sommes tous des sauvages par ici, — répondit le misérable pêcheur de la lagune. — Mais le maître là-haut, c'est un vrai patriote de la ville. Si jamais vous allez à Toulon et que vous interrogez les gens, ils pourront vous le dire. Il s'est occupé à pourvoir la guillotine quand on purifiait la ville de tous les aristocrates. C'était même avant que les Anglais ne viennent. Quand on a eu chassé les Anglais, la guillotine avait plus de travail qu'elle ne pouvait. Il a fallu tuer les traîtres dans les rues, dans les caves, dans leurs lits. Il y avait des tas de cadavres d'hommes et de femmes le long des quais. Les gens comme lui, on les appelait des buveurs de sang. Pour sûr, c'est un des meilleurs. C'est moi qui vous le dis.

Peyrol hocha la tête.

— Ça me va très bien, — dit-il.

Et, avant qu'il eût rassemblé les rênes et lui eût donné du talon, la mule, comme si elle n'avait attendu que ces mots, s'engagea dans le sentier.

Moins de cinq minutes après, Peyrol mettait pied à terre devant un corps de bâtiment long et assez bas, attenant à une maison de ferme élevée, percée de quelques fenêtres seulement et flanquée de murs qui servaient d'enclos, non seulement à une cour, mais encore apparemment à un ou deux champs. Une porte cochère s'ouvrait à gauche, mais Peyrol avait mis pied à terre près d'une petite porte qui donnait accès à une salle dénudée, aux murs blanchis à la chaux, avec quelques tables et des chaises de bois, et qui aurait pu être un café de campagne. Il frappa du poing sur une table. Une jeune femme avec un fichu autour du cou et une robe à rayures rouges et blanches, des cheveux très noirs et une bouche rouge, apparut à la porte du fond.

— Bonjour, citoyenne, — dit Peyrol.

Elle parut si étonnée de l'aspect inaccoutumé de cet étranger, qu'elle lui répondit seulement en murmurant : « Bonjour »; mais, un moment après, elle s'avança et attendit. L'ovale parfait de son visage, le teint de ses joues lisses, et la blancheur de sa gorge firent pousser un léger sifflement au citoyen Peyrol, entre ses dents serrées.

— J'ai soif, cela va sans dire, — lui dit Peyrol, — mais ce que je voudrais surtout savoir, c'est si je pourrais loger ici.

Le bruit des sabots de la mule au dehors fit se lever Peyrol, mais la femme le retint.

— Elle s'en va dans le hangar. Elle connaît le chemin. Pour ce que vous demandez, le maître va venir dans un instant. Personne ne vient jamais loger ici. Combien de temps pensez-vous rester?

Le vieux flibustier la regardait attentivement.

— Pour vous dire la vérité, citoyenne, ça pourrait bien être pour toujours.

Elle eut un sourire qui fit étinceler ses dents, sans que la moindre gaieté ou même un changement d'expression parût dans ses yeux inquiets qui ne cessaient d'aller et de venir autour de la pièce vide comme si Peyrol fût entré suivi d'une foule de fantômes.

— C'est comme moi, — dit-elle. — J'ai vécu ici depuis que j'étais enfant.

— Vous n'êtes guère davantage maintenant, — dit Peyrol en l'examinant avec un sentiment qui n'était plus seulement de la surprise ou de la curiosité, mais qui semblait l'avoir atteint jusqu'au fond de la poitrine.

— Êtes-vous un patriote? — demanda-t-elle, en surveillant toujours dans la pièce une invisible compagnie.

Peyrol qui pensait « en avoir fini avec toute cette stupidité » eut un mouvement de colère et ne sut quoi répondre.

— Je suis un Français, — dit-il brusquement.

On entendit une voix de femme âgée qui par la porte ouverte appela : « Arlette. »

— Qu'y a-t-il? — répondit-elle avec empressement.

— Il y a une mule toute sellée dans la cour.

— Je sais. L'homme est ici.

Ses yeux, qui s'étaient arrêtés, recommencèrent à errer

tout autour de la pièce et de Peyrol lui-même. Elle fit un pas vers lui et sur un ton de confidence demanda :

— Avez-vous jamais porté une tête de femme au bout d'une pique?

Peyrol qui avait vu des combats, des massacres sur terre et sur mer, des villes prises d'assaut par de sauvages combattants, qui avait tué des hommes pour attaquer ou se défendre, resta interloqué par cette simple question, puis se mit à dire avec amertume :

— Non! J'ai entendu des hommes se vanter de l'avoir fait. C'était pour la plupart des hâbleurs ou des poltrons. Mais qu'est-ce que tout cela peut bien vous faire?

Elle ne semblait pas l'écouter : du bout de ses dents blanches elle pressait sa lèvre inférieure et ses yeux ne cessaient d'aller et venir. Peyrol soudain se rappela le sans-culotte, le buveur de sang. Son mari. Était-ce possible?... Oui, c'était bien possible. Il n'en savait rien. Quant à arrêter le regard de cette femme, on aurait pu aussi bien essayer d'attraper avec les mains un oiseau de mer sauvage. Elle avait vraiment l'air d'un oiseau de mer, qu'on ne peut saisir. Mais Peyrol avait appris à être patient, de cette patience qui est souvent une forme du courage. Il était connu pour cela. Cela l'avait servi plus d'une fois dans des situations dangereuses. Une fois même cela lui avait positivement sauvé la vie. Rien que la patience. Il pouvait bien attendre maintenant. Il attendit. Et soudain, comme si cette patience l'avait apprivoisée, cette étrange créature abaissa ses paupières, s'avança tout près de lui et se mit à toucher le revers de sa veste, comme un enfant l'aurait pu faire. La surprise suffoqua presque Peyrol, mais il demeura absolument immobile. Il retenait sa respiration. Il éprouvait une émotion douce et vague : et comme les paupières de la femme restaient baissées, au point que ses cils noirs semblaient une ombre sur ses joues pâles, il n'eut même pas besoin de s'efforcer de sourire. Le premier moment d'étonnement passé, il n'éprouvait même plus de surprise. C'était ce que ce geste avait eu de soudain et non pas l'action même qui l'avait étonné.

— Oui. Vous pouvez rester ici. Je pense que nous serons bons amis. Je vous raconterai la Révolution.

A ces mots, Peyrol, cet homme habitué aux actions violentes, sentit comme un frisson glacé lui passer derrière la tête.

— A quoi bon! — dit-il.

— Il faut, — dit-elle, et s'écartant de lui doucement, sans lever les yeux, elle se détourna et disparut en un moment, si légèrement qu'on aurait cru que ses pieds n'avaient même pas touché le sol.

Peyrol, les yeux fixés sur la porte de la cuisine, n'aperçut qu'au bout d'un moment une tête de femme d'un certain âge aux joues brunes et maigres, couverte d'un mouchoir de couleur, et qui le regardait craintivement.

— Une bouteille de vin, s'il vous plaît, — lui cria-t-il.

JOSEPH CONRAD

(*A suivre.*)

(Traduit de l'anglais par G. JEAN-AUBRY.)

DOUZE ANS DE MA VIE[1]

— 1796-1808 —

CINQUIÈME PARTIE

Le passeport prussien que j'avais pris à Trieste avant d'aller en Égypte m'a servi à en obtenir un nouveau du consul de Prusse à Marseille, et, ne voulant plus me confier à la mer dont j'avais été si cruellement traité, j'ai acheté une voiture et j'ai traversé toute l'Italie en poste. Elle était couverte de troupes autrichiennes au milieu desquelles j'ai eu assez de peine à me démêler. Enfin, je suis arrivé à Livourne sans encombre[2]. J'avais pris un domestique allemand et il m'a été d'un grand secours.

Je courus chez madame de Dionigi, qui me donna des nouvelles de son mari, mais aucune de mes affaires. Je vivais fort retiré; cependant, je fis connaissance avec la famille d'un riche négociant, M. Salucci, qui depuis m'a été fort utile, et avec une dame Bartoli, excellente musicienne, fort à la mode, et qui m'a été nuisible en devenant la maîtresse de Livron qu'elle a entraîné loin de nos affaires, tandis que j'étais occupé ailleurs, comme on le verra plus tard.

Enfin de Dionigi arriva de Londres avec l'arrêt qui me faisait restituer ma cargaison. Je n'y perdis qu'une malle qui contenait trente-deux cachemires; elle n'était pas énoncée

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1926.
2. Mai 1800.

sur le connaissement du navire et elle fut confisquée au profit de Nelson, ou plutôt de madame Hamilton, sa maîtresse, qui s'en parait en toute occasion. Je n'ai conservé que cinq schalls qui se trouvaient parmi mon linge dans ma malle; parmi eux était celui qui plus tard a eu l'insigne honneur de couvrir les épaules de madame Bonaparte.

J'avais tous les papiers nécessaires pour régler mes comptes avec la maison Pini, et M. de Dionigi fut un peu étonné de voir que presque toute la cargaison m'appartenait. Il me dit obligeamment que, s'il l'avait su, il n'aurait pas pris la peine d'aller plaider à Londres, et, pour se consoler, il me présenta un compte de frais montant à £ 2 000. J'y souscrivis; mais ensuite, il prétendit une commission de 5 p. 100 sur la vente de la cargaison, qui se ferait par ses mains. Je refusai l'un et l'autre; nous prîmes des arbitres qui le déboutèrent de ses prétentions, en lui accordant 10 000 francs une fois payés; et voilà déjà 60 000 francs de moins! Je fis transporter mes marchandises dans les magasins de M. Salucci qui en soigna la vente; elle a été longue pour certains articles, mais en fin de compte, elle s'est montée à près de 600 000 francs.

La bataille de Marengo vint faire cesser la position difficile dans laquelle je me trouvais. Les Autrichiens évacuèrent la ville et furent remplacés par une brigade française commandée par le général Clément.

Livron arriva enfin de Constantinople, dans un état de santé pitoyable et après avoir dépensé, dilapidé, le montant de la cargaison qu'il avait emportée d'Alexandrie.

La vente de mes marchandises me procurait des fonds considérables; il s'était présenté plusieurs affaires avantageuses, et nous nous trouvâmes bientôt à la tête d'une maison de commerce qui a été assez connue sous la raison *Livron et Hamelin*. Il fallut louer une maison, monter des bureaux. C'en était fait, une nouvelle carrière s'était ouverte devant moi, et je m'y précipitais avec l'ardeur que j'ai toujours éprouvée en essayant des routes nouvelles. J'ai trop éprouvé que c'est le moyen de ne rien mener à bien.

Vers la fin de 1801, je fis un voyage à Paris où j'avais plus d'une ancienne affaire à arranger. J'y reçus la visite d'un M. Burger qui me dit être le frère de mère du général Kléber

et son héritier; il venait en conséquence réclamer les 75 000 francs dont j'étais dépositaire. « Rien de plus juste, lui répondis-je, mais, ne vous connaissant pas et ne pouvant juger de la légitimité de vos droits, je vous engage à obtenir un jugement contre moi. Je ne me défendrai pas et alors je pourrai vous payer en toute sûreté. » La chose se passa ainsi.

J'allai voir le Premier Consul et sa femme à la Malmaison. Je fus engagé à dîner pour le jour suivant. Étant allé se promener, Bonaparte me prit à part et me questionna sur la Haute-Égypte, sur les fouilles que j'y avais fait faire et sur le traité que j'avais fait avec les membres de l'Institut d'Égypte. Il finit par me dire qu'il voulait en prendre connaissance; je lui répondis que j'étais à ses ordres et rendez-vous fut pris pour le lendemain. Il lut le traité avec la plus grande attention, le replia et me dit : « La publication de ces riches matériaux est une entreprise au-dessus des forces d'un particulier quel qu'il soit. J'y veux dépenser plusieurs millions. Laissez-moi donc ce traité dont vous ne pourrez remplir les conditions, et regardez-le comme non avenu. — Mais, général, il est ma propriété, et je ne crois pas devoir m'en dessaisir ainsi... » Il était déjà dans sa poche. Seulement, il ajouta : « Pour vous indemniser des dépenses que vous avez faites, je vous ferai donner un exemplaire du grand ouvrage que je médite. » Et il me tourna le dos.

Eh bien! plusieurs années après, lors de sa publication, j'en ai vainement réclamé l'exemplaire promis. Mes lettres sont restées sans réponse. Très petit exemple d'une très grande déloyauté.

Dès les premiers jours de mon arrivée à Paris, j'avais été voir Monge, avec lequel j'avais fait connaissance en Syrie. Par une de ces contradictions si fréquentes dans le cœur humain, ce savant géomètre, cet homme d'un aspect si dur, et dont la carrière révolutionnaire avait été si orageuse, était le meilleur des hommes, le plus doux, le plus patient. Il aimait à converser avec les jeunes gens qui cherchaient à s'instruire et savait se mettre à portée de leur intelligence. Mais tout était subordonné chez lui à l'admiration, à l'attachement qu'il avait voués à Bonaparte. Quand on allait le voir, on le trouvait tellement absorbé dans les hautes régions de la science, qu'il

lui fallait quelques instants pour se remettre et pour être en état de causer; aussi sa tête fatiguée a-t-elle faibli avant l'âge, et il est mort presque imbécile. Je lui parlai des manuscrits sur papyrus que j'avais rapportés, il me pria de les lui faire voir. Il y en avait trois parfaitement conservés; après les avoir examinés, il reconnut qu'il serait impossible de les dérouler sans risquer de les briser et il m'engagea à les lui laisser.

Étant retourné chez lui quelques jours après, je le trouvai à l'ouvrage. Il avait fait faire des châssis légers en bois, de la dimension présumée des papyrus, et les avait recouverts d'une gaze bien tendue; il les plaçait sur un grand vase d'eau bouillante dont la vapeur ramollissait le papyrus, et, à mesure qu'il devenait assez souple, il le déroulait et l'étendait sur la gaze, après l'avoir enduite de gomme arabique. Par ce procédé, il parvint à les développer parfaitement. Le plus grand, long de huit pieds et haut d'un pied environ, offrait plusieurs tableaux séparés par des colonnes verticales des deux écritures cursive et hiéroglyphique. Les deux autres, moitié moins longs, mais de la même hauteur, représentaient des sujets analogues.

Monge en était dans l'admiration, surtout du grand. Il en parla au Premier Consul qui lui dit de le lui faire voir. Il répondit que cela dépendait de moi et non pas de lui. — « Eh bien! venez demain déjeuner tous deux, et apportez-le. » Quand nous arrivâmes, Bonaparte était dans son cabinet. On nous fit entrer chez Joséphine et le papyrus fut placé sur un canapé. Le déjeuner était servi, et ce ne fut qu'après que le Premier Consul voulut le voir. Dès qu'il y eut jeté les yeux : « Ah! mon Dieu! que c'est laid! » s'écria-t-il. Alors Monge s'empressa de lui démontrer que rien n'était plus curieux, et qu'il n'existait pas un manuscrit égyptien aussi grand, aussi beau, et aussi bien conservé. — « Ah! eh bien! c'est bon. Il figurera à merveille derrière le fauteuil du président de la classe d'Histoire à l'Institut. » Et il nous tourna les talons. L'étonnement me rendit muet, et je regardai Monge, qui me fit un signe d'intelligence. Je crus qu'il était dans le secret, et nous nous retirâmes ensemble. — « Ah ça, père Monge, est-ce que le Premier Consul s'imagine que j'ai

envie de lui faire cadeau de mon papyrus? — Mon cher ami, c'est un hommage que vous lui devez, car après tout, c'est sa conquête. — Diable! mais c'est que c'est la mienne aussi. — Vous savez bien que vous n'y perdrez rien, vous le connaissez. — C'est précisément pour cela que je ne m'y fie pas. — Allons, allons, ce que vous dites là n'est pas bien. »

Et voilà cet homme si fougueux contre les rois, contre le pouvoir absolu!

Je perdis mon papyrus, sans obtenir même un mot obligeant. Et, ce qu'il y a de pis, M. Denon, l'ayant vu à l'Institut, le demanda pour le faire graver, et il l'a gardé, si bien qu'il est encore dans le cabinet d'antiquités qu'il a laissé à son neveu, frère du général Brunet[1]. Si l'on veut juger de sa valeur, j'ajouterai qu'ayant fait encadrer et mis sous glace les deux autres, ils ont été vendus 12 000 francs à M. Divow, qui achetait des curiosités pour l'empereur de Russie; vendus sans mon consentement, et sans qu'il me soit revenu un sou des 12 000 francs. Bien certainement, le grand papyrus valait plus du double. Il est vrai que ni le Premier Consul ni moi n'en avions l'idée. Mais encore ne fallait-il pas s'en emparer sans savoir ce qu'il valait. C'est ainsi, et de quelques autres manières encore, que j'ai été successivement dépouillé de toutes les raretés que j'avais rapportées de mes voyages.

Telle est l'histoire d'un papyrus, d'un souverain et d'un plébéien. Je me hâtai de retourner à Livourne, allégé que j'étais de mon beau schall, de mon beau narghilé, de mon bois d'aloès par madame Joséphine, de mon traité et de mon papyrus par son glorieux époux.

. . . . . .

Pendant mon absence, Livron, prétextant la multiplicité

1. Le général Vivant-Jean Brunet (plus tard baron Brunet-Denon), fils de Marie-Catherine Denon, né en 1778, prit part à l'expédition d'Égypte comme secrétaire de l'État-Major général et revint en France avec Bonaparte. Au 18 brumaire, il s'engagea et devint sous-lieutenant. Aide de camp de Murat en Italie. Blessé à Austerlitz. Colonel 1807. Perdit un bras à Essling. Baron de l'empire 31 décembre 1908. Officier de la Légion d'honneur. Directeur des études de l'École spéciale militaire de Cavalerie jusqu'en 1814. Nommé Maréchal de camp par Louis XVIII. Accepta néanmoins un commandement de l'empereur. Ramena ses troupes jusqu'à la Loire. Retraité en 1815. Député de la Saône de 1843 à 1846. Non réélu. Député au corps législatif en 1852 et en 1857. Grand Officier de la Légion d'honneur. Mourut en 1866.

et l'importance de nos opérations commerciales, s'était adjoint un sieur Eynard[1], en lui concédant un cinquième dans nos affaires. Il était Suisse, mais associé à une bonne maison de Gênes. C'est lui qui est devenu fameux par sa fortune, par son palais à Genève, et par sa prédilection pour les Hellènes. Sa coopération nous a d'abord été fort utile par son crédit à Gênes et parce qu'il connaissait parfaitement l'arbitrage des changes, le cours des marchandises, etc. Et nos affaires prospéraient.

Nous allâmes faire un voyage de plaisir à l'île d'Elbe, pour y voir les fameuses mines de fer de *Riou*, près de Porto-Longone. Un habitant de Livourne, qui y avait été employé, nous avait fait entrevoir que ces mines, alors abandonnées, pourraient procurer de grands avantages à celui qui saurait en relever l'exploitation. Pendant huit jours que nous y passâmes avec un M. Morel, fort habile dans ce genre d'industrie, nous acquîmes la conviction de la bonté de la spéculation et, tous calculs faits, nous décidâmes d'en offrir au Premier Consul 300 000 francs par an, moyennant un bail de dix-huit ans. Depuis plusieurs années, ces mines abandonnées ne rapportaient rien à la France. Je portai ma proposition à Murat, qui l'envoya bien recommandée au Premier Consul, auquel elle agréa. Il chargea donc M. Chaptal, alors ministre de l'Intérieur, de nous assurer cette concession. Son esprit,

1. Eynard (Jean-Gabriel), vingt-cinq ans, fils d'un banquier établi à Lyon, mais d'une famille protestante française tenue longtemps hors de France. En 1793, à dix-sept ans, il contribua avec courage à défendre Lyon contre la Convention; à la prise de la ville, il se sauva à Genève, habillé en femme. En 1795, il alla à Gênes fonder une maison de commerce et, pendant le siège de cette place en 1800, servit comme canonnier volontaire. A la fin de 1801, il arriva à Livourne et remplit à lui seul un emprunt que venait d'ouvrir le nouveau roi d'Etrurie. Dès 1808, il liquida ses affaires commerciales et se retira en Suisse. Marié en 1810 à mademoiselle de Châteauvieux, jolie, aimable, d'un esprit délicat. En 1814, il prit part à Paris aux négociations politiques, et réclama au Congrès de Vienne en faveur de Marie-Louise, reine d'Etrurie. Mais sans succès. En 1816, le grand-duc de Toscane l'appela pour rétablir ses finances. Il y réussit, fut créé chevalier et décoré de l'ordre de Saint-Joseph. Chargé d'un mission en 1818 au Congrès d'Aix-la-Chapelle. Conseiller aulique en Toscane en 1820. A partir de 1825, il se consacra entièrement au triomphe de la cause sacrée des Grecs. Parcourut l'Europe à cette intention. Conférences, souscriptions, envois de secours et de munitions, etc. Aussi l'Assemblée nationale grecque finit-elle par voter des remerciements à ce Philhellène et le nomma-t-elle citoyen grec. Mort en 1863.

soupçonneux et fiscal, ajouta que le prix du bail serait acquitté en versant tous les premiers du mois 25 000 francs dans la caisse du payeur général de l'armée d'Italie. Cette modification nous était fort indifférente, et l'acte le plus clair fut revêtu de la signature du ministre.

Aussitôt nous nous mîmes à l'œuvre, après avoir établi M. Morel comme directeur et commis intéressé. Il fallut rétablir les anciens ateliers en en améliorant les dispositions, enlever des monceaux de déblais inutiles, épuiser les eaux, et faire construire un quai sur pilotis pour servir d'embarcadère aux barques de tous pays qui viennent charger un minerai si précieux, on peut même dire sans égal, puisqu'il se fond facilement et qu'il rend jusqu'à 75 p. 100 de son poids. Dans les premiers six mois, nous dépensâmes 80 000 francs en travaux de toutes sortes. Nous louâmes même une ancienne usine abandonnée, mais garnie de vingt-deux feux de forge; elle s'appelait la Follonica, située sur la côte de Toscane presque en face de l'île d'Elbe. Nous comptions y traiter nous-mêmes une partie de notre minerai, et réunir ainsi les deux bénéfices. Au bout d'une année de jouissance, nous acquîmes la certitude que ces mines habilement exploitées pouvaient donner par an 100 000 francs de bénéfice net. Dès lors je conçus l'idée d'abandonner ma part dans les opérations de la maison de commerce et de devenir seul concessionnaire des mines d'Elbe. Il n'y avait plus de chances à courir, et les bénéfices surpassaient toutes mes espérances. Livron s'y prêtait volontiers; il s'était infatué de M. Eynard, avec lequel je m'entendais mal et qui ne demandait pas mieux que de m'éloigner.

Vains projets, sous le despotisme d'un homme sans foi! Souvent il venait à l'île d'Elbe des étrangers que la curiosité y attirait. J'appris qu'entre autres, deux y avaient passé plusieurs jours et avaient tout examiné dans le plus grand détail. Or ces deux individus étaient le sieur Bury, industriel en faillite, et le sieur Lajard, beau-frère de Chaptal. Revenus à Paris, ils firent une nouvelle proposition et offrirent 600 000 francs de bail. Je reçus une lettre du ministre, qui me signifiait que, si je voulais conserver les mines, il fallait souscrire à des conditions semblables. Au lieu de répondre, je

courus à Paris, et j'allai tout droit au Premier Consul. J'avais mon acte de concession à la main; j'exposai l'état des choses, je rappelai que ma première proposition avait été envoyée par Murat au Premier Consul lui-même, et que le ministre avait traité avec moi par son ordre. « Eh bien! Murat est un imbécile, et je n'ai pas seulement lu sa lettre. Abrégeons, voulez-vous donner 600 000 francs? — Général, c'est impossible, et ceux qui vous les offrent vous trompent. D'ailleurs la concession qui m'a été faite est aussi claire que légale, et ce serait une grande injustice que de vouloir la rompre. — Vous ne voulez pas donner 600 000 francs? Eh bien! je vous accorde six mois pour vider les lieux. Mais vous n'en ferez rien, je connais l'affaire aussi bien que vous. » Et là-dessus il m'a planté là.

C'est ainsi qu'après une jouissance de dix-huit mois, qui devait être de dix-huit ans, il m'a fallu céder la place à d'autres, et perdre le fruit de tant de peines et de tant de dépenses.

Cependant, deux ans après, il prit envie à l'empereur de savoir ce qui advenait des mines d'Elbe; il se fit rendre compte, et il se trouva que, pendant ce laps de temps, la Compagnie Bury n'avait payé que 400 000 francs d'acomptes, au lieu de 1 200 000 francs qu'elle devait. En plein conseil d'État, l'Empereur apostropha le ministre en lui disant : « Comment! vous m'avez fait renvoyer des gens qui me payaient exactement 300 000 francs par an, pour traiter avec des fripons qui me volent. Chassez-moi ces canailles-là! » Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, qui était présent, me fit écrire à l'instant pour m'en instruire et pour me dire que l'Empereur me regrettait, et que si je voulais reprendre les mines d'Elbe, il était sûr de me les faire rendre aux premières conditions. Mais il aurait fallu de nouvelles avances, ma position de fortune n'était plus la même, et d'ailleurs qui pouvait m'assurer qu'un nouveau caprice ne viendrait pas rompre le second traité comme le premier l'avait été? Je refusai.

Les mines furent mises en régie et j'ignore ce qui en est advenu. J'ai anticipé sur les temps pour conter à fond cette malheureuse affaire. Je reprends le fil des événements.

. . . . . .

En janvier 1802, on apprit que le Premier Consul avait

convoqué à Lyon une réunion de tous les notables de la république cisalpine, sous le nom de Consulte italienne. Les trois directeurs de la dite république étaient MM. Sommariva[1], Visconti[2], mari de la maîtresse de Berthier, et Ruga, mari de l'une des maîtresses de Murat[3]. Sommariva et Ruga étaient avocats, le premier gouvernait tout; il venait de faire une fortune énorme. Ayant été instruit que le Premier Consul voulait établir à Milan un Grand Livre, une dette inscrite sous le nom de Mont-Napoléon, il avait acheté à bas prix les créances qu'il jugeait de nature à y être admises et par cette opération subreptice il a gagné dix millions! Il en a mis un dans la bouche de Ruga, un autre dans la bouche de Visconti pour les empêcher de crier, et a gardé le reste. Voilà ce que le monde appelle un habile homme, et une belle affaire.

Il faut savoir qu'en Italie tous les établissements dépositaires des propriétés mobilières des particuliers s'appelaient *Monti*. De là *Mont-de-Piété*.

Je connaissais à Milan un M. Maroco, avocat d'un grand mérite, et M. Formigine, banquier juif, marchand de diamants prodigieusement riche. Ces messieurs, sachant que le Premier Consul se préparait à établir en Italie un gouvernement plus solide que par le passé, conçurent l'idée de se rendre fermiers de tous les impôts indirects; ils s'adjoignirent quatre des plus riches banquiers de Milan et rédigèrent le plan d'une proposition dont l'article principal était d'assurer douze millions pour des droits qui n'en rapportaient que huit. La rédaction, qui devait rester secrète, les embarrassait et ils ne savaient par qui faire remettre la proposition au Premier Consul. Ils

1. Sommariva (Giovanni-Batista), quarante ans, avocat, fils d'un chapelier de Lodi, vint à Milan prendre parti violemment pour la cause libérale et française. Secrétaire général du Directoire de la Cisalpine (1797). Puis un des directeurs (1799). La même année, au moment de l'invasion du nord de l'Italie par les Austro-Russes, il vint à Paris, puis s'y fixa lorsqu'il cessa ses fonctions en 1802, et y réunit une collection magnifique d'objets d'art, riche particulièrement en œuvres de Canova. Ce fut lui qui bâtit la villa de son nom sur le lac de Côme. Mort à Milan en 1826.

2. Visconti-Ajmi (Marquis Francesco), défenseur influent de la cause libérale, fut nommé ministre plénipotentiaire de la république cisalpine en France (août 1797) et en novembre de la même année au même poste auprès de la cour de Vienne.

3. Ce triumvirat formait le *Comité exécutif* dans la *Commission provisoire de gouvernement*, composée de huit membres.

jetèrent les yeux sur moi et me confièrent leur projet. En cas de réussite, ils m'assuraient des avantages fort au-dessus de tout ce que je pouvais désirer.

Nous nous mîmes à l'œuvre et je donnai à leur mémoire, beaucoup trop verbeux, la tournure que je crus propre à captiver le Premier Consul. Je partis pour Lyon avec l'avocat Maroco, et Formigine s'y rendit de son côté. Il était si gros qu'il remplissait à lui seul le fond d'une voiture.

Le Premier Consul se fit attendre, mais je trouvai à Lyon M. de Talleyrand dont la maison me fut d'un grand secours.

Bonaparte arriva enfin[1], et dès le surlendemain je me fis annoncer à l'issue de son déjeuner sans avoir demandé d'audience. Il me reçut assez poliment et je vis qu'il ne m'en voulait pas de tout le mal qu'il m'avait fait. Je lui exposai ce dont il s'agissait, le priant de ne rien préjuger avant d'avoir lu la note que je lui remettais; il la parcourut rapidement et tomba sur les douze millions offerts au lieu de huit. « Quelle garantie offrez-vous? me dit-il. — Les cinq plus riches banquiers de Milan, Formigine en tête. — Revenez demain à la même heure. »

Afin de ne rien négliger, je passai chez madame Joséphine et je lui racontai en gros ce dont il s'agissait; j'ajoutai que, si je réussissais, je trouverais un dédommagement des pertes que j'avais subies en Toscane. « Eh mon Dieu! oui, me dit-elle avec cette bonté banale qui lui était familière, pour les mines d'Elbe, n'est-ce pas? c'est la faute de Chaptal et de son beau-frère. Bonaparte en a été bien en colère. Vous auriez dû reprendre les mines. — Madame, je n'avais plus les moyens de les exploiter. — Pour cette affaire-ci, vous pouvez compter sur moi. Si, comme je l'espère, Marescalchi est nommé vice-président, il nous donnera un bon coup d'épaule. Marescalchi sera mon homme en Italie. »

Pour bien comprendre ce qui précède, il faut savoir qu'il s'était formé deux partis en Italie : l'un, qui avait madame Bonaparte pour alliée, portait Marescalchi[2] à la vice-présidence;

1. Le Premier Consul arriva à Lyon le 11 janvier 1802.

2. Marescalchi (Ferdinand), plus tard comte, trente-huit ans, de Bologne, sénateur sous le gouvernement papal. Épousa dès la Révolution les idées françaises, et était directeur président de la République cisalpine lorsque l'invasion

l'autre, dans lequel se trouvaient les personnages les plus éminents de la Lombardie, demandait M. de Melzi[1]. Le retard qu'avait éprouvé l'arrivée du Premier Consul avait donné le temps de nouer et de dénouer bien des intrigues.

Lorsque j'entrai chez le Premier Consul, il était occupé à lire son courrier et, sans lever les yeux, il me dit : « J'ai communiqué vos offres à plusieurs membres de la consulte. M. de Melzi y est contraire, mais ses objections ne me paraissent pas fondées. Au surplus, il va venir et vous vous expliquerez. Prenez un journal et asseyez-vous. »

Effectivement, M. de Melzi et quelques autres arrivèrent et la discussion s'engagea. Il s'agissait d'avoir raison sans trop donner tort à mon puissant adversaire. Pour lui répondre, j'attendais qu'un signe du Premier Consul m'y encourageât. La figure de M. de Melzi rayonnait de mauvais vouloir. Enfin, Bonaparte dit en souriant : « Voilà qui est bien, la cause est entendue », et il nous congédia en m'adressant un geste approbateur.

du nord de l'Italie par Souvarow le contraignit de se réfugier en France. Nommé ministre de la République cisalpine à Vienne, il fut refusé par l'empereur d'Autriche. Après la consulte de Lyon, il devint ministre des Relations Extérieures de la République d'Italie, chargé de résider auprès du Premier Consul président. A la création du royaume d'Italie, il fut ministre de ce royaume à Paris. Créé comte par Napoléon. Après 1814, l'ex-impératrice Marie-Louise le chargea de l'administration du grand-duché de Parme-Plaisance et Guastalla avec le titre de gouverneur. Devint presque aussitôt après ministre de l'empereur d'Autriche à Modène et y mourut en 1816. Homme estimable, n'eut d'ennemis dans aucun pays.

1. Melzi d'Eril (Francesco, comte), plus tard duc de Lodi, quarante-neuf ans, de père milanais et mère espagnole. Chambellan de l'impératrice Marie-Thérèse (1776). Un des 60 décurions nobles de Milan, puis l'un des 12 dits *della cameretta*. Alla en 1782 en Espagne recueillir par héritage le majorat d'Eril et la grandesse d'Espagne. Voyagea ensuite en Europe. Grand admirateur des institutions libérales anglaises, il embrassa en 1796 la cause des Français en Italie; ce fut lui qui remit à Bonaparte les clefs de Milan. Plénipotentiaire de la République cisalpine à Rastadt; refusa d'entrer dans la composition du Directoire de cette république, vint à Paris, puis alla à Saragosse chez sa sœur, la comtesse de Palafox (mère du futur défenseur de la ville contre les Français). Appelé par Bonaparte à la Consulte de Lyon, il fut nommé vice-président de la République italienne. Refusa d'épouser Pauline Leclerc, sœur du Premier Consul. En 1805, à la création du royaume, devint chancelier garde des sceaux de la couronne. Duc de Lodi (1807). Président du conseil des titres. A la chute de Napoléon, bien qu'il se fût toujours montré hostile à l'Autriche, l'empereur d'Autriche le maintint dans son titre et dans sa dotation de 200 000 francs de rente. Il mourut dans la retraite en 1816 et fut inhumé dans sa belle villa du lac de Côme. Lettré. Dès 1796, à la tête de la franc-maçonnerie italienne.

Le surlendemain, je m'attendais à être mandé, je ne le fus pas, ni le jour d'après. J'écrivis, pas de réponse. Je n'y comprenais rien lorsque je reçus par un commissionnaire un mot de Mademoiselle Louise, femme de chambre de madame Bonaparte. Ce mot était : « *Trouvez-vous demain dans ma chambre à huit heures du matin. Grand corridor des combles de l'Hôtel de Ville, n° 9.* » Autre énigme, mais au moins, je n'avais pas longtemps à attendre pour en avoir l'explication.

J'arrive, je frappe, Louise me fait entrer, s'en va et m'enferme. Un moment après, je vis entrer Joséphine en bonnet de nuit, jambes nues, et enveloppée d'un grand schall. « J'ai voulu vous prévenir, me dit-elle, Bonaparte est furieux, il a découvert que Formigine m'a envoyé un écrin superbe, et deux beaux boutons de diamant à madame Murat. — En quoi cela me regarde-t-il? — C'est que Formigine voulait être ministre des Finances de la nouvelle république, il m'en avait parlé et je m'étais chargée de le demander. — Mais il ne pouvait pas être ministre des Finances et fermier des impôts. — Sûrement, mais il aurait mis un autre banquier à sa place. — Quel tripotage! Et comment avez-vous pu vous y prêter? — Eh! mon Dieu! c'est que je croyais que Marescalchi serait nommé vice-président, et qu'alors tout se serait arrangé, au lieu que ce sera M. de Melzi. — Mais, quoi qu'il arrive, le Premier Consul ne peut pas croire que ce soit moi qui aie envoyé ces diamants. — Eh si! parce que Formigine était votre associé. — Mais c'est horrible! Coûte que coûte, je veux le détromper. — Laissez-moi faire, vous savez qu'avec lui, il faut savoir choisir le moment. J'arrangerai tout cela. »

Elle m'a planté là, et dès qu'elle a été éloignée, je me suis hâté de sortir d'une position qui aurait pu avoir des inconvénients bien autrement graves.

Je passai deux jours dans une angoisse inexprimable. L'avocat Maroco alla aux informations parmi ses Italiens. Voici ce qui s'était passé. Formigine, voulant devenir ministre des Finances par l'influence de Joséphine et connaissant sa vénalité, avait imaginé de lui envoyer une parure de saphirs entourés de diamants, valant, dit-on, plus de 100 000 francs, et à madame Murat deux boutons d'oreilles du prix de 6 000 francs. Melzi, furieux de mon succès près du Premier

Consul, était parvenu à découvrir cette infamie, me l'avait méchamment attribuée et l'avait dénoncée au Premier Consul. De là une scène violente dans la famille et le renvoi des bijoux par Joséphine qui n'avait pas eu la probité de dire la vérité, peut-être dans la crainte que son mari fût plus irrité encore de la voir compromise par un Italien que par moi.

Enfin, n'entendant pas parler de madame Bonaparte et n'osant pas me présenter au Premier Consul, je pris le parti de tout raconter à M. de Talleyrand et de le consulter sur ce que je devais faire. Mon intention était de voir Bonaparte, fût-ce par surprise, et de lui révéler la vérité. M. de Talleyrand m'en détourna. « Réfléchissez, me dit-il, que dans l'incertitude de réussir à éclairer le Premier Consul, prévenu comme il est, vous allez vous faire une ennemie déclarée de Joséphine en la dénonçant à son mari, qui très probablement se refusera à lui donner tort, au moins vis-à-vis de vous; au lieu que, si vous prenez patience, il est impossible, pour peu qu'elle ait du cœur, qu'elle ne vous sache pas gré de votre discrétion et qu'elle ne trouve pas l'occasion de détromper son mari. »

Je le crus et j'eus tort. Rien ne pouvait être plus fâcheux pour moi que de laisser le Premier Consul dans l'idée que j'avais voulu, aux yeux de l'Italie réunie, suborner sa femme et le mettre dans le cas d'en rougir. Pour cette fois, je fus perdu sans ressources et j'ajouterai que je le fus sans pouvoir me plaindre du Premier Consul, abusé qu'il était par le fatal enchaînement des circonstances. Depuis ce moment, je ne l'ai plus revu. Tout mon ressentiment, tout mon mépris tombèrent sur Joséphine[1].

On conçoit maintenant comment Joséphine, Murat et

1. Joséphine n'abandonna pas Hamelin autant que celui-ci le laisse entendre, car dès le 24 janvier 1802, aussitôt après la Consulte, elle écrit de Lyon pour le recommander. Dans la collection de lord Crawford, passée en vente à Londres en avril 1925, figure en effet une lettre autographe de Joséphine adressée au citoyen Boisnod, ordonnateur en chef de l'armée d'Italie, et ainsi conçue : « Le général Murat, retournant en Italie, a le projet de faire différents changements dans l'administration de l'armée, et de simplifier les choses en chargeant une seule personne de l'entretien général des troupes qui restent sous ses ordres. Le citoyen Hamelin lui a fait ici des propositions à cet égard qui paroissent lui convenir, mais comme l'exécution doit vous en être renvoyée, je vous adresse le citoyen Hamelin quoiqu'il vous connaisse déjà. Je vous recommande vivement et vous prie de lui rendre tous les services qui dépendront de vous... »

bientôt Marmont, n'avaient nulle envie de me fournir l'occasion de m'expliquer avec l'empereur.

On m'a assuré que Joséphine n'avait pas renvoyé la parure de saphirs et qu'on la lui avait vue par la suite. Je n'y conçois rien; le fait est qu'elle ne s'est pas brouillée avec Formigine, qui est devenu son banquier à Milan, comme on le verra plus tard[1].

Revenu à Milan, je ne tardai pas à recueillir les fruits de la haine de M. de Melzi. Murat était à Paris dont il avait été nommé gouverneur[2]. M. de Melzi écrivit au Premier Consul pour lui dénoncer que les sieurs Hamelin, Briche et l'Huillier ne cessaient de clabauder dans les cafés et de tenir les propos les plus indécents sur lui et sur sa famille. Aussitôt, le consul adressa au général Charpentier[3], qui commandait à Milan, l'ordre de nous faire enfermer au Château. Par bonheur, le jour même où l'ordre devait partir, Murat alla chez son terrible beau-frère qui lui communiqua sa résolution. Murat lui répondit que l'Huillier était à Paris depuis trois mois et que conséquemment, il ne bavardait pas à Milan; que quant à Hamelin, il connaissait sa manière de penser, sa manière de vivre en bonne compagnie et qu'il ne fréquentait pas les cafés; enfin qu'il ne lui était rien revenu de semblable sur le compte de Briche. Réflexion faite, l'ordre fut suspendu, mais le général Charpentier reçut celui de nous faire espionner et

1. Une anecdote qui semble avoir un rapport avec cette affaire de bijoux est rapportée sous le titre : *Une femme de chambre de madame Bonaparte*, et placée en juin 1801, par Touchard-Lafosse (*Chronique des Tuileries*, t. I).

2. Hamelin se trompe. Murat devait être alors à Paris, mais ce n'était que de passage, car il ne fut nommé gouverneur que le 15 janvier 1804, et la plainte à laquelle il est fait allusion ci-après est d'octobre 1803.

3. Charpentier (Henri-François-Marie, général) plus tard comte, trente-trois ans. Entré au service en 1791 au 1er bataillon des volontaires de l'Aisne. Capitaine. Campagnes de 1792-1793 à l'armée du Nord. Colonel (1794). Armée d'Italie (1799). Général de brigade la même année. Grièvement blessé, eut à son retour en France le commandement de la 15e division. En 1800, campagne d'Italie avec le premier Consul. Général de division et chef d'État-Major de l'armée sous Moncey, Murat, Jourdan, Masséna et le prince Eugène. Campagnes d'Allemagne. Après Wagram, fut fait comte (1809). Fit la campagne de Russie comme chef d'État-Major du 4e Corps. Campagne de Saxe. Fait Grand Croix de l'ordre de la Réunion à la bataille de Lutzen. Passa dans la garde impériale pour la campagne de France (1814) et défendit Fontainebleau contre les Cosaques. Après le retour du roi, inspecteur d'infanterie, chevalier de Saint-Louis, Grand Officier de la Légion d'honneur. Mort en 1831.

de rendre compte. Comme de raison, toute cette calomnie est allée à vau-l'eau et c'est du général Charpentier que je tiens ces détails.

Madame de Staël, dont la persécution n'était pas encore commencée, entreprit alors le voyage d'Italie qui nous a valu *Corinne*[1]. Elle s'arrêta à Milan; elle y était recommandée à la marquise Castiglione, vieille et charmante femme, qui, pour complaire à son imbécile de mari, avait tous les jours un dîner de vingt-cinq couverts. Elle y invitait ses amis, et le marquis ses joueurs de tarots avec lesquels il battait les cartes du matin au soir. Cela formait deux sociétés qui ne se mêlaient jamais. Madame Castiglione avait parcouru les principales cours de l'Europe, elle avait tout vu et bien vu, et je n'ai guère connu de femmes d'une conversation plus attachante, d'une instruction plus coquette. Elle avait voulu que mon couvert fût toujours mis à côté d'elle, et j'ajouterai que, comme elle était cousine de M. de Melzi, elle lui a enfin persuadé de me laisser tranquille.

Prévenu qu'elle allait recevoir madame de Staël, elle me consulta sur ce qu'elle pourrait faire pour l'amuser. Je lui répondis que le plus grand plaisir de cette dame était dans la conversation, dans la discussion, parce qu'elle était sûre d'y briller. « Diable, reprit-elle, c'est que nous ne sommes pas fameux à Milan pour ce genre de plaisir-là... Mais laissez-moi faire, il me vient une bonne idée. » Elle écrivit aussitôt à Mantoue, à Pavie, à Bologne, pour appeler les hommes les plus instruits en littérature, en politique, les publicistes, etc. Ils accoururent, sachant qu'ils allaient faire connaissance avec la plus haute célébrité féminine du siècle. Madame de Staël arriva et fut priée à dîner; j'y étais, ainsi que plusieurs hommes que je n'avais jamais vus. Après le dîner, vint la conversation : madame de Staël aborda un sujet quelconque et trouva à qui parler. Elle en changea, et aussitôt un autre adversaire se présenta, et ainsi de suite jusqu'à dix heures du soir que la marquise lui rappela qu'elle avait une loge à l'Opéra. Elle me pria de l'accompagner. En descendant l'escalier, elle me dit : « Voyez donc comme on juge mal les gens

1. Les pages suivantes nous emmènent maintenant en 1804. Madame de Staël avait alors trente-huit ans.

de loin; je m'étais persuadée que les Italiens et surtout les Milanais étaient en général fort ignorants, et voilà qu'à mon début, je rencontre des gens vraiment remarquables par leur instruction. » Je ne lui répondis rien, car j'étais aussi étonné qu'elle.

Nous trouvâmes dans sa loge M. Schlegel, précepteur de son plus jeune fils, qui, ce me semble, a été tué en duel. Je passai la soirée avec madame de Staël qui se souvenait parfaitement du nom de mon père[1]. La conversation roula sur Milan et ses environs, sur ce qu'il y avait à y voir. J'étais là sur mon terrain, je l'intéressai par les détails que je lui donnai, et elle me dit qu'elle serait bien heureuse si mes occupations me permettaient de l'accompagner quelquefois dans ses excursions. Je lui répondis que je n'avais pas d'occupations qui pussent m'empêcher d'être à ses ordres et de satisfaire le désir de faire connaissance avec elle. Pendant les huit ou dix jours qu'elle a passés à Milan, nous ne nous sommes presque pas quittés et elle a toujours été aimable, spirituelle sans prétentions, et ce qu'on peut appeler bonne femme.

Mais, dès le lendemain de la première soirée, j'avais été chez madame Castiglione pour lui parler de l'étonnement de madame de Staël, au sujet de la lutte qu'elle avait eu à soutenir dans la conversation. « Parbleu, je le crois bien, me répondit-elle, j'avais fait avancer mes grenadiers! » Et elle me raconta ce qu'elle avait fait.

. . . . . .

J'avais envoyé à Paris beaucoup d'objets d'art que j'avais achetés de côté et d'autre en Italie. Madame Murat se trouva chez moi au moment où on les déballait, elle en fut enchantée et m'écrivit une lettre charmante pour me prier de les lui céder. Désirant lui complaire, je lui répondis qu'ils me revenaient à 24 000 francs et que je les tenais à sa disposition. Aussitôt ils furent enlevés et transportés à sa maison de

1. Romain Hamelin (1734-1798) avait été longtemps premier commis de M. de Boullongue, intendant des finances. Lorsque M. Necker, père de madame de Staël (alors non mariée), devint directeur général des finances, de 1777 à 1781, il prit avec lui Hamelin qui habita alors aussi l'hôtel du Contrôle Général, rue Neuve-des-Petits-Champs. Hamelin, ensuite, eut la recette générale de Bourges en 1784, et en 1788 celle de Tours.

Villiers[1]. Elle avait chargé son mari d'en payer le prix. Il fut longtemps sans y songer, sans même répondre à mes lettres. Ennuyé de ces façons, j'écrivis à madame Murat qui me fit payer à l'instant.

Joséphine n'eut pas plus tôt vu toutes ces belles choses chez sa belle-sœur, qu'elle voulut en avoir autant et plus encore. Oubliant ce qui s'était passé entre nous, le mal qu'elle m'avait fait, et le ressentiment que j'en devais conserver, elle ne douta pas qu'un particulier, un sujet de son impérial époux, ne dût se trouver trop heureux de lui être agréable, et elle m'écrivit la lettre la plus amicale (mon cher Hamelin) pour me prier d'aller à Rome et de lui acheter pour 100 000 francs d'objets d'art à mon choix. J'étais bien tenté de m'y refuser, puis je réfléchis que ce pouvait m'être une occasion de rapprochement et je lui répondis que j'étais à ses ordres, mais que j'étais loin d'avoir une pareille somme pour en faire l'avance. Courrier par courrier, j'en reçus le mandat sur Formigine qui, comme on voit, n'était pas brouillé avec elle. Elle ajoutait que si je trouvais de bonnes occasions, je pouvais dépasser la somme de 20 000 francs qui me seraient remboursés aussitôt.

Il me fallut donc partir pour Rome. J'y restai un mois, et profitant du bas prix auquel l'absence des Anglais avait fait tomber les objets d'art, je réunis une collection aussi curieuse que choisie. Les frais d'emballage toujours fort chers, portèrent le tout à 111 000 francs. J'écrivis à Joséphine et j'expédiai le tout. Je revins à Milan, après avoir dépensé environ 2 000 francs, mais je ne jugeai pas convenable d'en parler, c'eût été donner son mémoire[2].

1. Villiers, sur la commune de Neuilly, acheté par Murat le 15 juin 1800. Outre le domaine, furent acquis l'ancienne église et le terrain de l'ancien cimetière de Villiers. Cette propriété fut réunie le 3 mars 1804 au château de Neuilly acheté 230 000 francs. Une route gênante qui les séparait fut cédée par la commune le 23 décembre de la même année contre une rente perpétuelle de 2 500 francs.

2. Dans le tome premier des *Lettres et Documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat* (1908) est publiée une lettre de Joséphine Bonaparte au général en chef Murat à Florence, sans lieu ni date, mais de 1801 d'après l'éditeur, et qui semblerait, sauf la question de date, se rapporter à cette aventure : « Le citoyen Hamelin s'était chargé de différentes petites commissions pour moi, mon cher petit frère, il les remplit et il est question maintenant d'acquitter cette dette, je m'adresse avec confiance à vous pour arranger tout cela avec le citoyen

Deux années se passèrent sans que j'entendisse parler de mes 11 000 francs. Étant allé à Paris, je demandai un rendez-vous à l'impératrice, et je lui rappelai cette petite dette. Elle fit l'étonnée de ce qu'elle n'était pas encore payée, bien qu'elle en eût chargé le cardinal Fesch, auquel elle me renvoya. J'allai donc le trouver. Il me reçut avec la grâce câline d'un grand seigneur et d'un prélat. Je ne l'avais pas vu depuis qu'à l'armée d'Italie, garde-magasin de l'habillement, il portait un grand tricorne crasseux et le reste à l'avenant, et j'admirai la métamorphose. Il me confia que jamais Joséphine ne lui avait parlé de me payer, mais qu'il allait effectivement recevoir de l'argent pour elle, m'assura du plaisir qu'il aurait à me rendre service, et me recommanda de venir le jeudi suivant avant dix heures, avant qu'il partît pour Saint-Cloud, « car, me dit-il, si elle mettait la main dessus, je craindrais fort que vous n'eussiez plus rien. » On peut penser si je fus exact. J'arrive à neuf heures et demie et je vois la voiture du cardinal qui s'éloignait! Il avait chargé son valet de chambre de me dire qu'il n'avait pas pu m'attendre parce que l'empereur l'avait envoyé chercher. J'y retournai le lendemain; en me voyant, il laissa tomber ses bras en signe de détresse : « Elle a tout repris, me dit-il, et je n'ai plus rien pour vous ». Je demandai un nouveau rendez-vous sans l'obtenir, j'écrivis sans recevoir de réponse, bref, il m'en a coûté 13 000 francs pour avoir voulu obliger une pareille... J'ai été la saluer dans un bal à Milan lorsqu'elle y vint avec l'Empereur[1], elle a eu l'air de ne pas me reconnaître. Patience, nous en verrons bien d'autres.

En 1805 ou 1806, la victoire d'Austerlitz rendit l'empereur maître des états héréditaires de l'Autriche et conséquemment de la Carniole. Je n'avais pas oublié les mines d'Idria qui s'y trouvent, et dont Bonaparte et Collot avaient tiré un si bon parti. Je connaissais à Trieste MM. Dellazia et Gallin, maîtres d'une puissante maison de banque; Masséna était à Laybach, et au moment de s'emparer d'Idria[2]. Je partis pour Trieste et

Hamelin. A votre retour à Paris, qui j'espère sera bientôt, je m'arrangerai avec vous, vous ne serez pas un créancier bien méchant. »

1. Entre le 21 et le 25 novembre, ou entre le 15 et le 23 décembre 1807.

2. Décembre 1805. Masséna avait pris Udine et Gradisca le 15 novembre.

je proposai à ces messieurs de traiter avec Masséna de l'acquisition du vif-argent qui se trouverait à Idria. Nous nous mîmes d'accord et je partis pour Laybach avec M. Dellazia. J'allai trouver Masséna que je connaissais peu, quoique mon nom ne lui fût pas étranger. Je lui proposai l'affaire. Ou il avait l'ordre de traiter, ou il le prenait sur lui; nous débattîmes le prix, et je lui fis observer qu'en offrant du mercure trente-deux sous la livre, j'en donnais un tiers en sus du prix qu'il avait été vendu à Collot. Enfin, nous parvînmes à nous entendre, mais il me déclara qu'il voulait un pot-de-vin de 150000 francs comptant. Nous y consentîmes à condition qu'il nous en donnerait un reçu. « Volontiers, répondit-il, je ne me cache jamais. »

Nous passâmes aux moyens d'exécution. La route n'était pas encore libre et les Autrichiens défendaient les hauteurs d'Oberlonitch qui dominent Idria. Masséna venait d'envoyer un régiment d'hussards pour les en chasser. « Partez donc, me dit-il, voilà votre commission, mais marchez prudemment, et n'allez pas tomber dans quelque poste autrichien. Je vous donne de confiance la carte des avant-postes de l'armée, ne la communiquez à qui que ce soit, et bon voyage. »

M. Dellazia ne fut pas curieux de m'accompagner, et au fait, comme sujet autrichien, il ne pouvait pas le risquer. Il retourna donc à Trieste pour tout préparer.

J'eus assez de peine à régler ma marche, et plus d'une fois les coups de fusil m'avertirent qu'il fallait m'arrêter. Malgré les ordres dont j'étais porteur, les officiers français me témoignaient peu de bonne volonté : l'habit de pékin réussit mal aux avant-postes. Enfin je réussis à joindre un escadron de chasseurs avec lequel je descendis à Idria. A peine arrivé, je fus rejoint par le colonel Sibuet, aide de camp de Masséna, envoyé par lui pour me mettre en possession. Sa présence était nécessaire et il m'a rendu de grands services. Il est vrai qu'il s'en est payé plus tard en m'emportant 12 000 francs, que je n'ai jamais pu ravoir. La lettre de Marmont en fait foi.

Je trouvai dans les magasins d'Idria 8 000 quintaux de mercure prêt à être mis dans le commerce, et une fabrication immense de cinabre, de minium et de sublimé. Je fis l'inventaire du tout, j'en dressai procès-verbal, signé par moi, par M. de Gherstoff, gouverneur d'Idria, et par M. Sibuet, et

j'envoyai le tout à Masséna qui le fit passer à l'Empereur avec la copie de mon traité. Rien de plus régulier, je pense.

La mine d'Idria, qui n'a de rivale que celle d'Almaden en Espagne, était un modèle d'exploitation, d'ordre et d'économie, je l'examinai avec bien de l'intérêt dans tous ses détails, mais mon affaire était d'exporter et d'envoyer à Trieste cette énorme quantité de mercure, d'un poids immense, et à travers les difficultés qu'offraient des chemins de montagne qui ne permettent que l'usage de petits chars attelés de deux bœufs. Pour se rendre à Trieste avec sûreté, il fallait traverser le Schwartzenberg hérissé de rochers et de glaces, car il gelait de seize degrés. M. de Gherstoff, dont j'ai constamment été content, résigné qu'il était à nous abandonner le produit des mines pourvu que nous n'en tarissions pas la richesse en les dégradant (le premier officier français qui y était descendu avait ouvert l'avis charitable de se procurer quelques barils de poudre et de tout faire sauter), M. de Gherstoff, dis-je, mit en réquisition tous les moyens de transport à dix lieues à la ronde en publiant que les prix fixés par lui seraient exactement payés. Je formai plusieurs convois et je partis à cheval avec le premier afin de juger de son allure et de la difficulté des chemins. J'ai bien souffert du froid et du manque de gîtes supportables! Plus d'une fois j'ai regretté les sables de la Nubie et le soleil du tropique. Enfin, après cinq jours de fatigue, je suis rentré à Idria. Le départ de tous ces convois a duré un mois et presque tout est heureusement arrivé à Trieste. J'y suis retourné moi-même, mais en passant par Laybach afin d'éviter le terrible Schwartzenberg (montagne noire) où ma voiture n'aurait pas pu passer.

Arrivé à Trieste, je traitai avec MM. Dellazia et Gallin pour leur céder ma part dans les bénéfices présumés de l'affaire, elle fut réglée à 300 000 francs que je devais recevoir aussitôt que tout le mercure serait vendu à Venise où plusieurs bâtiments le transportaient. Tout allait au gré de mes désirs.

Peu de jours après mon retour à Trieste, Marmont y arriva avec son armée gallo-batave qui devait arrêter et qui n'arrêta pas l'archiduc Jean dans sa marche vers Austerlitz. Il avait connaissance de l'affaire d'Idria, il ne doutait pas que Masséna n'y eût trouvé son compte et il se plaignait, il haletait comme

un chien qui arrive trop tard à la curée. Il me fit cent questions, il voulait savoir quel était mon traité, ce que Masséna avait eu, si l'Empereur en avait connaissance; et mes réponses ne le satisfaisaient guère. Enfin, un jour, il me dit : « Mon cher Hamelin, j'ai absolument besoin d'argent; d'ailleurs, j'ai promis des gratifications à mes officiers; il faut que tu m'aides à mettre à exécution une idée qui m'est venue. Nous enverrons un autre rapport à l'Empereur et j'arrangerai tout avec lui pourvu que tu ne t'en mêles pas. Je veux prélever 400 000 francs sur le prix total du vif argent, et pour y parvenir j'en diminuerai la quantité. — Fais tout ce que tu voudras, tu es général en chef, je me trouve dans ton commandement, et je n'ai aucun moyen de résister; mais sois bien sûr que je ne signerai rien de contraire à mon premier rapport et que tu ne prendras pas un écu, pas une livre de mercure, sans m'en donner un reçu régulier. »

Il a écrit à l'empereur une lettre que je n'ai point vue, il m'a donné un reçu de 400 000 francs et il s'est emparé de la somme.

Mais l'Empereur, en voyant deux-procès verbaux contradictoires, a soupçonné de la fraude, et me l'a plus volontiers attribuée qu'à son cher élève Marmont. Aussitôt il a fait séquestrer la totalité du vif argent qui était enfin réunie à Venise. On peut se figurer les angoisses, les reproches de MM. Dellazia et Gallin qui se trouvaient à découvert d'avances énormes qui avaient passé par mes mains. Mon parti fut bientôt pris; je savais que Savary n'aimait guère Marmont, je lui envoyai un exposé des faits et j'y joignis les reçus de Marmont afin qu'il soumît le tout à l'Empereur. Il fallut bien se rendre à l'évidence et l'Empereur m'envoya de son quartier général de Falkenstein[1] la mainlevée du séquestre. Mais voulant être injuste même en rendant justice, il exigea qu'au lieu des termes de paiement stipulés dans mon traité, la totalité du prix fût versée comptant dans la caisse du payeur général de Milan où j'étais alors. Et, ce qui paraîtra incroyable, il a admis les reçus de Marmont et lui a laissé les 400 000 francs qu'il avait volés avec une si rare impudence. Ainsi le voleur a eu raison et ceux qui avaient tenu fidèlement leurs engage-

1. Hamelin doit vouloir dire Finckenstein, en Poméranie au sud de Dantzig, où Napoléon passa les mois d'avril et de mai 1807. Mais les dates ne concordent pas.

ments ont été sacrifiés. En effet, les choses avaient bien changé de face. Les magasins, sous le scellé durant trois mois, s'étaient enfoncés sous cette charge énorme; beaucoup de barils s'étaient brisés et le mercure en avait coulé; deux bâtiments américains auxquels nous avions vendu une forte partie de mercure, n'ayant pu prendre livraison, étaient partis après nous avoir fait payer de gros dédommagements. Une aussi grosse quantité de mercure ne pouvait trouver d'écoulement qu'en Amérique où il sert à l'exploitation des mines d'or et nous ne savions plus qu'en faire. Enfin les pertes de tout genre, les intérêts toujours croissant des avances de fonds me décidèrent à transiger avec Dellazia et Gallin et à me contenter de 80 000 francs, tous mes frais payés. Encore une fois la fortune m'avait glissé d'entre les mains.

Et voilà encore sans doute ce que Sa Majesté appelait faire de mauvaises affaires! (L'empereur avait salué ma sœur de cet aimable propos : « Eh bien! votre frère fait-il toujours de mauvaises affaires? » On les connaît à présent). Pour voir des faiseurs de mauvaises affaires, pour trouver des escrocs, il aurait dû regarder autour de lui, dans sa famille, dans ses intimes. Alors au moins il aurait peut-être épargné leur victime.

Quoi qu'il en soit, je pris la résolution, irrévocable cette fois, de m'abstenir de toutes spéculations; j'étais fatigué de rencontrer partout cette main de fer qui s'appesantissait sur moi et je fixai à la fin de 1808 mon retour définitif en France. On serait tenté de croire que l'empereur voulait qu'on ne pût s'enrichir que par lui ou au moins avec sa permission. Il prodiguait l'argent à ceux qui le servaient et faisait une guerre sourde à ceux qui marchaient à une fortune indépendante; il voulait qu'il n'y eût en France qu'un despote et des valets. En 1814, le despote est resté, mais les valets se sont changés en traîtres et en ennemis. Ce n'est pas en rabaissant les hommes qu'on se les attache.

Dès 1802, je m'étais lié avec madame et monsieur d'Orozco, ambassadeur d'Espagne près le roi d'Italie[1]. D'Orozco, bon

1. Orozco (Don Martin chevalier d'), plus tard marquis de la Rambla, ministre extraordinaire de Sa Majesté Catholique auprès de la République italienne, « le plus gros, le plus épais et le plus petit grand d'Espagne qu'il fût possible de trouver », dit *la Contemporaine*.

et loyal Castillan, et sa femme, Allemande instruite, aimable, jouissaient d'une grande fortune, et leur maison était la plus agréable de Milan. Le prince Pio de Lumiarez, attaché à l'ambassade, m'avait pris dans une amitié toute particulière et j'ai, plus tard, appris de lui les détails que voici sur la chute du roi Charles IV en 1808.

Godoï, prince de la Paix, effrayé des progrès de Napoléon après la campagne de Prusse pendant laquelle il avait traité avec les ennemis de la France, chercha alors à se rapprocher de lui et trahit à son tour son propre pays en signant le traité secret de Fontainebleau, 27 octobre 1807, par l'entremise d'Izquierdo, en stipulant le partage du Portugal et appelant ainsi les Français dans la péninsule, et cela à l'appât d'un prétendu royaume des Algarves qui lui fut promis. Alors il se crut assez fort pour perdre le prince des Asturies dont il était de tout temps l'ennemi, et il eut assez d'empire sur le roi et sur la reine pour les engager à décréter leur fils et à le faire arrêter comme conspirateur. Il est avéré qu'alors cette conspiration n'avait pas existé. C'est ce qu'on a nommé dans le temps la conspiration de l'Escurial.

(Mademoiselle Izquierdo, comtesse de Ribera, sous-gouvernante des enfants de France, devenue madame Baudon et ma cousine germaine, m'a démontré que cette allégation était mal fondée en ce qui concernait son père, et conséquemment calomnieuse. M. Izquierdo, ami du prince de la Paix, et employé par lui, a pu signer par son ordre le fameux traité de Fontainebleau, signé aussi par Duroc et dont le but était de promettre à Godoï le royaume des Algarves. Mais M. Izquierdo n'a jamais aidé sciemment à la ruine de Charles IV et la preuve en est que, si cela était, il en aurait reçu la récompense, soit de Napoléon, soit de Joseph; or il est de notoriété qu'il n'a été pourvu d'aucun emploi et qu'il est mort ruiné par la révolution d'Espagne).

Charles IV, arrêté par l'opinion publique qui se prononçait énergiquement en faveur de son fils, lui pardonna ostensiblement et lui rendit la liberté, mais dès lors Ferdinand chercha à se mettre en mesure de résister à l'insolent favori. Il s'entoura de grands seigneurs qui lui étaient dévoués et six mois après on vit éclore la véritable conspiration qui à Aranjuez força le

vieux roi à abdiquer en faveur de son fils, et renversa Godoï qui fut arrêté et voué à périr sur l'échafaud. On sait comment l'influence française le sauva.

Cependant Charles IV, Marie-Louise de Parme sa femme, Godoï et Ferdinand lui-même recherchaient l'appui de Napoléon; il les convoqua à Marrac, et la fable de l'Huître et les Plaideurs devint une réalité.

Mais l'année précédente, en 1807, l'empereur étant à Milan, M. d'Orozco s'étonnait de voir arriver fréquemment des courriers de la cour d'Espagne qui ne lui étaient pas adressés. Il sut que c'était Murat qui les recevait et qui répondait à leurs dépêches. Il en conclut qu'il se tramait quelque chose dont on faisait mystère au roi d'Espagne, et il me pria d'en parler à M. de Talleyrand en tâchant de deviner ce qu'il en pensait. Sans s'ouvrir à moi, M. de Talleyrand me dit d'engager M. d'Orozco à passer chez lui, et il lui apprit qu'effectivement Murat travaillait de son mieux avec le prince de la Paix, pour entraîner Napoléon dans une guerre contre l'Espagne. Murat n'était pas content d'être grand-duc de Berg, il voulait une couronne fermée; il voulait être roi. Godoï lui promettait le trône d'Espagne, et Murat faisait entrevoir à l'ambitieux favori ce royaume des Algarves qui lui fut effectivement conféré au mois d'octobre suivant. M. d'Orozco n'eut pas de peine à démontrer à M. de Talleyrand combien l'empereur, Murat et Godoï se trompaient dans leurs calculs sur l'Espagne. Le résultat de cet entretien fut que M. d'Orozco ferait un mémoire dans lequel il discuterait la chose, et que M. de Talleyrand le ferait lire par l'empereur.

M. d'Orozco savait assez mal le français et il avait plus d'une raison de se défier de son secrétaire d'ambassade qui était une créature de Godoï; il me pria de venir travailler chez lui, pour l'aider dans la rédaction en français. Les bases de ce mémoire étaient :

1° Que le peuple espagnol, divisé entre le roi et son fils, se réunirait contre l'étranger au moment même de l'invasion.

2° Que l'amour de la patrie serait puissamment secondé par les moines, ennemis déclarés des Français et jouissant de la plus grande influence sur le peuple des campagnes.

3° Qu'à supposer la conquête possible, les colonies d'Améri-

que, déjà mécontentes, saisiraient cette occasion pour se séparer de la métropole et que dès lors l'Espagne ne pourrait plus se suffire à elle-même, puisque ses revenus dans la péninsule ne s'élevaient qu'à quatre-vingt-dix millions et que les dépenses administratives se montaient au double.

4° Que le traité d'Aranjuez par lequel l'Espagne s'était soumise à fournir à la France, soit vingt millions, soit vingt mille hommes, soit vingt vaisseaux, présentait plus d'avantages réels qu'on n'en pouvait espérer d'une guerre hasardeuse et injuste envers un allié fidèle.

M. de Talleyrand approuva le mémoire et le remit à l'empereur; il n'est donc pas probable qu'il ait été l'instigateur de la guerre d'Espagne. Non, l'empereur y a été poussé par une jalousie mal entendue contre la maison de Bourbon et par les sollicitations de son insatiable famille. Murat, M. Murat, voulait être roi d'Espagne, et il n'a fait l'échauffourée de Madrid que pour brouiller les cartes et engager le combat.

. . . . . .

Me voici arrivé à la fin de 1808, terme que j'ai fixé à ces souvenirs. En les récapitulant, il y en a que j'ai omis à dessein; cependant, ils ont influé beaucoup sur mes plaisirs, sur mes fautes, sur mes malheurs. Ce n'est pas qu'ils m'aient jamais entraîné dans des dépenses considérables, mais les relations qu'ils font naître, les intrigues, les haines, l'éloignement des affaires, suffisent à ruiner bien des espérances. J'ai aussi évité tous les souvenirs qui auraient pu ressembler à des récriminations, n'importe contre qui; bien souvent les torts sont réciproques, et d'ailleurs à quoi bon nourrir des sentiments pénibles quand ils ne sont pas accompagnés de désirs de vengeance? Or, excepté deux fois et à la suite de provocations directes, je n'ai jamais cherché à me venger de personne. Mieux vaut caresser dans son cœur le souvenir des preuves d'amour, d'amitié, d'intérêt, de bienveillance que l'on a reçues aussi de n'importe qui. Quant à la reconnaissance, je ne l'ai trouvée nulle part.

RÉSUMÉ

Ceux qui liront ces souvenirs y verront l'histoire d'un homme né dans l'opulence, élevé avec le plus grand soin par d'excellents parents, mais plutôt pour dépenser honorablement une fortune acquise que pour en acquérir une nouvelle. Enchaîné à vingt et un ans par une union funeste et bientôt ruiné ainsi que toute sa famille par la révolution, le goût, l'habitude de la dépense l'ont empêché d'adopter sur-le-champ l'existence qui convenait à sa position déchue. D'ailleurs, il était entraîné sans cesse à de nouvelles dépenses; de là des dettes et la nécessité de chercher les moyens de gagner de l'argent. A cette époque, la carrière des affaires était infinie et s'ouvrait pour tout le monde; quelques tentatives heureuses firent croire à des succès constants; la dépense s'en augmenta, et bientôt des mécomptes, des pertes, amenèrent une position intolérable; il fallut tenter de nouvelles routes de fortune en Italie, en Égypte, partout où une imagination ardente se figurait de brillants succès. Le courage, l'activité, l'intelligence n'ont pas fait défaut, mais la mobilité, le manque de persévérance ont souvent fait avorter les commencements les plus heureux. Enfin sont venus des revers, des calomnies, des injustices, et l'édifice a croulé.

Je suis bien loin de m'appliquer l'adage suivant, mais il n'en n'est pas moins vrai que la médiocrité qui s'obstine est plus puissante que le génie qui s'interrompt.

HAMELIN

Offert par l'auteur à sa chère et bien bonne nièce Natalie de Mony.

HAMELIN

POSITION DE LA FRANCE EN EUROPE[1]

II

La position de la France en Europe n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier. Et d'abord parce que la France a vaincu. Ce renversement dans les rapports franco-allemands nous autorise à pratiquer une politique extérieure que nous n'eussions jamais pu envisager naguère.

De même que les nations solidement constituées en monarchie peuvent seules se donner le luxe de gouvernements socialisants, de même seuls les pays forts de leur résistance et de leur victoire peuvent mettre en œuvre une action pacifique fructueuse.

Entendons-nous. Politique pacifique ne signifie pas politique pacifiste. Il y a un abîme entre les deux mots; j'allais dire une révolution. Les pacifistes sont des mystiques. Les pacifiques sont des réalisateurs. Ceux-ci condamnent la guerre parce qu'elle est fratricide; ceux-là ne la condamnent pas seulement parce qu'elle est cruelle — la vie n'est faite que de cruautés — mais parce qu'étant cruelle elle est devenue une erreur. Précisément, le problème de notre époque consiste à établir que les transformations dynamiques qui se sont produites depuis cinquante ans ont bouleversé certaines conditions d'existence, certaines habitudes légitimes de l'Huma-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1926.

nité — comme la guerre. Mais que le passage à de nouvelles conditions, à de nouvelles habitudes, doit s'effectuer en laissant intacts des notions et des principes qui paraissaient liés aux autres et qui, ne l'étant plus, restent la structure de l'ordre social.

Ainsi, plus une politique d'entente européenne s'appuiera à l'intérieur de chaque nation sur les éléments spirituels, psychologiques, sociaux, économiques qui constituent la force morale et la richesse permanentes de ces nations, plus cette politique prendra racine.

Ce n'est pas tout. Pour porter sur l'avenir de la politique européenne un jugement ayant quelque chance d'être exact, il faut se pénétrer de l'idée majeure qu'au fur et à mesure que l'Europe se transforme, sur le plan politique comme sur le plan économique, les moyens, les objectifs de la politique internationale se modifient également. Certains esprits, parfaitement intentionnés, gémissent parfois sur la faillite de l'ancienne diplomatie et voudraient en ressusciter les méthodes. Le Congrès de Vienne (on évoque aussi les traités de Westphalie) illustre leurs regrets. Oublient-ils qu'il n'y a pas cent ans des facteurs comme par exemple : l'Allemagne, les États-Unis, l'Empire britannique, l'Italie, les chemins de fer, l'électricité, la grande industrie, la banque vagissaient ou n'existaient pas ou n'existaient pas tels qu'ils sont?

Ce sont les apports de facteurs sans cesse renouvelés qui composent la politique internationale. L'étude de ces facteurs, la vision de leurs conséquences, voilà ce qui constitue l'art de la diplomatie. Les problèmes qui agitent l'Humanité ne changent pas. Ce qui change, ce sont les éléments dont ils sont faits.

Pour déterminer la position de la France en Europe, la sagesse consiste à observer les réalités et à dégager leurs tendances. Puis à trouver les points justes où ces réalités, ces tendances s'équilibrent avec nos intérêts. Plus les conclusions auxquelles on aboutit sont simples, plus elles ont de chance d'être justes. La diplomatie féconde, c'est le contraire de l'idée qu'on s'en fait. De même que l'art se nourrit de quelques thèmes éternels et que la Vie, la Beauté, l'Amour, la Douleur,

la Mort suffisent à inspirer les hommes, de même la diplomatie n'exige qu'une règle : la simplicité des conceptions.

***

Considérez l'Europe telle que la guerre l'a laissée. On peut y distinguer trois grands systèmes : le système anglais, le système français, le système allemand.

Le système anglais est répandu sur la surface du monde. C'est, à sa manière, un Saint-Empire.

Pays d'Europe, l'Angleterre faiblit de jour en jour. Son outillage est arriéré, ses méthodes industrielles sont archaïques. La crise minière qu'elle traverse n'est pas un accident, c'est un état. Un état pathologique dont les premiers symptômes remontent à près de vingt ans. Si l'après-guerre en a précipité l'évolution, c'est, d'une part, que l'Angleterre produit trop cher pour une Europe appauvrie. C'est qu'elle se heurte, d'autre part, à la double concurrence des procédés industriels perfectionnés de l'Allemagne et du rééquipement des mines françaises, qui sortent avec une vigueur nouvelle des destructions de la guerre.

Cette crise pourrait être fatale à l'Angleterre, île paresseuse, incapable de se nourrir et de se maintenir par elle-même et dont l'exportation doit assurer le pain quotidien.

Mais à Londres siège le conseil d'administration d'un prodigieux cartel de pays, de races, de ressources, de stocks, de marchés, de richesses. Les Anglais ont trouvé une formule qui répond à la fois à leurs besoins, à leur idéal capitaliste, à leur impérialisme créateur. Ils forment le quartier-général d'une association de producteurs répandue sur la surface du globe, fortement installée aux postes qui commandent le monde et qui le commandent par des comptoirs de banque et par des bases navales.

Arme à double tranchant. L'Empire britannique, tel qu'il s'ordonne, renfloue l'Angleterre et la tue. Le Cabinet de Londres n'est plus le maître de ses volontés. Jadis les possessions anglaises constituaient un empire *politique*. Cette phase de l'histoire britannique est close. Les possessions ne constituent plus aujourd'hui qu'un empire *économique*, une

fédération de producteurs et de consommateurs. Quand les représentants des Dominions se réunissent à Londres, on ne parle plus — comme en 1911 — de « Conférence coloniale ». C'est d'une « Conférence impériale » qu'il s'agit. Chaque Dominion a ses délégués propres à la Société des Nations.

La vieille Angleterre assiste-t-elle à cette évolution sans ressentir quelque désagrément? Peut-être pas. Mais les Anglais ont une qualité qui fait leur force : ils savent s'incliner devant les faits — *the mater of facts* — et toujours en tirer parti. Les transformations qui se produisent dans l'aménagement britannique, si elles restreignent la liberté diplomatique de l'Angleterre, présentent toutefois trois avantages dont la Métropole peut profiter.

Elles tendent d'une part à constituer un vaste système économique, se suffisant par lui-même, sorte de monde dans le monde, assurant à la communauté les approvisionnements, les stocks, les échanges dont elle a besoin. D'où certaines rivalités, certains antagonismes entre les divers membres de cette communauté (on l'a vu notamment à propos des tarifs préférentiels et de la base de Singapour). Or qui peut accorder ces désaccords si ce n'est l'Angleterre? L'Angleterre se trouve donc l'arbitre-née de la communauté anglo-saxonne. Cette situation lui assure une constante autorité de fait.

Ce n'est pas tout. L'évolution de l'empire favorise au maximum l'action essentielle de l'Angleterre — ou plutôt de la City — dans le monde, je veux dire : son action financière. Si les États-Unis sont les rois de l'or, l'Angleterre est la reine de la Banque. La Banque anglaise est la plus fortement organisée qui soit, la plus expérimentée, la plus habile. Elle ne dispose pas de capitaux aussi considérables que la Banque américaine; mais elle les fait mieux travailler. Pas une affaire qui se crée ici ou là sur le globe où l'argent anglais n'ait sa part.

La Banque d'Angleterre exerce une véritable souveraineté dans certaines parties d'Europe. L'instrument bancaire, voilà le vrai ciment de l'empire britannique et sa force de rayonnement dans le monde.

De cet état de choses, on peut tirer deux conclusions. Désormais le cabinet de Londres ne traitera les problèmes

européens que sous l'angle de la politique impériale. Les mystères du Pacifique retiennent davantage l'attention de l'Angleterre que les mystères — tellement moins mystérieux — de l'Europe. La conduite tenue par nos voisins d'Outre-Manche depuis la guerre s'explique par ce fait central et cette conduite n'ira qu'en s'accentuant. Il ne faut plus dire : « Que va faire l'Angleterre? » Il faut dire : « Que va décider l'Empire Britannique? » Cela même implique un danger : le retour des rivalités anglo-allemandes. Car — malgré le récent manifeste des hommes d'affaires de la City — cet empire tend vers un système clos. Il se hérisse de barrières protectrices. La vieille école de Manchester prêchera dans un monde encore vaste, mais dans un monde anglo-saxon. L'Allemagne tendant elle aussi, par tempérament et par besoin, à créer un système économique dont elle deviendrait la clé de voûte, l'heure peut sonner un jour, où ces deux systèmes trouveront de nouveau des points de friction.

Capitalisme anglais, socialisme (c'est-à-dire communauté) allemand, telles sont les deux forces, les deux « dynamismes », sans doute issus d'une même origine ethnique, qui travaillent en Europe et dans le monde. Au fur et à mesure que les difficultés nées de la guerre s'effaceront, qui sait, si ces forces ne sont pas ordonnées à temps, quels nouveaux conflits leur choc pourrait provoquer? Nous sommes placés entre deux pays qui ont faim. C'est-à-dire qui se nourrissent mal. La paix, c'est un équilibre parfait entre leur production et leur consommation. Tout se ramène à une question de marchés. C'est-à-dire à une répartition rationnelle des centres d'achat sur la surface du globe.

Les conditions de cette politique mondiale s'accordent-elles avec celles de la politique fédérale du Saint-Empire économique anglo-saxon? Oui, sans doute. Mais à la condition que l'on cherche à les accorder.

***

En face du Saint-Empire britannique, considérez le Saint-Empire allemand. Car il se constitue, ou se reconstitue de jour en jour. Peut-être la guerre n'a-t-elle fait que précipiter ce

renouvellement. Réalité déplaisante; mais réalité. Bossuet n'a-t-il pas dit que le plus grand dérèglement de l'esprit consistait à croire que les choses n'étaient pas ce qu'elles sont, mais ce qu'on voudrait qu'elles fussent?

Entendons-nous. La guerre a ruiné le plan d'hégémonie allemande dont l'exécution « fraîche et joyeuse » décidée en juillet 1914 a été mise à exécution le 2 août suivant. Si l'Allemagne avait réussi le coup de force qu'elle a tenté, au mépris des engagements de neutralité souscrits par elle, nul doute qu'elle eût installé sans ménagements une puissance débordante en Europe. Mais qu'aurait duré cette puissance?

De même que les guerres de l'Empire ont été des guerres de limites et que Napoléon a dû se battre constamment malgré lui, de même une Allemagne victorieuse, étalée de Riga à Châlons, aurait vu se dresser contre elle la coalition des peuples et des continents. Plus encore. Ce qui naguère n'était vrai qu'à la longue et demandait des années, parfois des générations, pour s'accomplir, maintenant, par suite des transformations survenues dans le rythme de la vie et dans les proportions du monde, se réalise presque aussitôt. L'Allemagne a fait un faux calcul en croyant qu'elle pourrait, par les armes, asseoir son hégémonie en Europe. Une hégémonie militaire et politique — même éphémère, comme toutes les hégémonies — n'est plus possible. C'est à ses dépens que l'Allemagne l'a appris. Mais parce qu'elle a été justement vaincue faut-il conclure qu'elle a abdiqué? Qui le croirait s'exposerait à de durs mécomptes.

Même territorialement amoindrie, l'Allemagne retire de la guerre qu'elle a perdue de considérables avantages européens. La Russie l'inquiétait jadis. Son apparence était trompeuse. D'accord. Néanmoins l'appareil impérial représentait une force avec laquelle il fallait compter. C'est quand cette force s'est ébranlée, après Moukden, que la politique extérieure du Reich a changé de ton. Aujourd'hui, la Russie n'est plus qu'un chaos. Tôt ou tard, elle offrira à perte de vue d'immenses champs incultes à l'activité allemande. L'ancienne menace s'est changée en promesse.

Si dévouée qu'elle fût au Reich, l'Autriche-Hongrie, sur certains points, pratiquait une politique personnelle beaucoup

plus active qu'on ne le croit généralement. Politique qui n'a pas suffi à déterminer la guerre de 1914; mais qui l'a sans doute précipitée. Or cet élément européen n'existe plus. L'Allemagne fascine aisément une Autriche qui s'accommode mal de son sort; elle fascine une Hongrie qui ronge son frein. Sans doute la Pologne, la Tchécoslovaquie opposent-elles des digues au germanisme. La Pologne si heureusement ressuscitée est une race homogène, laborieuse, animée d'un ardent esprit national. Elle dispose d'un sol fertile en richesses naturelles. Elle s'affermit de jour en jour. L'intelligente Tchécoslovaquie, jalouse de son indépendance, veillera, d'un œil lucide, au maintien du statu quo danubien. Néanmoins, si maîtresses qu'elles soient de leurs destinées, ni la Pologne, ni la Tchécoslovaquie ne représentent entièrement ce que pouvait représenter comme contre-poids ou comme limitation d'influence, la Russie et l'Autriche-Hongrie d'avant-guerre. L'Allemagne — politiquement parlant — a les coudées plus franches dans l'Europe centrale et orientale de 1919 que dans l'Europe de 1913. Tel est le premier résultat.

Il n'y a pas que ce résultat. La guerre a achevé l'unité allemande. Épreuve commune, effort commun, les terribles secousses de la défaite et des troubles sociaux qui l'ont suivie ont confirmé les Allemands dans la conviction que l'unité du Reich constituait leur suprême garantie. Le sens démocratique de la paix — qui, quoi qu'on dise, a marqué la paix allemande, elle aussi, c'est-à-dire la Constitution de Weimar — s'accordait avec ce renforcement de l'idée unitaire; l'histoire de l'unité allemande étant intimement liée à l'évolution du concept démocratique en Allemagne.

A ces raisons politiques, sociales, il faut ajouter une autre raison, celle-là d'ordre financier. Ce que Bismarck n'avait pas osé faire, du point de vue économique et fiscal, les constituants du Reich républicain l'ont réalisé. Les chemins de fer ont été absorbés par le Reich, placés sous une direction unique des transports[1]. Les postes sont devenues postes d'empire. Cette centralisation a exigé un remaniement total des dispositions fiscales en vigueur. Certes, il existe encore des budgets particuliers d'États; et les parlements de ces États n'ont guère

1. Jusqu'à la mise en exécution du Plan Dawes.

d'autre raison d'être que de les discuter à perte de vue. Mais les impôts perçus par le Reich absorbent presque toutes les disponibilités des contribuables. Si bien que les particularismes s'affaiblissent, faute de ressources pour les entretenir. Le fonctionnaire du Reich dévore lentement le fonctionnaire local.

Est-ce à dire qu'il n'y a plus que la Prusse en Allemagne? Assurément pas. Sans doute la Prusse représente-t-elle à elle seule une importance territoriale et démographique double de celle des autres états réunis et cela suffit à expliquer bien des choses. Mais l'antagonisme entre Allemands du nord et Allemands du sud est loin d'avoir disparu et il est telles régions d'Allemagne, pourtant foncièrement allemandes, où l'esprit, les méthodes prussiennes ne sont rien moins qu'en honneur.

L'idée essentielle qu'il faut retenir, c'est que l'Allemagne issue de la guerre constitue avant tout un *compromis*. Compromis, sa Constitution qui cherche à mettre en harmonie l'idée unitaire — la plus forte — et l'idée fédéraliste : « Le peuple allemand, unanime en ses nationalités d'origine... s'est donné la constitution suivante... » Compromis, sa vie politique dont la tendance dominante est d'associer l'Allemagne d'hier et l'Allemagne de demain, l'Allemagne bismarckienne et l'Allemagne démocratique, dans une nouvelle Allemagne, conservatrice et sociale, qui jouerait le rôle de pont entre des vérités différentes.

Les conséquences de ce compromis sont de rendre plus forte, plus substantielle, plus déterminante que jamais l'*idée d'Etat*. « Reich » signifie « communauté » plus encore qu'empire. La communauté allemande, voilà l'idéal caractéristique de l'Allemagne contemporaine. Cette communauté, ce bien d'État, les Allemands les serviront selon l'impératif catégorique Kantien. Les Allemands du nord avec leur volonté froide de colonisateurs. Les Allemands du sud avec leurs vieilles traditions historiques. Tous, avec ce sentiment de la race qu'ils ont à un point que notre sécurité intellectuelle nous empêche totalement de concevoir.

Une telle Allemagne vaincue, amoindrie, frappée d'un lourd tribut de guerre, sachons pourtant qu'elle n'a pas abdiqué. Elle reste, avec la France et l'Angleterre — en

l'absence de la Russie — l'une des trois principales grandes Puissances de l'Europe. Si elle renonce à la guerre, c'est surtout parce que la guerre s'est révélée pour elle une mauvaise affaire. Elle ne renonce ni à la puissance, ni à la richesse, ni au prestige. D'ailleurs la nation allemande qui apparaît, à priori, comme une nation essentiellement militaire, à cause des anciennes formes de l'empire, est davantage une nation d'industriels, de commerçants, de producteurs. Pourquoi? Pour une raison très simple. Le sol allemand ne suffit pas à nourrir l'Allemagne. D'où la nécessité pour les Allemands d'exporter en produits manufacturés de quoi importer ce qu'il leur faut en produits alimentaires. Le problème de la subsistance allemande est le même que celui de la subsistance anglaise. Il appelle ici et là un rude effort. Mais alors que l'Angleterre a cherché à le résoudre par la fédération d'États disséminés sur le globe et par la toute-puissance de sa banque, l'Allemagne a cherché la solution par la toute-puissance de son industrie. C'est ainsi que le Reich nous apparaît comme super-industrialisé. Cette superindustrialisation n'est pourtant que la condition de son existence. Si l'on admet ce fait central, tout s'explique en Allemagne et dans la politique allemande. On saisit la prédominance des questions économiques sur les questions politiques, ou plutôt l'origine économique de la plupart des préoccupations politiques allemandes. On mesure l'influence souveraine qu'exerce la « Wirtschaft » dans la vie du Reich.

Ces nécessités, l'Empire des Hohenzollern les avait comprises. Mais en forgeant des instruments de guerre capables de les défendre et de les développer coûte que coûte, la politique impériale a perdu l'exacte notion de ses objectifs et a commis l'imprudence de pratiquer davantage une *politique des instruments* qu'une *politique des objectifs*. L'élément militaire a pris le pas sur l'élément économique. La guerre s'en est suivie. C'est-à-dire le désastre. Par conséquent la preuve du déséquilibre survenu dans les dernières années de la monarchie entre les véritables intérêts de la Communauté et les méthodes adoptées pour les servir. Ce déséquilibre suffit sans doute à rendre indésirable aujourd'hui le retour d'une monarchie de tempérament militaire et surtout le

retour de la clientèle qui vit d'elle. Mais comment suffirait-il à faire oublier que la monarchie n'est morte que d'un excès de zèle et qu'elle avait parfaitement mis en œuvre, coordonné, développé les forces productrices et nourricières de l'Allemagne?

Puisque la guerre moderne n'est plus le moyen d'enrichissement qu'elle fut jadis, d'autres moyens serviront à assurer la prospérité et la grandeur de l'Empire. L'imagination économique ne fait pas défaut aux Allemands. Leur « dynamisme » sait s'adapter aux réalités modernes. Déjà le mark est redevenu l'un des étalons d'or du Vieux Continent. Déjà l'Allemagne dispose elle-même de liquidités. Après s'être gorgée de crédits américains, voici qu'elle pourra bientôt en dispenser à son tour. Autour d'elle, une clientèle d'États aux finances boiteuses ne tardera pas à graviter. L'Angleterre, en prenant la flotte commerciale allemande, a permis au Reich de reconstituer une flotte toute neuve. La France, en lui prenant une large part de son matériel roulant usagé, lui a permis de reconstituer un matériel tout neuf. L'Allemagne est à pied-d'œuvre. Décidée. Confiante. Elle caresse déjà des rêves de « Zollverein européen » qui s'accordent avec son tempérament propre et lui font entrevoir en Europe, entre l'ouest trop articulé et l'est trop inarticulé, une situation exceptionnellement profitable à son essor industriel; c'est-à-dire à son essor, tout court.

***

Saint-Empire britannique d'un côté; Saint-Empire germanique de l'autre — entre ces deux systèmes, quelle peut être la position de la France?

Question qui dicte elle-même sa réponse :

La France doit être une force d'équilibre.

Nous ne devons pas avoir une politique anglaise tournée contre l'Allemagne. Nous ne devons pas avoir une politique allemande tournée contre l'Angleterre. Nous devons avoir une politique de liaison et, par conséquent, de courtages. Puisque les circonstances géographiques, politiques, économiques, sociales, philosophiques, nous invitent à devenir la cheville ouvrière, la

pierre d'angle de l'entente anglo-franco-allemande, soyons cette cheville ouvrière, soyons cette pierre d'angle. D'une telle entente dépendent à la fois la paix de l'Europe, sa fortune, et, pour une très large part, la tranquillité du monde.

Pas d'illusions. Les vrais antagonismes, non seulement en Europe, mais sur la surface du globe, sont des antagonismes anglo-allemands. Sans doute le conflit franco-allemand semble-t-il les éclipser parce que c'est un conflit sentimental, intellectuel, qui déchaîne les toutes-puissances du Verbe. Mais si les conflits d'ordre spirituel créent des disputes, c'est pour des conflits d'ordre matériel que l'on se bat. Or les vrais conflits matériels mettent aux prises la politique d'exportation anglaise, la politique d'exportation allemande, c'est-à-dire l'impérialisme anglais et l'impérialisme allemand. Le nôtre s'exerce sur un tout autre plan.

Les rivalités anglo-allemandes, aiguës avant la guerre, se sont effacées à son lendemain. D'abord parce que la bataille avait transposé les rivalités de peuple à peuple sur le plan passionnel et que sur ce plan l'esprit allemand et l'esprit anglais se heurtaient avec moins d'éclat. Ensuite parce que, ayant pris les colonies, les escadres, la flotte commerciale allemandes, l'Angleterre eut l'impression d'avoir reconquis sa sécurité. Si bien que le Cabinet de Londres se mit à favoriser le relèvement de l'Allemagne contre la France. Mais tout est éphémère ici-bas. En perdant sa flotte de commerce, l'Allemagne a trouvé l'occasion d'en construire une toute neuve. En perdant sa fortune, l'Allemagne a trouvé l'occasion d'en refaire une toute saine. Ses capitaux, en voie de reconstitution rapide, lui permettront bientôt de reprendre des intérêts sur cent points du globe et de les faire fructifier. Les rivalités d'hier réapparaîtront. Entre le système clos du Saint-Empire Britannique qui, lui aussi, évolue vers le « Zollverein économique » et n'évolue que vers cela, et le système auquel l'Allemagne aspire dans l'Est européen et en Europe centrale, de nombreux points de friction se produiront nécessairement. *C'est à ce moment* — qu'il faut d'ores et déjà prévoir — *qu'interviendra le grand rôle de conciliation et d'ajustement dévolu, par la force des choses, à la France.*

Ce rôle, l'Angleterre l'a joué longtemps sur le plan politique lorsqu'elle n'était qu'une Grande Puissance Européenne. Après 1870, directement menacés par l'Alliance triplicienne qui contre-assurait les victoires de Bismarck, nous nous trouvions réduits à chercher des soutiens pour échapper à la tutelle des vainqueurs. L'alliance russe nous donna le sentiment de l'indépendance retrouvée. Entre les deux blocs qui s'établissaient dans le vieux continent — Triplice, Duplice, — le Cabinet de Londres — et c'est sa grande époque européenne — restait l'arbitre.

Aujourd'hui les éléments du jeu ne sont plus les mêmes. L'Allemagne, si puissante qu'elle demeure, est vaincue. L'Angleterre devient la clé de voûte d'une fédération d'États répandus sur le globe. La Russie s'est effondrée, mais offrira bientôt d'immenses champs incultes à l'activité européenne. La France, enfin, auréolée de sa victoire, ayant donné la mesure de sa puissance de résistance, réoccupe en Europe la place qu'elle avait perdue.

S'agit-il, dès lors, de ressusciter l'ancienne politique des systèmes? Mais quels systèmes? La Duplice avait sa raison d'être du temps de la Triplice; mais la Triplice n'existe plus. Je sais bien qu'en face d'une Allemagne toujours préoccupante, sinon menaçante, on me dira que l'Alliance franco-polonaise et la Petite Entente constituent d'utiles garanties. Mais une interprétation aussi étroite de l'amitié qui lie la France à la Pologne et à la Petite Entente n'inviterait-elle pas l'Allemagne à chercher, de son côté, des points d'appui? Soyons sûrs qu'elle en trouverait. Rapallo, il y a quatre ans, en a marqué l'indication. Au surplus, Locarno, Genève, contredisent une telle interprétation de l'évolution européenne. Ni l'Angleterre, ni l'Italie ne la feraient leur. Elle heurterait, en outre, les tendances économiques, sociales, culturelles qui entraînent l'Europe — peut-être confusément encore — mais sûrement, vers un nouvel aménagement de ses forces créatrices. L'ancienne politique des systèmes se justifiait par les circonstances qui l'ont fait naître. Quand les Allemands essayent de se décharger sur elle des responsabilités qui les écrasent, comment ne voient-ils pas qu'ils doublent, qu'ils prolongent ces responsabilités? Car c'est Bismarck qui a

imposé à l'Europe le jeu d'alliances qui l'a coupée en deux. Ne retombons pas aujourd'hui dans des errements analogues. Depuis la guerre, les accords de peuple à peuple ont été conçus dans le cadre de la Société des Nations; c'est assez dire qu'ils ne doivent être intentionnellement dirigés contre aucun des États membres de cette Ligue.

L'action de la Société des Nations suffira-t-elle à déterminer le nouvel équilibre de l'Europe? Oui et non.

Oui, parce que c'est dans le sens de la politique de Genève que l'Europe doit évoluer et évoluera. Non, parce qu'il est bien évident que la politique de Genève n'agira qu'en tant qu'orientation générale et ne résoudra pas à elle seule les difficultés ou les problèmes qui surgiront entre ses membres. Il ne faut pas demander à l'organisme de Genève ce qu'il ne peut pas donner. Il propose une méthode à la paix. A lui seul il n'est pas la paix.

Mais supposez que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, parviennent à mettre en harmonie les grandes lignes de leur politique européenne. Aussitôt, la Société des Nations prend une consistance décisive. L'important, c'est la substance des choses. L'Europe de Bismarck était fondée sur le principe du système; et, par la logique des faits, ce système devait provoquer un système opposé et favoriser la guerre. Tout au contraire l'Europe de 1919 a été fondée sur le principe de la fusion. Le pacte de la Société des Nations est le préambule du traité de paix. Qu'un accord s'établisse entre les trois principales grandes Puissances Européennes — France, Angleterre Allemagne — et de cette fusion première dépend la fusion généralisée des peuples continentaux. On parle des États-Unis d'Europe. Pourquoi tendre d'emblée vers une formule qui n'est pas mûre et qui sans doute ne mûrira jamais sous cette forme? Les véritables États-Unis d'Europe, c'est l'entente franco-anglo-allemande, pierre d'angle sur laquelle les autres pierres viendront se poser.

***

Le nœud du problème européen — ou plus exactement de l'avenir pacifique de ce problème — c'est donc l'accord, sur

les points essentiels de la politique continentale, de la France, de l'Angleterre, et de l'Allemagne. L'Angleterre est aussi indispensable à l'Europe que l'Allemagne. Mais il est indispensable que l'Angleterre et que l'Allemagne ne se heurtent pas et il n'est pas moins indispensable que les intérêts français, anglais, allemands restent à égalité d'indépendance et ne cherchent pas à empiéter les uns sur les autres. L'orchestration de cette politique, qui comporte certes de nombreuses difficultés d'application provenant d'intérêts contradictoires et d'habitudes d'esprit divergentes, la France peut la réaliser. Ce rôle ne lui revient pas seulement par la position géographique qu'elle occupe, ou par le stade démographique et social auquel elle est parvenue. Il lui revient aussi par son tempérament. Nation achevée, limitée, pourvue; libre dans ses frontières retrouvées; sûre d'elle-même et ne craignant rien, son parfait degré de finition lui donne, plus qu'à d'autres qui se transforment ou qui se cherchent, le sens inné de la mesure et de la forme. La France est imaginative et pourtant raisonnable. Conciliante. Intuitive. Elle possède à un degré que nul autre n'atteint, l'art de mettre la vie en formules.

Ces vertus propres désignent notre pays pour devenir, entre la puissance indéfiniment répartie et changeante de l'empire britannique et la puissance indéfiniment dynamique de l'empire allemand, le lieu de commune mesure, le stabilisateur, le « gold-point » européen. Non pas dans un esprit négatif et desséchant. Mais dans un esprit d'activité. Non pas dans un esprit de division; mais dans un esprit de concorde. Non pas dans un esprit d'immobilité, mais dans un esprit d'évolution, c'est-à-dire contraire à toute révolution.

Au retour d'un récent voyage en France, le comte Kayserling écrivait dans une brillante étude : « La France fonctionne en Europe comme un frein ». J'entends bien que le chef de l'École de Darmstadt a peut-être voulu dire : « La France ne fonctionne plus en Europe que comme un frein ». Et certes, pour un Allemand, l'idée de frein occupe un rang inférieur à l'idée de moteur. C'est, dans d'autres termes, ce que pense Oswald Spengler quand il compare l'esprit « faustien » de l'Allemagne et l'esprit « apollinien » de la France, le souffle créateur du Moyen âge et le rationalisme de la Renaissance.

C'est encore ce que pense Thomas Mann quand, développant avec d'éblouissants arguments cette notation aiguë de Nietzsche : « Meistersinger contre civilisation : Allemagne contre France », il s'efforce de mettre en opposition la culture, avec son fond de pessimisme et son besoin de lutte, et la civilisation, optimiste et égalitaire. Mais si j'écarte du mot « frein » ce qu'il a de négatif; du mot « apollinien » ce qu'il a d'essoufflé; du mot « civilisation » ce qu'il a de factice; si j'admire le souverain équilibre d'un pays comme le nôtre, couvert de cathédrales gothiques, hymnes de pierres, et de jardins français, rimes d'eaux et d'arbres; grand par son âge féodal, exquis par sa renaissance; terre de Port-Royal et de Fénelon, de Pascal et de Descartes, de Louis XIV et de Mirabeau, la France m'apparaît au contraire comme le régulateur-né de l'Europe. « Tout ce que le génie français, défendu au dehors, stimulé au dedans, a tiré des profondeurs de sa liberté est un cantique à l'ordre éternel[1] ».

Politiquement, économiquement, socialement, c'est la France qui doit régler la cadence européenne. Par tradition, elle a une clientèle d'États moyens ou faibles à soutenir. Elle a des affinités avec de grandes Nations issues de la même race qu'elle et qui chacune ont des intérêts à faire valoir ça et là. Si elle s'offre, en outre, pour établir, dans un esprit objectif, la liaison entre les systèmes impériaux anglo-saxon et germanique; si elle s'attache, non pas à contrecarrer ces systèmes, mais à les maintenir dans le ton de l'harmonie européenne, à les transformer en forces de production coordonnée plutôt qu'en forces d'inter-destruction, on aperçoit alors quel champ d'activité prodigieuse, quelle indispensable mission et pour tout dire quel prestige, la France peut retirer de sa position en Europe.

***

Nous touchons là au cœur du problème psychologique français. Les Français comprendront-ils que la sécurité de leur avenir et le secret de leur rayonnement, c'est, précisément,

1. Charles Maurras : « Gaulois, Germains, Latins » (*Revue Universelle*, 15 nov. 1926).

que le degré d'achèvement auquel ils sont parvenus ne les conduise pas à considérer l'immobilité comme la perfection, l'esprit du bourgeois retraité comme l'esprit-type européen, la symbolique obligation à revenu fixe comme le signe de la richesse? Conservateur, de toutes les forces de ma conviction et des traditions dans lesquelles je suis né, je ne dirai jamais avec assez d'anxiété combien le véritable esprit conservateur m'apparaît diamétralement opposé à cet esprit de cristallisation et d'inertie qui a trop longtemps caractérisé l'idéal d'une France engourdie par ses heureuses digestions. Voyez l'Anglais réaliste : son île ne le nourrit pas; il lui faut acheter son pain ailleurs : *time is money*. Voyez le maigre Prussien. Ses sables vides l'ont habitué à une lutte constante contre la nature et contre l'homme; d'où son dynamisme mystique, son mépris nietzschéen de la facilité qu'il n'a jamais connue. Notre pays, comblé au contraire par le ciel de tous les climats et de toutes les ressources, pouvait se laisser vivre et s'est laissé vivre. En six siècles, de Hugues Capet à Louis XIV, la plus belle, la plus laborieuse race royale qui ait jamais été donnée à un peuple, avait constitué le royaume, l'état, la nation. Grâce à l'effort continu de ses rois, la France s'est trouvée de plusieurs siècles en avance en Europe. Prenons garde que de telles avances, quand on vit sur le capital qu'elles ont accumulé, finissent par favoriser des retards.

Nous nous sommes habitués à nos facilités, à nos certitudes. Nous avons aimé la vie de province. Aujourd'hui ce n'est pas sans un mouvement de surprise — et de révolte — que nous nous heurtons à des lois d'interdépendance que nous ignorions. Ce n'est pas sans impatience que nous nous sentons engagés dans un réseau compliqué d'intérêts. Pourtant, à mesure qu'il se rapetisse, le monde tend vers des unités plus vastes. Ce lent aménagement provoque des transformations de toutes sortes, aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre économique. Telle est la loi de la vie. La subir? Non, la forger.

Parce que la France est faite, et qu'elle est délivrée de soucis dont d'autres, qui cherchent encore leur expression juste, sont assaillis, il lui appartient de mettre en œuvre son génie de mesure et de façonnement, son don de formules,

son intelligence intuitive pour orchestrer les mouvements qui se propagent et pour diriger parmi les courants trop forts et les récifs trop durs l'évolution pacifique de l'Europe.

***

Mais, dira-t-on, une telle politique suppose comme point de départ l'accord franco-anglo-allemand. Comment la mettre en pratique? Comment même l'imaginer, dans l'état actuel des relations franco-allemandes? — Aussi ne demandons-nous pas qu'on la mette en pratique aujourd'hui. Ce qui est prématuré est faux. Il ne s'agit ici que de considérations sur l'avenir.

Entre la France et l'Allemagne des questions distinctes sont posées. Les unes que l'on peut appeler éphémères et qui relèvent de l'exécution contractuelle de la paix. Les autres permanentes qui intéressent la vie européenne et son développement.

Le premier groupe de questions suscitera longtemps encore des difficultés. Pourquoi se le dissimuler? Mais ces difficultés s'aplaniront peu à peu si de part et d'autre l'on s'efforce de concevoir le rapprochement franco-allemand, non pas comme un marchandage de détails, mais comme un accord à longue portée sur les problèmes continentaux. Un homme d'État français, un homme d'état allemand ont les plus grandes chances de ne pas s'entendre s'ils ne se préoccupent que de l'heure présente. Ils ont toutes les chances de s'entendre s'ils veulent bien voir au delà et considérer l'Europe telle qu'il faut la reconstruire en la mettant à l'abri d'épreuves dont elle ne se relèverait plus.

Ainsi l'entente franco-allemande ne peut-elle se réaliser hâtivement. Elle est l'avenir. Par conséquent elle se composera peu à peu. En aucune façon on ne saurait compromettre, par une impatience inconsidérée, l'exécution des dispositions contractuelles, base loyale de tout rapprochement sain.

On dira encore : l'Allemagne est-elle réellement susceptible de s'associer à une politique d'entente tripartite, avec le ferme propos de maintenir la paix? La volonté de paix des Allemands est-elle sincère? A des questions formulées d'une

manière aussi massive il est impossible de répondre par des affirmations. On ne mesure la volonté de paix d'un peuple ni avec des petits faits ni avec des grands mots. Néanmoins, l'on peut, croyons-nous, répondre deux choses :

Une nation fait-elle la guerre pour son plaisir? Non. Une nation se décide à la guerre parce qu'elle voit en elle le moyen le plus rapide, le plus efficace de dénouer une situation qu'elle estime préjudiciable à ses intérêts. Jadis ce principe se vérifiait. La guerre — ne l'oublions pas — a d'abord servi l'humanité. C'est par elle que les nations sont sorties du chaos, qu'elles se sont faites et affirmées. L'ordre est né de la guerre, et, par l'ordre, la civilisation. Hier encore la guerre apparaissait comme le moyen d'enrichissement par excellence. Il suffit de mesurer les prodigieux bénéfices que la Communauté allemande a retirés de sa victoire de 1870, pour saisir le raisonnement que trop d'Allemands ont pu faire avant 1914. Mais aujourd'hui la guerre n'enrichit pas. Elle ruine. Elle détruit les mille liens par lesquels les nations se trouvent interdépendantes. Elle est pire qu'un crime : une sottise. L'Allemagne l'a bien vu. Elle a compris — soyons-en sûrs — qu'une nouvelle tentative belliqueuse de sa part la conduirait à un nouveau désastre. Des moyens dont elle dispose pour servir ses intérêts, sans doute a-t-elle éliminé le moyen « guerre ». Mais ne soyons pas moins persuadés qu'elle a d'autres moyens à sa disposition et que ceux-là, elle les utilisera sans ménagements.

L'Allemagne ne deviendra pas pacifique par la vertu de je ne sais quelle révolution. Ceux qui s'obstinent à parler du « désarmement moral » ou des « deux Allemagnes », l'une bonne et l'autre méchante, posent le problème de la paix sur un plan imaginaire. Mais une Allemagne conservatrice, traditionnelle, hiérarchisée — et cependant socialisante — peut néanmoins rester une Allemagne pacifique si ses intérêts trouvent leur sauvegarde dans la paix. J'ai dit leur sauvegarde. Pas leur excitation.

Car il faudra veiller au débordement d'appétits, même pacifiques, des Allemands. Il faudra ne jamais permettre que ces appétits dépassent la limite à partir de laquelle ils deviendraient menaçants pour autrui — et par conséquent belli-

queux. Cette politique de parfaite mesure — qui doit se tenir également éloignée « de la confiance béate et de la maladie du soupçon »[1] — sera d'autant plus aisée à pratiquer que nous serons conscients de notre indépendance et de la force de notre position en Europe; que nous saurons ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas. Elle échappera d'autant plus à des malentendus, gros de périls, qu'un effort de compréhension réciproque et d'information objective viendra préciser les points de vue français et allemands, chaque fois qu'une divergence se produira. Car c'est en ramenant ces points de vue à leur objet pratique, qu'on les soustraira, pour le plus grand bien de la paix, aux interprétations erronées, tendancieuses, passionnelles; toutes malfaisantes.

***

Il reste évident que ces arguments ne suffiront pas à convaincre. On dira : c'est se mouvoir dans l'abstraction. Sur ces plans supérieurs, toutes les combinaisons sont aisées. Mais redescendez sur la terre. Derrière la façade de paix, que voyez-vous en Allemagne? Une armée de cadres. Un État-Major camouflé. Des laboratoires où se composent acides et gaz; des organisations militaires; des files de jeunes gens qui parcourent les routes allemandes sac au dos; des entraînements méthodiques; des manœuvres silencieuses. Tout cela, comment le concilier avec une politique d'entente européenne? Discussion sans issue. Tant que deux peuples voisineront en se soupçonnant mutuellement, ces deux peuples disposeront d'armées plus ou moins instruites; de matériel plus ou moins à pied d'œuvre; d'états-majors plus ou moins camouflés; de plans défensifs plus ou moins offensifs. Par profession, ces organismes militaires entretiendront un esprit de méfiance. Ils se justifieront les uns par les autres.

Les supprimer? Niaiserie. Supprimer la guerre en en supprimant les moyens, revient à dire qu'il faut supprimer le crime en supprimant les couteaux. Ce sont là turpitudes bonnes tout au plus pour congrès socialistes. Mais ces orga-

1. Voir l'excellent article « Où va l'Allemagne » (*Revue de Paris* du 15 août 1926).

nismes militaires, puisqu'on ne peut les supprimer, qu'on les accorde. Voilà peut-être l'ultime ressource de l'avenir. Les peuples se méfient les uns des autres, et, se méfiant, ils s'appuient sur leurs armes. La bonne méthode ne consiste donc pas à porter son effort contre ces armements; elle consiste à porter son effort contre cette méfiance. Or, en matière militaire, s'attaquer à la méfiance, c'est accorder les états-majors tournés les uns contre les autres.

L'entente franco-anglo-allemande pourra-t-elle se concevoir solidement sur le plan politique sans se concevoir parallèlement sur le plan militaire? Peut-être pas. Au surplus le pacte de la Société des Nations suppose lui-même de tels prolongements. Les États membres de la ligne ne s'engagent-ils pas à mettre leurs forces militaires en commun pour défendre la paix contre celui qui la violerait?

De même que Locarno ne fait qu'accentuer dans un groupement limité les dispositions politiques du pacte de Genève, une entente d'États-Majors franco-anglo-allemand ne ferait qu'accentuer, sur des points précis, les dispositions militaires de ce pacte. Une telle suggestion serait choquante si elle sous-entendait une réalisation prochaine. Mais il ne s'agit ici que de regards sur l'avenir. Si nous indiquons cette éventualité, avec le sentiment profond et la réserve formelle qu'elle ne peut se présenter aujourd'hui que comme une très lointaine perspective, c'est qu'elle nous apparaît, cependant, dans l'espace et dans le temps, comme l'argument valable qui peut avoir raison d'un argument valable et comme le dernier terme d'une conclusion.

***

La France sera-t-elle le pionnier de cette politique? Avec méthode, avec courage, sans brûler les très nécessaires étapes, sans jamais perdre la vision aiguë de ses intérêts propres, est-ce elle qui imprimera à l'Europe le mouvement qui la fera vivre? Souhaitons-le. Si la victoire a déplié ses ailes, ce n'est pas pour qu'elle s'arrête, penchée sur une sandale.

Notre pays, nous n'admettons pour lui aucune diminution d'influence. Nous croyons à sa vitalité. Nous voulons que

cette vitalité s'exprime par une action de grande envergure, sûre d'elle-même. Ah! je sais bien! Une telle politique ne se conduira pas sans soulever, parmi les Français, bien des difficultés, bien des critiques. Les esprits liés au jour ne distingueront jamais les méthodes qu'il faut appliquer pour réussir. Le vrai bon sens, si parcimonieusement partagé, logique de la connaissance, n'a pas de plus implacable ennemi que le faux bon sens, logique de la passion ou de l'ignorance.

Rassurons-nous en sachant que les meilleurs ouvriers de la Patrie ont fait la France envers et malgré la plupart de leurs contemporains. Un Richelieu, un Mazarin, un Fleury, un Vergennes ont peiné sous un bombardement quotidien de calomnies et de sarcasmes; ils ont constamment lutté contre des intrigues, parfois plus fortes qu'eux. La Restauration — si profitable — a péri sous l'esprit des « Trois Glorieuses ». — La Monarchie de Juillet — si sage — sous l'illusion des « humiliations diplomatiques ».

Ces dispositions naturelles au peuple français, quel que soit le siècle où elles s'expriment, apportent un peu de sérénité à ceux qui dans le calme de leur conscience travaillent au bien de leur pays. Mais les régimes d'opinion ont ceci de décevant que l'action de ceux qui les dirigent est chaque jour limitée davantage. La tare des démocraties modernes, la voilà. Pourtant, un mal inguérissable, il faut s'accoutumer à vivre avec lui. Essayer de le dominer par une hygiène; l'hygiène de l'intelligence...

Et puis, si l'on est mal compris, qu'importe? Une seule chose compte : la sécurité, la puissance, la richesse, le rayonnement de notre Patrie bien-aimée.

WLADIMIR D'ORMESSON

THÉRÈSE DESQUEYROUX[1]

XII

Bernard et Thérèse rentrèrent le soir à Argelouse dans la maison Desqueyroux à peu près inhabitée depuis des années. Les cheminées fumaient, les fenêtres fermaient mal, et le vent passait sous les portes que les rats avaient rongées. Mais l'automne fut si beau, cette année-là, que d'abord Thérèse ne souffrit pas de ces incommodités. La chasse retenait Bernard jusqu'au soir. A peine rentré, il s'installait à la cuisine, dînait avec les Balion : Thérèse entendait le bruit des fourchettes, les voix monotones. La nuit tombe vite en octobre. Les quelques livres qu'elle avait fait venir de la maison voisine lui étaient trop connus. Bernard refusa de transmettre une commande à son libraire de Bordeaux; il permit seulement à Thérèse de renouveler sa provision de cigarettes. Tisonner... mais la fumée résineuse et refoulée brûlait ses yeux, irritait sa gorge déjà malade à cause du tabac. Que devenir? A peine Balionte avait-elle emporté les restes d'un repas rapide, que Thérèse éteignait la lampe, se couchait. Combien d'heures demeurait-elle étendue, sans que la délivrât le sommeil! Le silence d'Argelouse l'empêchait de dormir : elle préférait les nuits de vent, — cette plainte indéfinie des cimes recèle une douceur humaine. Thérèse s'abandonnait à ce bercement. Les nuits troublées de l'équinoxe l'endormaient mieux que les nuits calmes.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1926.

Aussi interminables que lui parussent les soirées, il lui arrivait pourtant de rentrer avant le crépuscule, — soit qu'à sa vue, une mère ait pris son enfant par la main, et l'ait ramené rudement à l'intérieur de la métairie, — soit qu'un bouvier, dont elle connaissait le nom, n'ait pas répondu à son bonjour. Ah! qu'il eût été bon de se perdre, de se noyer au plus profond d'une ville populeuse! A Argelouse, pas un berger qui ne connût sa légende (la mort même de tante Clara lui était imputée). Elle n'aurait osé franchir aucun seuil; elle sortait de chez elle par une porte dérobée, évitait les maisons; un cahot lointain de charrette suffisait pour qu'elle se jetât dans un chemin de traverse. Elle marchait vite, avec un cœur angoissé de gibier, se couchait dans la brande pour attendre que fût passée une bicyclette.

Le dimanche, à la messe de Saint-Clair, elle n'éprouvait pas cette terreur et goûtait quelque relâche. L'opinion du bourg lui paraissait moins hostile. Elle ne savait pas que son père, les la Trave, la peignaient sous les traits d'une victime innocente et frappée à mort : « Nous craignons que la pauvre petite ne s'en relève pas; elle ne veut voir personne et le médecin dit qu'il ne faut pas la contrarier. Bernard l'entoure beaucoup, mais le moral est atteint... »

La dernière nuit d'octobre, un vent furieux, venu de l'Atlantique, tourmenta longuement les cimes, et Thérèse, dans un demi-sommeil, demeurait attentive à ce bruit d'Océan. Mais au petit jour, ce ne fut pas la même plainte qui l'éveilla. Elle poussa les volets, et la chambre demeura sombre; une pluie menue, serrée, ruisselait sur les tuiles des communs, sur les feuilles encore épaisses des chênes. Bernard ne sortit pas, ce jour-là. Thérèse fumait, jetait sa cigarette, allait sur le palier. et entendait son mari errer d'une pièce à l'autre, au rez-de-chaussée; une odeur de pipe s'insinua jusque dans la chambre, domina celle du tabac blond de Thérèse, et elle reconnut l'odeur de son ancienne vie. Le premier jour de mauvais temps... Combien devrait-elle en vivre au coin de cette cheminée où le feu mourait? Dans les angles, la moisissure détachait le papier. Aux murs, la trace demeurait encore des portraits anciens qu'avait pris Bernard pour en orner le salon de Saint-

Clair, — et les clous rouillés qui ne soutenaient plus rien. Sur la cheminée, dans un triple cadre de fausse écaille, des photographies étaient pâles comme si les morts qu'elles représentaient y fussent morts une seconde fois : le père de Bernard, sa grand'mère, Bernard lui-même coiffé « en enfant d'Édouard ». Tout ce jour à vivre encore dans cette chambre; et puis ces semaines, ces mois...

Comme la nuit venait, Thérèse n'y tint plus, ouvrit doucement la porte, descendit, pénétra dans la cuisine. Elle vit Bernard assis sur une chaise basse, devant le feu, et qui soudain se mit debout. Balion interrompit le nettoyage d'un fusil; Balionte laissa choir son tricot. Tous trois la regardaient avec une telle expression qu'elle leur demanda :

— Je vous fais peur?

— L'accès de la cuisine vous est interdit. Ne le savez-vous pas?

Elle ne répondit rien, recula vers la porte. Bernard la rappela :

— Puisque je vous vois... je tiens à vous dire que ma présence ici n'est plus nécessaire. Nous avons su créer à Saint-Clair un courant de sympathie; on vous croit, ou l'on fait semblant de vous croire neurasthénique. Il est entendu que vous aimez mieux vivre seule et que je viens souvent vous voir. Désormais, je vous dispense de la messe...

Elle balbutia que « ça ne l'ennuyait pas du tout d'y aller ». Il répondit que ce n'était pas son amusement qui importait. Le résultat cherché était acquis :

— Et puisque la messe, pour vous, ne signifie rien...

Elle ouvrit la bouche, parut au moment de parler, demeura silencieuse. Il insista pour que, d'aucune parole, d'aucun geste, elle ne compromît un succès si rapide, si inespéré. Elle demanda comment allait Marie. Il dit qu'elle allait bien, et qu'elle partait le lendemain avec Anne et madame de la Trave pour Beaulieu. Lui-même irait y passer quelques semaines : deux mois tout au plus. Il ouvrit la porte, s'effaça devant Thérèse.

Au petit jour sombre, elle entendit Balion atteler. Encore la voix de Bernard, des piaffements, les cahots de la carriole qui s'éloignait. Enfin la pluie sur les tuiles, sur les vitres

brouillées, sur le champ désert, sur cent kilomètres de landes et de marais, sur les dernières dunes mouvantes, sur l'Océan.

Thérèse allumait sa cigarette à celle qu'elle achevait de fumer. Vers quatre heures, elle mit un « ciré », s'enfonça dans la pluie. Elle eut peur de la nuit, revint à sa chambre. Le feu était éteint, et comme elle grelottait, elle se coucha. Vers sept heures, Balionte lui ayant monté un œuf frit sur du jambon, elle refusa d'en manger; ce goût de graisse l'écœurait à la fin! Toujours du confit ou du jambon! Balionte disait qu'elle n'avait pas mieux à lui offrir : M. Bernard lui avait interdit la volaille. Elle se plaignait de ce que Thérèse la faisait monter et descendre inutilement (elle avait une maladie de cœur, les jambes enflées). Ce service était déjà trop lourd pour elle; ce qu'elle en faisait, c'était bien pour M. Bernard.

Thérèse eut la fièvre, cette nuit-là; et son esprit étrangement lucide construisait toute une vie à Paris : elle revoyait ce restaurant du Bois où elle avait été, mais sans Bernard, avec Jean Azévédo et des jeunes femmes. Elle posait son étui d'écaille sur la table, allumait une Abdullah. Elle parlait, expliquait son cœur, et l'orchestre jouait en sourdine. Elle enchantait un cercle de visages attentifs, mais nullement étonnés. Une femme disait : « C'est comme moi... j'ai éprouvé cela, moi aussi. » Un homme de lettres la prenait à part : « Vous devriez écrire tout ce qui se passe en vous. Nous publierons ce journal d'une femme d'aujourd'hui dans notre revue. » Un jeune homme qui souffrait à cause d'elle la ramenait dans son auto. Ils remontaient l'avenue du Bois; elle n'était pas troublée mais jouissait de ce jeune corps bouleversé, assis à sa gauche. « Non, pas ce soir, lui disait-elle. Ce soir, je dîne avec une amie. — Et demain soir? — Non plus. — Vos soirées ne sont jamais libres? — Presque jamais... pour ainsi dire jamais... »

Un être était dans sa vie grâce auquel tout le reste du monde lui paraissait insignifiant; quelqu'un que personne de son cercle ne connaissait; une créature très humble, très obscure; mais toute l'existence de Thérèse tournait autour de ce soleil visible pour son seul regard, et dont sa chair seule

connaissait la chaleur. Paris grondait comme le vent dans les pins. Ce corps contre son corps, aussi léger qu'il fût, l'empêchait de respirer; mais elle aimait mieux perdre le souffle que l'éloigner. (Et Thérèse fait le geste d'étreindre, et de sa main droite serre son épaule gauche — et les ongles de sa main gauche s'enfoncent dans son épaule droite.)

Elle se lève, pieds nus; ouvre la fenêtre; les ténèbres ne sont pas froides; mais comment imaginer qu'il puisse un jour ne plus pleuvoir? Il pleuvra jusqu'à la fin du monde. Si elle avait de l'argent, elle se sauverait à Paris, irait droit chez Jean Azévédo, se confierait à lui; il saurait lui procurer du travail. Être une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne... Être sans famille! Ne laisser qu'à son cœur le soin de choisir *les siens* — non selon le sang, mais selon l'esprit, et selon la chair aussi; découvrir ses vrais parents, aussi rares, aussi disséminés fussent-ils... Elle s'endormit enfin, la fenêtre ouverte. L'aube froide et mouillée l'éveilla : elle claquait des dents, sans courage pour se lever et fermer la fenêtre, — incapable même d'étendre le bras, de tirer la couverture.

Elle ne se leva pas, ce jour-là, ni ne fit sa toilette. Elle avala quelques bouchées de confit et but du café pour pouvoir fumer (à jeun, son estomac ne supportait plus le tabac). Elle essayait de retrouver ses imaginations nocturnes; au reste il n'y avait guère plus de bruit dans Argelouse, et l'après-midi n'était guère moins sombre que la nuit. En ces jours les plus courts de l'année, la pluie épaisse unifie le temps, confond les heures; un crépuscule rejoint l'autre dans le silence immuable. Mais Thérèse était sans désir de sommeil et ses songes en devenaient plus précis; avec méthode, elle cherchait, dans son passé, des visages oubliés, des bouches qu'elle avait chéries de loin, des corps indistincts que des rencontres fortuites, des hasards nocturnes avaient rapprochés de son corps innocent. Elle composait un bonheur, elle inventait une joie, elle créait de toutes pièces un impossible amour.

— Elle ne quitte plus son lit, elle laisse son confit et son pain, — disait, à quelque temps de là, Balionte à Balion. —

Mais je te jure qu'elle vide bien toute sa bouteille. Autant qu'on lui en donnerait, à cette garce, autant qu'elle en boirait. Et après ça, elle brûle les draps avec sa cigarette. Elle finira par nous mettre le feu. Elle fume tant qu'elle a ses doigts et ses ongles jaunes, comme si elle les avait trempés dans de l'arnica : si ce n'est pas malheureux! des draps qui ont été tissés sur la propriété... Attends un peu que je te les change souvent!

Elle disait encore qu'elle ne refusait pas de balayer la chambre ni de faire le lit.. Mais c'était cette feignantasse qui ne voulait pas sortir des draps. Et ce n'était pas la peine que Balionte, avec ses jambes enflées, montât des brocs d'eau chaude : elle les retrouvait, le soir, à la porte de la chambre où elle les avait posés le matin.

La pensée de Thérèse se détachait du corps inconnu qu'elle avait suscité pour sa joie, elle se lassait de son bonheur, éprouvait la satiété de l'imaginaire plaisir, — inventait une autre évasion. On s'agenouillait autour de son grabat. Un enfant d'Argelouse (un de ceux qui fuyaient à son approche) était apporté mourant dans la chambre de Thérèse; elle posait sur lui sa main toute jaunie de nicotine, et il se relevait guéri. Elle inventait d'autres rêves plus humbles : elle arrangeait une maison au bord de la mer, voyait en esprit le jardin, la terrasse, disposait les pièces, choisissait un à un chaque meuble, cherchait la place de ceux qu'elle possédait à Saint-Clair, se disputait avec elle-même pour le choix des étoffes. Puis le décor se défaisait, devenait moins précis, et il ne restait qu'une charmille, un banc devant la mer. Thérèse, assise, reposait sa tête contre une épaule, se levait à l'appel de la cloche pour le repas, entrait dans la charmille noire et quelqu'un marchait à ses côtés qui soudain l'entourait des deux bras, l'attirait. Un baiser, songe-t-elle, doit arrêter le temps; elle imagine qu'il existe dans l'amour des secondes infinies. Elle l'imagine; elle ne le saura jamais. Elle voit la maison blanche encore, le puits; une pompe grince; des héliotropes arrosés parfument la cour; le dîner sera un repos avant ce bonheur du soir et de la nuit qu'il doit être impossible de regarder en face, tant il dépasse la puissance de notre cœur; ainsi l'amour dont Thérèse a été plus sevrée qu'aucune créa-

ture, elle en est possédée, pénétrée. A peine entend-elle les criailleries de Balionte. Que crie la vieille? Que M. Bernard rentrera du Midi, un jour où l'autre, sans avertir : « Et que dira-t-il quand il verra cette chambre? un vrai parc à cochons! Il faut que Madame se lève de gré ou de force ». Assise sur son lit, Thérèse regarde avec stupeur ses jambes squelettiques, et ses pieds lui paraissent énormes. Balionte l'enveloppe d'une robe de chambre, la pousse dans un fauteuil. Elle cherche à côté d'elle les cigarettes, mais sa main retombe dans le vide. Un soleil froid entre par la fenêtre ouverte. Balionte s'agite, un balai à la main, s'essouffle, marmonne des injures, — Balionte qui est bonne pourtant, puisqu'on raconte en famille qu'à chaque Noël la mort du cochon qu'elle a fini d'engraisser lui arrache des larmes. Mais elle en veut à Thérèse de ne pas lui répondre : le silence est à ses yeux une injure, un signe de mépris.

Il ne dépendait pas de Thérèse qu'elle parlât. Quand elle ressentit dans son corps la fraîcheur des draps propres, elle crut avoir dit merci; en vérité, aucun son n'était sorti de ses lèvres. Balionte lui jeta, en s'en allant : « Ceux-là, vous ne les brûlerez pas! » Thérèse eut peur qu'elle ait enlevé les cigarettes, avança la main vers la table : les cigarettes n'y étaient plus. Comment vivre sans fumer? Il fallait que ses doigts pussent sans cesse toucher cette petite chose sèche et chaude; il fallait qu'elle pût ensuite flairer indéfiniment ses doigts et que la chambre baignât dans une brume qu'avait aspirée et rejetée sa bouche. Balionte ne remonterait que le soir; toute une après-midi sans tabac! Elle ferma les yeux, et ses doigts jaunes faisaient encore le mouvement accoutumé autour d'une cigarette.

A sept heures Balionte entra avec une bougie, posa sur la table le plateau : du lait, du café, un morceau de pain. « Alors, vous n'avez pas besoin d'autre chose? » Elle attendit malignement que Thérèse réclamât ses cigarettes; mais Thérèse ne détourna pas sa face collée au mur.

Balionte avait sans doute négligé de bien fermer la fenêtre : un coup de vent l'ouvrit, et le froid de la nuit emplit la chambre. Thérèse se sentait sans courage pour rejeter les couvertures, pour se lever, pour courir pieds nus jusqu'à la croisée.

Le corps ramassé, le drap tiré jusqu'aux yeux, elle demeurait immobile, ne recevant que sur ses paupières et sur son front le souffle glacé. L'immense rumeur des pins emplissait Argelouse, mais en dépit de ce bruit d'Océan, c'était tout de même le silence d'Argelouse. Thérèse songeait que si elle eût aimé souffrir, elle ne se fût pas si profondément enfoncée sous ses couvertures. Elle essaya de les repousser un peu, mais ne put demeurer que quelques secondes exposée au froid. Puis, elle y réussit plus longtemps, comme par jeu. Sans que ce fût selon une volonté délibérée, sa douleur devenait ainsi son occupation et — qui sait? — sa raison d'être au monde.

XIII

Une lettre de Monsieur.

Comme Thérèse ne prenait pas l'enveloppe qu'elle lui tendait, Balionte insista : sûrement, Monsieur disait quand il rentrait : il fallait pourtant qu'elle le sût pour tout préparer.

— Si Madame veut que je lise...

Thérèse dit : « Lisez! lisez! » Et, comme elle faisait toujours en présence de Balionte, se tourna du côté du mur. Pourtant, ce que déchiffrait Balionte la tira de sa torpeur :

J'ai été heureux d'apprendre, par les rapports de Balion, que tout va bien à Argelouse...

Bernard annonçait qu'il rentrerait par la route, mais que comme il comptait s'arrêter dans plusieurs villes, il ne pouvait fixer la date exacte de son retour.

Ce ne sera sûrement pas après le 20 décembre. Ne vous étonnez pas de me voir arriver avec Anne et le fils Deguilhem. Ils se sont fiancés à Beaulieu; mais ce n'est pas encore officiel; le fils Deguilhem tient beaucoup à vous voir d'abord. Question de convenance, assure-t-il; pour moi, j'ai le sentiment qu'il veut se faire une opinion sur vous savez quoi. Vous êtes trop intelligente pour ne pas vous tirer de cette épreuve. Rappelez-vous que vous êtes souffrante, que le moral est atteint. Enfin, je m'en rapporte à vous. Je saurai reconnaître votre effort pour ne pas nuire au bonheur d'Anne, ni compromettre l'heureuse issue de

ce projet si satisfaisant pour la famille, à tous égards; — comme je n'hésiterais pas non plus, le cas échéant, à vous faire payer cher toute tentative de sabotage; mais je suis sûr que ce n'est pas à redouter.

C'était un beau jour clair et froid. Thérèse se leva, docile aux injonctions de Balionte, et fit à son bras quelques pas dans le jardin, mais eut bien de la peine à finir son blanc de poulet. Il restait dix jours avant le 20 décembre. Si Madame consentait à se secouer un peu, c'était plus qu'il n'en fallait pour être sur pieds.

« On ne peut pas dire qu'elle y mette de la mauvaise volonté, disait Balionte à Balion. Elle fait ce qu'elle peut. Monsieur Bernard s'y connaît pour dresser les mauvais chiens. Tu sais, quand il leur met le « collier de force »? Celle-là, ça n'a pas été long de la rendre comme une chienne couchante. Mais il ferait aussi bien de ne pas s'y fier... »

Thérèse, en effet, mettait tout son effort dans le renoncement au songe, au sommeil, à l'anéantissement. Elle s'obligeait à marcher, à manger, mais surtout à redevenir lucide, à voir avec ses yeux de chair les choses, les êtres; — et comme elle fût revenue dans une lande incendiée par elle, qu'elle eût foulé cette cendre, qu'elle se fût promenée à travers les pins brûlés et noirs, elle essaierait aussi de parler, de sourire au milieu de cette famille, — de sa famille.

Le 18, vers trois heures, par un temps couvert mais sans pluie, Thérèse était assise devant le feu de sa chambre, la tête appuyée au dossier, les yeux fermés. Une trépidation de moteur l'éveilla. Elle reconnut la voix de Bernard dans le vestibule; elle entendit aussi madame de la Trave. Lorsque Balionte, à bout de souffle, eut poussé la porte sans avoir frappé, Thérèse était debout déjà, devant la glace. Elle mettait du rouge à ses joues, à ses lèvres. Elle disait : « Il ne faut pas que je lui fasse peur, à ce garçon. »

Mais Bernard avait commis une faute en ne montant pas d'abord chez sa femme. Le fils Deguilhem, qui avait promis à sa famille « de ne pas garder les yeux dans sa poche », se disait « que c'était, à tout le moins, un manque d'empressement et qui donnait à penser ». Il s'écarta un peu d'Anne, releva

son col de fourrure, en remarquant que « ces salons de campagne sont impossibles à chauffer ». Il demanda à Bernard : « Vous n'avez pas de cave? Alors votre plancher pourrira toujours, à moins que vous ne fassiez mettre une couche de ciment... »

Anne de la Trave avait un manteau de petit gris, un chapeau de feutre sans ruban ni cocarde (« mais, disait madame de la Trave, il coûte plus cher, sans la moindre fourniture que nos chapeaux d'autrefois avec leurs plumes et leurs aigrettes. C'est vrai que le feutre est de toute beauté. Il vient de chez Lailhaca, mais c'est le modèle de Reboux »). Madame de la Trave tendait ses bottines au feu, sa figure, à la fois impérieuse et molle, tournée vers la porte. Elle avait promis à Bernard d'être à la hauteur des circonstances. Par exemple, elle l'avait averti : « Ne me demande pas de l'embrasser. On ne peut pas demander ça à ta mère. Ce sera déjà pour moi bien assez terrible de toucher sa main. Tu vois : Dieu sait que c'est épouvantable ce qu'elle a fait; eh bien, ce n'est pas ce qui me révolte le plus. On savait déjà qu'il y avait des gens capables d'assassiner... mais c'est son hypocrisie! Ça, c'est épouvantable! Tu te rappelles : « Mère, prenez donc ce fauteuil, vous serez mieux... » Et tu te souviens quand elle avait tellement peur de te frapper? « Le pauvre chéri a horreur de la mort, une consultation l'achèvera... » Dieu sait que je ne me doutais de rien; mais « pauvre chéri » dans sa bouche m'avait surprise... »

Maintenant, dans le salon d'Argelouse, madame de la Trave n'est plus sensible qu'à la gêne que chacun éprouve; elle observe les yeux de pie du fils Deguilhem fixés sur Bernard.

— Bernard, tu devrais aller voir ce que fait Thérèse... Elle est peut-être plus souffrante.

Anne (indifférente, comme détachée de ce qui peut survenir) reconnaît la première un pas familier, dit : « Je l'entends qui descend. » Bernard, une main appuyée à son cœur, souffre d'une palpitation. C'était idiot de n'être pas arrivé la veille, il aurait réglé la scène d'avance avec Thérèse. Qu'allait-elle dire? Elle était de force à tout compromettre, sans rien faire précisément qu'on lui pût reprocher. Comme

elle descend lentement l'escalier! Ils sont tous debout, tournés vers la porte que Thérèse ouvre enfin.

Bernard devait se rappeler, bien des années après, qu'à l'approche de ce corps détruit, de cette petite figure blanche et fardée, il pensa d'abord : *Cour d'Assises*. Mais ce n'était pas à cause du crime de Thérèse. En une seconde, il revit cette image coloriée du *Petit Parisien* qui, parmi beaucoup d'autres, ornait les cabinets en planches du jardin d'Argelouse; — et tandis que bourdonnaient les mouches, qu'au dehors grinçaient les cigales d'un jour de feu, ses yeux d'enfant scrutaient ce dessin rouge et vert qui représentait *la séquestrée de Poitiers*.

Ainsi contemplait-il, maintenant, Thérèse, exsangue, décharnée, et mesurait-il sa folie de n'avoir pas coûte que coûte écarté cette femme terrible, — comme on va jeter à l'eau un engin qui, d'une seconde à l'autre, peut éclater. Que ce fût ou non à son insu, Thérèse suscitait le drame, — pire que le drame : le fait-divers; il fallait qu'elle fût criminelle ou victime... Il y eut, du côté de la famille, une rumeur d'étonnement et de pitié si peu feinte, que le fils Deguilhem hésita dans ses conclusions, ne sut plus que penser. Thérèse disait :

— Mais c'est très simple, le mauvais temps m'empêchait de sortir, alors j'avais perdu l'appétit. Je ne mangeais presque plus. Mieux vaut maigrir qu'engraisser... Mais parlons de toi, Anne, je suis heureuse...

Elle lui prit les mains (elle était assise, Anne debout). Elle la contemplait. Dans cette figure, qu'on eût cru rongée, Anne reconnaissait bien ce regard dont l'insistance naguère l'irritait. Elle se souvient qu'elle lui disait : « Quand tu auras fini de me regarder comme ça! »

— Je me réjouis de ton bonheur, ma petite Anne.

Elle sourit brièvement au « bonheur d'Anne », au fils Deguilhem — à ce crâne, à ces moustaches de gendarme, à ces épaules tombantes, à cette jaquette, à ces petites cuisses grasses sous un pantalon rayé gris et noir (mais quoi! c'était un homme comme tous les hommes, — enfin, un mari). Puis de nouveau elle posa les yeux sur Anne, lui dit :

— Enlève ton chapeau... Ah! comme ça, je te reconnais, ma chérie.

Anne, maintenant, voyait de tout près une bouche un peu grimaçante, ces yeux toujours secs, ces yeux sans larmes; mais elle ne savait pas ce que pensait Thérèse. Le fils Deguilhem disait que l'hiver à la campagne n'est pas si terrible pour une femme qui aime son intérieur : « Il y a toujours tant de choses à faire dans une maison. »

— Tu ne me demandes pas des nouvelles de Marie?

— C'est vrai... Parle-moi de Marie...

Anne parut de nouveau méfiante, hostile; depuis des mois, elle répétait souvent, avec les mêmes intonations que sa mère : « Je lui aurais tout pardonné, parce que, enfin, c'est une malade; mais son indifférence pour Marie, je ne peux pas la digérer. Une mère qui ne s'intéresse pas à son enfant, vous pouvez inventer toutes les raisons que vous voudrez, je trouve ça ignoble. »

Thérèse lisait dans la pensée de la jeune fille : « Elle me méprise parce que je ne lui ai pas d'abord parlé de Marie. Comment lui expliquer? Elle ne comprendrait pas que je suis remplie de moi-même, que je m'occupe tout entière. Anne, elle, n'attend que d'avoir des enfants pour s'anéantir en eux, comme a fait sa mère, comme font toutes les femmes de la famille. Moi, il faut toujours que je me retrouve; je m'efforce de me rejoindre... Anne oubliera son adolescence contre la mienne, les caresses de Jean Azévédo, dès le premier vagissement du marmot que va lui faire ce gnôme, sans même enlever sa jaquette. Les femmes de la famille aspirent à perdre toute existence individuelle. C'est beau, ce don total à l'espèce; je sens la beauté de cet effacement, de cet anéantissement... Mais moi, mais moi... »

Elle essaya de ne pas écouter ce qu'on disait, de penser à Marie : la petite devait parler, maintenant : « Cela m'amuserait quelques secondes, peut-être, de l'entendre, mais tout de suite elle m'ennuierait, je serais impatiente de me retrouver seule avec moi-même... » Elle interroge Anne :

— Elle doit bien parler, Marie?

— Elle répète tout ce qu'on veut. C'est tordant. Il suffit d'un coq ou d'une trompe d'auto, pour qu'elle lève son petit doigt

et dise : « T'entends la sisique? » C'est un amour, c'est un chou.

Thérèse songe : « Il faut que j'écoute ce qu'on dit. J'ai la tête vide; que raconte le fils Deguilhem? » Elle fait un grand effort, prête l'oreille.

— Dans ma propriété de Balisac, les résiniers ne sont pas vaillants comme à Argelouse : quatre amasses de gemme, lorsque les paysans d'ici en font sept ou huit.

— Au prix où est la gemme, faut-il qu'ils soient fainéants!

— Savez-vous qu'un résinier, aujourd'hui, se fait des journées de cent francs... Mais je crois que nous fatiguons madame Desqueyroux...

Thérèse appuyait au dossier sa nuque. Tout le monde se leva. Bernard décida qu'il ne rentrerait pas à Saint-Clair. Le fils Deguilhem acceptait de conduire l'auto que le chauffeur ramènerait à Argelouse, le lendemain, avec le bagage de Bernard. Thérèse fit un effort pour se lever, mais sa belle-mère l'en empêcha.

Elle ferme les yeux, elle entend Bernard dire à madame de la Trave : « Ces Balion, tout de même! ce que je vais leur laver la tête... Ils le sentiront passer. — Fais attention, chéri, ne va pas trop fort, il ne faut pas qu'ils s'en aillent; d'abord ils en savent trop long; et puis, pour les propriétés... Balion est seul à bien connaître toutes les limites. »

Madame de la Trave répond à une réflexion de Bernard que Thérèse n'a pas entendue : « Tout de même, sois prudent, ne te fie pas trop à elle, surveille ses gestes, ne la laisse jamais entrer seule à la cuisine ou à la salle à manger... mais non : elle n'est pas évanouie; elle dort ou elle fait semblant. »

Thérèse rouvre les yeux : Bernard est devant elle, seul; il tient un verre et dit : « Avalez ça; c'est du vin d'Espagne; c'est très remontant. » Et comme il fait toujours ce qu'il a décidé de faire, il entre à la cuisine, se met en colère. Thérèse entend le patois glapissant de Balionte et songe : « Bernard a eu peur, c'est évident; peur de quoi? » Il rentre :

— Je pense que vous mangerez avec plus d'appétit à la salle à manger que dans votre chambre. J'ai donné les ordres pour que le couvert soit mis comme autrefois.

Thérèse retrouvait le Bernard du temps de l'instruction : l'allié qui voulait à tout prix la tirer d'affaire. Il désirait qu'elle

guérît, coûte que coûte. Oui, c'est évident qu'il a eu peur. Thérèse l'observe, assis en face d'elle et tisonnant, mais ne devine pas l'image que contemplent ses gros yeux dans la flamme; ce dessin rouge et vert du *Petit Parisien* : la *Séquestrée de Poitiers.*

Autant qu'il ait plu, le sable d'Argelouse ne retient aucune flaque. Au cœur de l'hiver, il suffit d'une heure de soleil pour impunément fouler, en espadrilles, les chemins feutrés d'aiguilles, élastiques et secs. Bernard chassait tout le jour, mais rentrait pour les repas, s'inquiétait de Thérèse, la soignait comme il n'avait jamais fait. Très peu de contrainte dans leurs rapports. Il l'obligeait à se peser tous les trois jours, à ne fumer que deux cigarettes après chaque repas. Thérèse, sur le conseil de Bernard, marchait beaucoup : « L'exercice est le meilleur apéritif. »

Thérèse n'avait plus peur d'Argelouse; il lui semblait que les pins s'écartaient, ouvraient leurs rangs, lui faisaient signe de prendre le large. Un soir, Bernard lui avait dit : « Je vous demande d'attendre jusqu'au mariage d'Anne; il faut que tout le pays nous voie, une fois encore, ensemble; après, vous serez libre. » Elle n'avait pu dormir, durant la nuit qui suivit. Une inquiète joie lui tenait les yeux ouverts. Elle entendit à l'aube les coqs innombrables qui ne semblaient pas se répondre : ils chantaient tous ensemble, emplissaient la terre et le ciel d'une seule clameur. Bernard la lâcherait dans le monde, comme autrefois dans la lande cette laie qu'il n'avait pas su apprivoiser. Anne enfin mariée, les gens diraient ce qu'ils voudraient : Bernard immergerait Thérèse au plus profond de Paris, et prendrait la fuite. C'était entendu entre eux. Pas de divorce ni de séparation officielle; on inventerait, pour le monde, une raison de santé (« elle ne se porte bien qu'en voyage »). Il lui réglerait fidèlement ses gemmes, à chaque Toussaint.

Bernard n'interrogeait pas Thérèse sur ses projets : qu'elle aille se faire pendre ailleurs. « Je ne serai tranquille, disait-il à sa mère, que lorsqu'elle aura débarrassé le plancher. — J'entends bien, mon petit, qu'elle reprendra son nom de jeune fille... N'empêche que si elle fait des siennes, on saura bien te retrouver. » Mais Thérèse, affirmait-il, ne ruait que dans les

brancards. Libre, il n'y aurait peut-être pas plus raisonnable, il fallait, en tout cas, en courir la chance. C'était aussi l'opinion de M. Larroque. Tout compte fait, mieux valait que Thérèse disparût; on l'oublierait plus vite, les gens perdraient l'habitude d'en parler, il importait de faire le silence. Cette idée avait pris racine en eux et rien ne les en eût fait démordre : il fallait que Thérèse sortît des brancards. Qu'ils en étaient impatients!

Thérèse aimait ce dépouillement que l'hiver finissant impose à une terre déjà si nue; pourtant la bure tenace des feuilles mortes demeurait attachée aux chênes. Elle découvrait que le silence d'Argelouse n'existe pas. Par les temps les plus calmes, la forêt se plaint comme on pleure sur soi-même, se berce, s'endort et les nuits ne sont qu'un indéfini chuchotement. Il y aurait des aubes de sa future vie, de cette inimaginable vie, des aubes si désertes qu'elle regretterait peut-être l'heure du réveil à Argelouse, l'unique clameur des coqs sans nombre. Elle se souviendra, dans les étés qui vont venir, des cigales du jour et des grillons de la nuit. Paris : non plus les pins déchirés, mais les êtres redoutables; la foule des hommes après la foule des arbres.

Les époux s'étonnaient de ce qu'entre eux subsistât si peu de gêne. Thérèse songeait que les êtres nous deviennent supportables dès que nous sommes sûrs de pouvoir les quitter. Bernard s'intéressait au poids de Thérèse, — mais aussi à ses propos : elle parlait devant lui plus librement qu'elle n'avait jamais fait : « A Paris... quand je serai à Paris... » Elle habiterait l'hôtel, chercherait peut-être un appartement. Elle comptait suivre des cours, des conférences, des concerts, « reprendre son éducation par la base ». Bernard ne songeait pas à la surveiller; et, sans arrière-pensée, mangeait sa soupe, vidait son verre. Le docteur Pédemay, qui parfois les rencontrait sur la route d'Argelouse, disait à sa femme : « Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils n'ont pas du tout l'air de jouer la comédie. »

XIV

Un matin chaud de mars, vers dix heures, le flot humain coulait déjà, battait la terrasse du café de la Paix où étaient

assis Bernard et Thérèse. Elle jeta sa cigarette, et, comme font les Landais, l'écrasa avec soin.

— Vous avez peur de mettre le feu au trottoir?

Bernard se força pour rire. Il se reprochait d'avoir accompagné Thérèse jusqu'à Paris. Sans doute, au lendemain du mariage d'Anne, l'avait-il fait à cause de l'opinion publique, — mais surtout il avait obéi au désir de la jeune femme. Il se disait qu'elle avait le génie des situations fausses : tant qu'elle demeurerait dans sa vie, il risquait de condescendre ainsi à des gestes déraisonnables; même sur un esprit aussi équilibré, aussi solide que le sien, cette folle gardait un semblant d'influence. Au moment de se séparer d'elle, il ne pouvait se défendre d'une tristesse dont il n'eût jamais convenu : rien qui lui fût plus étranger qu'un sentiment de cette sorte, provoqué par autrui (mais surtout par Thérèse... cela était impossible à imaginer). Qu'il se sentait impatient d'échapper à ce trouble! Il ne respirerait librement que dans le train de midi. L'auto l'attendrait ce soir à Langon. Très vite, au sortir de la gare, sur la route de Villandraut, les pins commencent. Il observait le profil de Thérèse, ses prunelles qui parfois s'attachaient dans la foule à une figure, la suivaient jusqu'à ce qu'elle ait disparu; et soudain :

— Thérèse... je voulais vous demander...

Il détourna les yeux, n'ayant jamais pu soutenir le regard de cette femme, puis très vite :

— Je voudrais savoir... C'était parce que vous me détestiez? Parce que je vous faisais horreur?

Il écoutait ses propres paroles avec étonnement, avec agacement. Thérèse sourit, puis le fixa d'un air grave : Enfin! Bernard lui posait une question, celle même qui fût d'abord venue à l'esprit de Thérèse, si elle avait été à sa place. Cette confession longuement préparée, dans la victoria, au long de la route du Nizan, et dans le petit train de Saint-Clair, cette nuit de recherches, de quête patiente, cet effort pour remonter à la source de son acte, — enfin ce retour épuisant sur soi-même était peut-être au moment d'obtenir son prix. Elle avait, à son insu, troublé Bernard. Elle l'avait compliqué; et voici qu'il l'interrogeait comme quelqu'un qui ne voit plus clair, qui hésite. Moins simple... donc, moins implacable. Thérèse

jeta sur cet homme nouveau un regard complaisant, presque maternel. Pourtant elle lui répondit, d'un ton de moquerie :

— Ne savez-vous pas que c'est à cause de vos pins? Oui, j'ai voulu posséder seule vos pins.

Il haussa les épaules :

— Je ne le crois plus, si je l'ai jamais cru. Pourquoi avez-vous fait cela? Vous pouvez bien me le dire, maintenant.

Elle regardait dans le vide : sur ce trottoir, au bord d'un fleuve de boue et de corps pressés, au moment de s'y jeter, de s'y débattre, ou de consentir à l'enlisement, elle percevait une lueur, une aube : elle imaginait le retour au pays, — toute une vie de méditation, de perfectionnement, dans le silence d'Argelouse : l'aventure intérieure, la recherche de Dieu... Un Marocain qui vendait des tapis et des colliers de verre crut qu'elle lui souriait, s'approcha d'eux. Elle dit, avec le même air de se moquer :

— J'allais vous répondre : « Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela »; mais maintenant, peut-être le sais-je, figurez-vous! Il se pourrait que ce fût pour voir dans vos yeux une inquiétude, une curiosité, — du trouble enfin : tout ce que depuis une seconde j'y découvre.

Il gronda, d'un ton qui rappelait à Thérèse leur voyage de noces :

— Vous aurez donc de l'esprit jusqu'à la fin... Sérieusement : pourquoi?

Elle ne riait plus; elle demanda à son tour :

— Un homme comme vous, Bernard, connaît toujours toutes les raisons de ses actes, n'est-ce pas?

— Sûrement... sans doute... Du moins, il me semble.

— Moi, j'aurais tant voulu que rien ne vous demeurât caché. Si vous saviez à quelle torture je me suis soumise, pour voir clair... Mais toutes les raisons que j'aurais pu vous donner, comprenez-vous, à peine les eussé-je énoncées, elles m'auraient paru menteuses...

Bernard s'impatienta :

— Enfin, il y a eu tout de même un jour où vous vous êtes décidée... où vous avez fait le geste?

— Oui, le jour du grand incendie de Mano.

Ils s'étaient rapprochés, parlaient à mi-voix. A ce carrefour

de Paris, sous ce soleil léger, dans ce vent un peu trop frais qui sentait le tabac d'outre-mer et agitait les stores jaunes et rouges, Thérèse trouvait étrange d'évoquer l'après-midi accablant, le ciel gorgé de fumée, le fuligineux azur, cette pénétrante odeur de torche qu'épandent les pignadas consumées, — et son propre cœur ensommeillé où prenait forme lentement le crime.

— Voici comment cela est venu : c'était dans la salle à manger, obscure comme toujours à midi; vous parliez, la tête un peu tournée vers Balion, oubliant de compter les gouttes qui tombaient dans votre verre.

Thérèse ne regardait pas Bernard, soucieuse de ne rien omettre, fût-ce la plus menue circonstance; mais elle l'entendit rire et alors le dévisagea : oui, il riait de son stupide rire; il disait : « Non! mais pour qui me prenez-vous! » Il ne le croyait pas (mais, au vrai, ce qu'elle disait, était-ce croyable?) Il ricanait et elle reconnaissait le Bernard sûr de soi et qui ne s'en laisse pas compter. Il avait reconquis son assiette; elle se sentait de nouveau perdue; il gouaillait :

— Alors, l'idée vous est venue, comme cela, tout d'un coup, par l'opération du Saint Esprit?

Qu'il se haïssait d'avoir interrogé Thérèse! C'était perdre tout le bénéfice du mépris dont il avait accablé cette folle : elle relevait la tête, parbleu! Pourquoi avait-il cédé à ce brusque désir de comprendre? Comme s'il y avait quoi que ce fût à comprendre, avec ces détraquées! Mais cela lui avait échappé; il n'avait pas réfléchi...

— Écoutez, Bernard : ce que je vous en dis, ce n'est pas pour vous persuader de mon innocence, bien loin de là!

Elle mit une passion étrange à se charger : pour avoir agi ainsi en somnambule, il fallait, à l'entendre, que depuis des mois elle eût accueilli dans son cœur, qu'elle eût nourri des pensées criminelles. D'ailleurs, le premier geste accompli, avec quelle fureur lucide, elle avait poursuivi son dessein! avec quelle ténacité!

— Je ne me sentais cruelle que lorsque ma main hésitait. Je m'en voulais de prolonger vos souffrances. Il fallait aller jusqu'au bout, et vite! Je cédais à un affreux devoir. Oui, c'était comme un devoir.

Bernard l'interrompit :

— En voilà des phrases! Essayez donc de me dire, une bonne fois, ce que vous vouliez! Je vous en défie.

— Ce que je voulais? Sans doute serait-il plus aisé de dire ce que je ne voulais pas; je ne voulais pas jouer un personnage, faire des gestes, prononcer des formules, renier enfin à chaque instant une Thérèse qui... Mais non, Bernard; voyez, je ne cherche qu'à être véridique; comment se fait-il que tout ce que je vous raconte là rende un son si faux?

— Parlez plus bas : le monsieur qui est devant nous s'est retourné.

Bernard ne souhaitait plus rien que d'en finir vite. Mais il connaissait cette maniaque : elle s'en donnerait à cœur joie de couper les cheveux en quatre. Thérèse comprenait aussi que cet homme, une seconde rapproché, s'était de nouveau éloigné à l'infini. Elle insistait pourtant, essayait de son beau sourire, donnait à sa voix certaines inflexions basses et rauques qu'il avait aimées.

— Mais maintenant, Bernard, je sens bien que la Thérèse qui, d'instinct, écrase sa cigarette parce qu'un rien suffit à mettre le feu aux brandes, — la Thérèse qui aimait compter ses pins elle-même, régler ses gemmes, — la Thérèse qui était fière d'épouser un Desqueyroux, de tenir son rang au sein d'une bonne famille de la lande, contente enfin de se caser, comme on dit, cette Thérèse-là est aussi réelle que l'autre, aussi vivante; non, non : il n'y avait aucune raison de la sacrifier à l'autre.

— Quelle autre?

Elle ne sut que répondre, et il regarda sa montre. Elle dit :

— Il faudra pourtant que je revienne quelquefois, pour mes affaires... et pour Marie.

— Quelles affaires? C'est moi qui gère les biens de la communauté. Nous ne revenons pas sur ce qui est entendu, n'est-ce pas? Vous aurez votre place à toutes les cérémonies officielles où il importe, pour l'honneur du nom et dans l'intérêt de Marie, que l'on nous voie ensemble. Dans une famille aussi nombreuse que la nôtre, les mariages ne manquent pas, Dieu merci! ni les enterrements. Pour commencer, ça m'étonnerait que l'oncle Martin dure jusqu'à l'automne :

ce vous sera une occasion, puisqu'il paraît que vous en avez déjà assez...

Un agent à cheval approchait un sifflet de ses lèvres, ouvrait d'invisibles écluses, une armée de piétons se hâtait de traverser la chaussée noire avant que l'ait recouverte la vague des taxis. « J'aurais dû partir, une nuit, vers la lande du Midi, comme Daguerre. J'aurais dû marcher à travers les pins rachitiques de cette terre mauvaise; — marcher jusqu'à épuisement. Je n'aurais pas eu le courage de tenir ma tête enfoncée dans l'eau d'une lagune (ainsi qu'a fait ce berger d'Argelouse, l'année dernière, parce que sa bru ne lui donnait pas à manger). Mais j'aurais pu me coucher dans le sable, fermer les yeux... C'est vrai qu'il y a les corbeaux, les fourmis qui n'attendent pas... »

Elle contempla le fleuve humain, cette masse vivante qui allait s'ouvrir sous son corps, la rouler, l'entraîner. Plus rien à faire. Bernard tire encore sa montre.

— Onze heures moins le quart : le temps de passer à l'hôtel...

— Vous n'aurez pas trop chaud pour voyager.

— Il faudra même que je me couvre, ce soir, dans l'auto.

Elle vit en esprit la route où il roulerait, crut que le vent froid baignait sa face, ce vent qui sent le marécage, les copeaux résineux, les feux d'herbes, la menthe, la brume. Elle regarda Bernard, eut ce sourire qui autrefois faisait dire aux dames de la lande : « On ne peut pas prétendre qu'elle soit jolie, mais elle est le charme même. » Si Bernard lui avait dit : « Je te pardonne; viens... » elle se serait levée, l'aurait suivi. Mais Bernard, un instant irrité de se sentir ému, n'éprouvait plus que l'horreur des gestes et des sentiments inaccoutumés, des paroles différentes de celles qu'il est d'usage d'échanger chaque jour. Bernard était « à la voie », comme ses carrioles : il avait besoin de ses ornières; quand il les aura retrouvées, ce soir même, dans la salle à manger de Saint-Clair, il goûtera le calme, la paix.

— Je veux une dernière fois vous demander pardon, Bernard.

Elle prononce ces mots avec trop de solennité et sans espoir,

— dernier effort pour que reprenne la conversation. Mais lui proteste : « N'en parlons plus... »

— Vous allez vous sentir bien seul : sans être là, j'occupe une place, mieux vaudrait pour vous que je fusse morte.

Il haussa un peu les épaules et, presque jovial, la pria « de ne pas s'en faire pour lui ».

— Chaque génération de Desqueyroux a eu son vieux garçon : il fallait bien que ce fût moi. J'ai toutes les qualités requises (ce n'est pas vous qui direz le contraire?) Je regrette seulement que nous ayons eu une fille : à cause du nom qui va finir. Il est vrai que, même si nous étions demeurés ensemble, nous n'aurions pas voulu d'autre enfant... alors, en somme, tout va bien... Ne vous dérangez pas; restez là.

Il fit signe à un taxi, revint sur ses pas pour rappeler à Thérèse que les consommations étaient payées.

Elle regarda longtemps la goutte de porto au fond du verre de Bernard; puis de nouveau dévisagea les passants. Certains semblaient attendre, revenaient sur leurs pas. Une femme se retourna deux fois, sourit à Thérèse (ouvrière, ou déguisée en ouvrière?) C'était l'heure où se vident les ateliers de couture. Thérèse ne songeait pas à quitter la place; elle ne s'ennuyait ni n'éprouvait de tristesse. Elle décida qu'elle n'irait pas, cet après-midi, sonner chez Jean Azévédo, — et poussa un soupir de délivrance : elle n'avait pas envie de le voir; — causer encore! chercher des formules! Elle connaissait Jean Azévédo; mais les êtres dont elle souhaitait l'approche, elle ne les connaissait pas; elle savait d'eux seulement qu'ils n'exigeraient guère de paroles. Thérèse ne redoutait plus la solitude. Il suffisait qu'elle demeurât immobile : comme son corps, étendu dans la lande du Midi, eût attiré les fourmis, les chiens, ici elle pressentait déjà, autour de sa chair, une agitation obscure, un remous. Elle eut faim, se leva, vit dans une glace d'Old England la jeune femme qu'elle était : ce costume de voyage très ajusté lui allait bien. Mais de son temps d'Argelouse, elle gardait une figure comme rongée : ses pommettes trop saillantes, ce nez court. Elle songea : « Je n'ai pas d'âge. » Elle déjeuna (comme souvent dans ses rêves), rue Royale. Pourquoi rentrer à l'hôtel puis-

qu'elle n'en avait pas envie? Un chaud contentement lui venait, grâce à cette demi-bouteille de Pouilly. Elle demanda des cigarettes. Un jeune homme, d'une table voisine, lui tendit son briquet allumé, et elle sourit. La route de Villandraut, le soir, entre ces pins sinistres, dire qu'il y a une heure à peine, elle souhaitait de s'y enfoncer aux côtés de ce garçon! Qu'importe tel pays ou tel autre, les pins ou les érables, l'Océan ou la plaine? Rien ne l'intéressait que ce qui vit, que les êtres de sang et de chair. « Ce n'est pas la ville de pierres que je chéris, ni les conférences, ni les musées, c'est la forêt vivante qui s'y agite, et que creusent des passions plus forcenées qu'aucune tempête. Le gémissement des pins d'Argelouse, la nuit, n'était émouvant que parce qu'on l'eût dit humain. »

Thérèse avait un peu bu et beaucoup fumé. Elle riait seule comme une bienheureuse. Elle farda ses joues et ses lèvres, avec minutie; puis, ayant gagné la rue, marcha au hasard.

FRANÇOIS MAURIAC

DU XIXE SIÈCLE AU XXE SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE

LA LITTÉRATURE PHILOSOPHIQUE DU XIXe SIÈCLE

Dans les dernières lignes de l'*Évolution créatrice*, M. Bergson a défini le caractère que la philosophie a pris au XXe siècle; elle est, dit-il, « le vrai prolongement de la science, pourvu qu'on entende par ce drenier mot un ensemble de vérités constatées ou démontrées, et non pas une certaine scolastique nouvelle qui a poussé pendant la seconde moitié du XIXe siè cle autour de la physique de Galilée comme l'ancienne autour d'Aristote ».

Le retour à la scolastique, dont l'œuvre de Taine devait être l'illustration la plus éclatante, a ses origines, d'un point de vue tout à fait extérieur à la réflexion désintéressée, dans la sorte de réaction panique qu'a provoquée, en Europe, la crise de la Révolution. De 1790 à 1800, *psychologie anglaise, sociologie française, métaphysique allemande,* vont présenter le même spectacle d'un revirement soudain de la pensée, d'une brusque inversion de sens. Et, une fois de plus, c'est de la Grande-Bretagne que le continent reçoit l'impulsion première. M. Fernand Baldensperger, dans l'ouvrage magistral qu'il a récemment consacré à suivre *le mouvement des idées dans l'émigration-francaise,* a pu écrire que « l'Angleterre a offert presque toute leur doctrine explicative aux contre-révolutionnaires, de même qu'elle avait, auparavant, fourni l'essentiel de ses arguments progressistes au siècle de Montesquieu et de Voltaire ».

Il y a là un paradoxe historique, rendu plus paradoxal encore par la pauvreté d'un vocabulaire philosophique qui semble se condamner à une perpétuelle équivoque. N'est-ce pas d'un même système, n'est-ce pas de l'empirisme anglais, que paraissent procéder les deux courants d'influences contradictoires, par lesquels s'expliquera l'antithèse entre le *siècle des lumières* et *le siècle de la Restauration*? En réalité, il faut comprendre que sous cette étiquette doctrinale se trouvent enveloppées deux interprétations contraires de l'expérience, qui s'affrontent explicitement à l'occasion des *Réflexions* de Burke *sur la Révolution francaise.*

Selon l'empirisme que l'Angleterre hérite de la tradition baconienne, *la vérité est fille du temps, non de l'autorité.* L'épreuve des faits est destinée à éliminer progressivement les croyances illusoires des époques anciennes; le vieillard est affranchi des préjugés de l'enfant. En s'inspirant de ce principe à travers Locke et David Hume, Bentham élabore des plans systématiques en vue de réformer, non seulement la conduite individuelle, mais toutes les institutions économiques, politiques, judiciaires. C'est à cet empirisme soi-disant *radical* que Burke vient opposer un empirisme qu'il proclame plus radical encore : car il se refuse à choisir arbitrairement entre les données de l'expérience; il les recueillera pêle-mêle dans l'incohérence apparente que la logique dénonce en vain, que l'histoire justifie. « Le préjugé rend la raison active et, par l'affection qu'il inspire, lui donne de la permanence ». Le vieillard restera fidèle à ses croyances d'enfant; il prêchera la sagesse, qui prescrit à l'homme de s'enraciner dans ses préjugés. Aux yeux de Burke, les mêmes motifs de droit coutumier qui avaient justifié l'émancipation des colonies nord-américaines, ou l'attitude du peuple anglais vis-à-vis des Stuarts, sont ceux-là mêmes qui condamnent la prétention de la France républicaine à revendiquer des « droits naturels » pour les hommes de toutes les époques et de tous les pays. *La vérité n'est fille du temps que dans la mesure où elle est fille de l'autorité.* Dès 1790, la réaction de romantisme médiéval qui devait dominer la littérature philosophique du XIXe siècle, est dessinée dans cette page des *Réflexions* :

Grâce à notre résistance obstinée à l'innovation, grâce à la froide

lenteur de notre caractère national, nous sommes encore marqués au coin de nos ancêtres. Nous n'avons pas, je crois, perdu la noble et généreuse façon de penser du XIVe siècle, et nous ne sommes pas encore transformés en sauvages. Nous ne sommes ni les convertis de Rousseau ni les disciples de Voltaire; Helvétius n'a pas fait de progrès parmi nous.

Au reste, une note admirable de Bentham, que M. Elie Halévy a publiée, montre combien profondément l'adversaire de Burke avait aperçu la portée de leur antagonisme réciproque :

Je défends les droits des vivants; M. Burke lutte pour l'autorité des morts sur les droits et la liberté des vivants... système absurde et malfaisant qui met les époques éclairées sous le joug des époques ignorantes. De toutes les tyrannies la plus impitoyable est celle des morts : car elle ne peut être atténuée. De toutes les folies la plus incurable est celle des morts : car elle ne peut recevoir d'instruction.

Peu nous importera donc la dénomination officielle, et par là même trompeuse, des systèmes *empiristes* ou *rationalistes*, *psychologiques* ou *sociologiques*. L'essentiel, pour le philosophe, c'est le rythme de pensée qui en fait le caractère interne. Sera-ce un rythme *ascendant*, l'exaltation d'une volonté tournée vers l'avenir, à laquelle le Nouveau Testament, précisément parce qu'il est *le nouveau*, donne son expression parfaite : *Vous laisserez les morts enterrer les morts*? Ou sera-ce un rythme *descendant*, l'attachement au passé en tant que passé, suivant la formule d'humanisme fossile où Auguste Comte s'est plu à prendre l'exact contrepied de Jésus : « *Les vivants sont toujours, et de plus en plus, dominés par les morts.* »

De Condorcet à de Bonald, le passage d'un rythme à l'autre apparaît, dans la sociologie française, aussi rapide et aussi violent qu'il le fut dans l'empirisme anglais, de Bentham à Burke. A quelques mois de distance « sortent des presses », et le livre posthume de l'apôtre des temps nouveaux, l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, et le premier ouvrage du « prophète du passé », la *Théorie du pouvoir politique et religieux*, qui devait être la Bible de l'émigration et de la Restauration. Déjà, de Bonald s'y excuse de ce qui sera, en effet, son procédé favori : « Le

lecteur trouvera dans quelques endroits une multiplicité, fatigante peut-être, d'oppositions et d'antithèses. » Mais (se répond-il à lui-même) « l'antithèse n'est dans les mots que parce que l'opposition est dans les choses. » De Bonald s'applique, en toute conscience de système, à retourner contre elle-même la pensée des deux siècles qui l'ont précédé : il mettra en regard l'*autorité de l'évidence* et l'*évidence de l'autorité, la philosophie de l'expérience* et *l'expérience de la philosophie.* Seulement, à cause de cette application factice, il est sans cesse appuyé sur ceux qu'il contredit.

Le christianisme de Malebranche avait pour fondement la considération de l'ordre spirituel, du Verbe intérieur, distinct des formes sensibles ou imaginatives qui le représentent au dehors. Qu'il soit pourtant nécessaire de s'instruire par la parole, c'est un fait que Malebranche déplore; car le langage, qui manque de ressources pour atteindre la profondeur, pour exprimer la clarté de la pensée, réussit à y suppléer par un tel art de simulation et de prestige « qu'un homme qui ne connaît point une vérité sera quelquefois plus capable de la persuader aux autres que celui qui la sait exactement et qui l'a découverte. » Cette réflexion, caractéristique du pur *méditatif*, forme naturellement contraste avec les lignes où le pur *mondain* se définit à lui-même sa propre psychologie. Saint-Evremond écrit :

> Je me sens en ce que je dis, et me connais mieux par l'expression du sentiment que je forme de moi-même, que je ne ferais par des pensées secrètes et des réflexions intérieures. L'idée qu'on a de soi par la simple attention à se considérer au dedans, est toujours un peu confuse; l'image qui s'en exprime au dehors est beaucoup plus nette.

Or, reprenant le problème de l'apologétique religieuse au point où Malebranche l'avait laissé, de Bonald va emprunter, aux *nominaux* du XVIIIe siècle qui l'ont développé, le paradoxe de Saint-Evremond. Il poussera jusqu'à l'absurde le primat de « l'être parlant » sur « l'être pensant ». Non seulement la « raison universelle » s'incarne dans le langage, et l'homme tente en vain de la détrôner lorsque, « lui, simple individu, il s'arroge le droit de juger et de réformer le général ». Mais la société, considérée sur le plan humain, n'a pas le pouvoir de créer le langage. Elle a dû le recevoir d'en haut,

dans son contenu intellectuel aussi bien que dans son expression verbale :

Gardienne fidèle et perpétuelle du dépôt sacré des vérités fondamentales de l'ordre social, la société, considérée en général, en donne *communication* à tous ses enfants à mesure qu'ils entrent dans la grande famille... Demander si l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, nous sont connues par la simple raison ou par la révélation, ce n'est pas proposer d'alternative, parce que la connaissance des vérités morales, qui forme notre raison, est une *révélation orale*, et que la révélation proprement dite, est la *raison écrite*.

Les premiers efforts du spiritualisme renaissant pour substituer à la philosophie de la sensation une philosophie de la conscience, donneront enfin à de Bonald l'occasion de définir l'orientation de sa doctrine en termes d'une netteté décisive :

Les écoles de philosophie moderne, matérialiste ou éclectique, ont fait la philosophie de l'homme individuel, du *moi*, qui joue un si grand rôle dans leurs écrits ; j'ai voulu faire la philosophie de l'homme *social*, la philosophie du *nous*, si je puis ainsi parler ; et ces deux pronoms, *moi* et *nous*, distinguent parfaitement les deux manières de philosopher.

Les mêmes « manières de philosopher » vont se trouver aux prises dans les productions des écrivains allemands pendant les dernières années du XVIIIe siècle. C'est alors que le destin du romantisme s'est fixé, tout comme celui de la sociologie, dans le sens de la réaction médiévale. Tandis que Fichte, le *philosophe jacobin*, est chassé de sa chaire d'Iéna sous une accusation ridicule d'athéisme, il se voit abandonné de ceux-là mêmes qui, par leurs variations sur le culte du *moi* et sur l'ironie transcendantale, avaient favorisé, sinon provoqué, la méprise de l'opinion. Novalis, Frédéric Schlegel, Schelling, subissent la fascination de la mode qui revient alors aux pratiques occultes sous la forme du *magnétisme*, du *galvanisme*, de la *vieille magie*, qui réveille les ombres de l'antique Germanie, qui s'engoue de ses traditions et de ses monuments. Et, lorsque s'accentue sur l'Allemagne la menace du militarisme napoléonien, le mouvement passe du domaine de la curiosité ou de l'esthétique dans celui de la politique réelle. L'exaltation de l'impérialisme germanique, dans sa réplique

séculaire à l'impérialisme méditerranéen, a la forme irrésistible d'un réflexe de défense; Fichte lui-même s'y laissera entraîner.

Quelle que soit donc l'importance du rôle que la philosophie des lumières et du progrès a pu jouer dans la marche des événements qui devaient aboutir à l'explosion révolutionnaire, il est sûr qu'elle a été emportée par le reflux que devait inévitablement susciter l'échec d'une Révolution également incapable d'assurer la liberté au dedans, la paix au dehors. Et la réaction qui se développe, sous le signe de Burke, avec de Bonald et avec Schelling, ne consistera pas simplement à remplacer des systèmes par d'autres systèmes, mieux adaptés aux besoins ou aux désirs du temps. Elle modifie du tout au tout, et l'atmosphère dans laquelle se meut la pensée des philosophes, et la conception qu'ils se font de leur tâche. Si différentes, en effet, que fussent, dans leurs méthodes et dans leurs conclusions, les doctrines d'un Bentham, d'un Condorcet, d'un Fichte, du moins procédaient-elles d'un même espoir, du moins manifestaient-elles une même confiance : la dignité de l'espèce humaine réside dans la conscience et dans la raison; sur elles, l'homme peut faire fond pour atteindre une vérité qui lui permettra d'être l'arbitre de sa destinée. Mais la génération qui succède aux derniers représentants du XVIIIe siècle, qui leur répondra sur le terrain où eux-mêmes se sont placés, est détournée de leur idéalisme généreux par la méditation des ruines accumulées au cours des guerres de la République et de l'Empire. Elle se trouve ainsi ramenée, selon les expressions de M. Baldensperger, « vers un objet d'autant plus séduisant qu'il restait moins exploré », vers ce « passé médiéval » où l'imagination projettera le rêve d'une Europe unie et d'un christianisme fraternel. Un mécanisme naturel de contraste « confère des charmes à une période moins présente au souvenir, et qu'on pouvait à souhait embellir de toutes les douillettes immobilités, de toutes les naïvetés tranquilles dont le temps présent faisait décidément son deuil. C'est ainsi, poursuit M. Baldensperger, qu'un prestige d'exemple, de persuasion, d'application immédiate venait s'ajouter à des données incertaines, à peine propres jusque-là à charmer simplement ceux *dont le cœur* (comme dit la jolie

image de Kalidasa que citait volontiers Flaubert) *va en arrière comme la flamme de l'étendard que l'on porte contre le vent.* »

L'emprise du romantisme médiéval est sans doute ce qui a le plus contribué à faire du XIXe siècle, suivant le fort jugement d'Émile Boutroux, *le siècle des cloisons étanches.* Les historiens et les savants y continuent, aussi honnêtement et plus heureusement que jamais, à cultiver l'art de vérifier les dates et les faits. Mais les philosophes se sont découvert une spécialité : *la spécialité des généralités.* Ils se prennent pour des « fils de rois », qui seront promus d'emblée, par droit de naissance, aux grades suprêmes, et qui ne sauraient, par conséquent, être asservis au souci d'un savoir véritablement positif, d'une érudition proprement exacte. Leur attitude à cet égard est aussi méprisante que celle d'un Bossuet devant les méthodes scrupuleuses de Malebranche en métaphysique, ou de Richard Simon en exégèse. Et en effet, comme le faisait remarquer malicieusement Jouffroy dans un article du *Globe,* écrit au moment où Michelet et Quinet introduisirent Vico et Herder dans la littérature française, « le propre des créateurs de systèmes est d'ignorer les faits ».

Pendant le cours du XIXe siècle, la philosophie de l'histoire, par la fatalité de ses partis pris, a passé à côté de l'histoire, comme la philosophie de la nature s'est condamnée à laisser échapper la nature, dont elle se figurait trouver le secret dans l'abstraction des généralités logiques, alors que la valeur de la science moderne consiste, Descartes l'a montré admirablement, à rejeter l'attirail des dissertations aristotéliciennes, hiérarchie des *concepts,* tableau des *catégories,* imagination des *puissances,* pour s'attacher uniquement à la singularité compréhensive des relations mathématiques, à l'actualité donnée de l'univers concret.

En rompant la liaison étroite, qui était la base de la philosophie classique, entre la fécondité du dynamisme rationnel et la profession d'un nominalisme radical, en faisant à nouveau de l'intelligence une faculté d'abstraction et de généralité, qui s'épuise dans le culte du formalisme logique, la littérature du XIXe siècle appuyait à une restauration

spéculative de la scolastique la nostalgie, politique et religieuse, du « passé médiéval ». Que l'on médite ces simples mots de Montaigne : *Je sais mieux que c'est qu'homme que c'est animal ou mortel ou raisonnable.* On y verra, opéré d'une main sûre, le discernement des temps et des esprits; et l'on pourra tracer la ligne de partage entre l'intelligence, considérée dans sa physionomie authentique, dans son travail effectif, et sa caricature péripatéticienne. A mesure que, suivant les cadres du langage, nous remontons d'idée générale en idée plus générale, nous ne retenons, dans notre imagination, que des représentations d'éléments de plus en plus pauvres et de plus en plus vides, c'est-à-dire que nous serons nécessairement désarmés pour une entreprise de synthèse rationnelle; nous n'aurons d'autre alternative que d'escompter arbitrairement, comme font les théologiens, l'omnipotence d'un Créateur supposé, ou de nous fier, comme font les métaphysiciens, à la fantaisie du génie « constructif ». Mais, lorsque Descartes, disciple et continuateur de Montaigne, a opposé aux vains *universaux des dialecticiens* la positivité de la méthode mathématique, c'était pour faire jaillir de l'évidence des plus simples relations intellectuelles ces *longues chaînes de raisons*, qui nous rendront capables, par leur développement progressif, de saisir la nature des choses dans la double vérité de sa complexité infinie et de son unité solidaire.

L'analyse cartésienne, il convient d'y insister, ne contredit la synthèse que dans le cas où la synthèse prétend se dispenser d'une analyse préalable; mais elle est par elle-même synthèse. Elle ne décompose les « difficultés » que pour se donner le moyen de les résoudre en constituant un ordre rationnel d'idées. De ce point de vue, Condillac a pu dire, dans son *Traité des Systèmes*, qui est le chef-d'œuvre du XVIIIe siècle français, que « l'analyse métaphysique a l'avantage de ne jamais cesser d'éclairer l'esprit. *Elle ne découvre point de vérité qu'elle ne la démontre.* » Et ailleurs, il écrit :

Pour parler d'une manière à se faire entendre, il faut concevoir et rendre ses idées dans l'ordre analytique qui décompose et recompose chaque pensée... En effet, que je veuille connaître une machine, je la décomposerai pour en étudier séparément chaque partie. Quand

j'aurai de chacune une idée exacte, et que je pourrai les remettre dans le même ordre où elles étaient, alors je concevrai parfaitement cette machine, parce que je l'aurai décomposée et recomposée. Chacun peut se convaincre de cette vérité par sa propre expérience, il n'y a pas même jusqu'aux plus petites couturières qui n'en soient convaincues; car, si, leur donnant pour modèle une robe d'une forme singulière, vous leur proposez d'en faire une semblable, elles imagineront naturellement de défaire et de refaire ce modèle, pour apprendre à faire la robe que vous demandez. Elles savent donc l'analyse aussi bien que les philosophes et elles en connaissent l'utilité beaucoup mieux que ceux qui s'obstinent à soutenir qu'il y a une autre méthode pour s'instruire.

Chaque pièce, par la particularité de sa forme, porte la marque de sa place; elle réclame l'ajustement exact grâce auquel la robe tout entière sera reconstituée : en cela consiste le cartésianisme inné des petites couturières. Il est assuré qu'elles n'auraient rien gagné à l'enseignement d'un maître péripatéticien, qui leur aurait appris que la robe est une *espèce* du *genre* vêtement, susceptible de se subdiviser en déshabillés du matin, en toilettes de cérémonies, etc. Et seront-elles plus avancées avec un professeur hegelien, qui leur demandera de former les deux concepts *antithétiques* de la chemise et du manteau, pour leur faire apercevoir dans la robe elle-même le produit d'une *synthèse médiatrice*, et tirer de là, d'ailleurs, les applications les plus ingénieuses, les plus éblouissantes parfois, au *devenir* du costume à travers les âges et les civilisations?

Pour parler d'une façon qui n'est plus sérieuse peut-être qu'en apparence, on voit bien que la logique et l'histoire, la nature et l'esprit reçoivent de Hegel leur structure; mais sa propre structure, comment Hegel se l'est-il conférée? Le mot de Faguet sur de Bonald s'applique aussi à Hegel : *on dirait qu'il a un triangle dans le cerveau.* Et, de fait, Hegel a commencé, dans sa jeunesse, par s'exercer sur le *triangle divin*, à l'exemple de son compatriote Baader, qui renouvelait la tradition théosophique du *carré pythagoricien.* Il poussera la virtuosité logique jusqu'à faire entrer indifféremment, dans le cadre monotone de la *thèse*, de l'*antithèse*, de la *synthèse*, tous les problèmes spéculatifs et pratiques, esthétiques et religieux, de son *Encyclopédie.* Le succès sera infaillible

puisque, par un coup de génie, Hegel intègre au processus rationnel l'antinomie qui, au temps de Kant, causait encore le désespoir de la raison, puisqu'il fait de la contradiction le ressort même du développement cosmique, du progrès universel. Seulement une infaillibilité formelle, indépendante de l'objet particulier auquel on l'appliquera, est, par définition même, quelque chose d'irréel et d'inefficace. Nulle part n'est donné le point de résistance effective, où pourrait apparaître, avec le sentiment de la difficulté à vaincre, le sentiment aussi de la vérité conquise. La raison cartésienne a une armature interne, car elle est l'unité de la conscience et de la science. La raison hegelienne est, comme la raison scolastique, au delà de la conscience humaine et de la science positive; c'est cet instrument dépourvu de rectitude objective, de vertu *judicatoire*, utilisable à toutes fins apologétiques, dont Montaigne et Pascal n'ont cessé de nous avertir qu'il fallait nous défier; une telle raison est à l'origine de tous les péchés contre l'esprit. Aussi bien était-il dans la destinée de la synthèse hégélienne qu'elle servît de soubassement spéculatif aux deux types extrêmes de matérialisme économique qui se sont partagé le XIXe siècle : le matérialisme agrarien de l'*Europe propriétaire*, le matérialisme marxiste de l'*Europe prolétaire*.

Le positivisme, en tant qu'il s'appuie sur l'analyse cartésienne et qu'il poursuit l'œuvre des Encyclopédistes, passe légitimement pour être l'antithèse, et l'antidote, du romantisme. Mais ceux qui connaissent, ou qui retiennent, d'un ouvrage de philosophie autre chose que le titre, savent que le positivisme, ainsi entendu, n'est celui d'Auguste Comte que dans les deux premiers volumes du *Cours de philosophie positive*, là où il se borne à commenter, en le déclarant intangible, le programme des études à l'École polytechnique. Dès qu'il aborde la biologie, Comte procède, d'une façon explicite et radicale, à ce qu'il appelle lui-même une *inversion générale de la marche rationnelle*; c'est-à-dire qu'il s'agit désormais, non plus d'aller du simple au complexe, mais de subordonner l'étude des éléments à la considération de l'ensemble. L'*objectivité* de l'analyse classique s'efface devant la *subjectivité* de la synthèse romantique. Au sixième volume vient enfin le

lapsus révélateur : l'aveu d'une opposition entre le *génie scientifique* et le *génie philosophique*, envisagés dans leurs « justes prétentions respectives, *d'une part à la positivité, d'autre part à la généralité*... Pendant que la science poursuivait vainement, sous l'impulsion mathématique, une systématisation chimérique, la philosophie élevait d'impuissantes réclamations métaphysiques contre le funeste abandon du point de vue humain ».

La sociologie de Comte, destinée à devenir la base d'une *sociocratie* et d'une *sociolâtrie*, consacrera le primat de ce point de vue humain. Elle n'accepte de se mettre, pour un temps, à l'alignement des disciplines déjà constituées qu'avec l'arrière-pensée de mieux servir, en la dissimulant sous le pavillon de la république positive, son ambition d'impérialisme. Et, comme il arrive au lendemain de tous les coups d'État qui ont réussi, c'est sur les complices de la veille que le régime nouveau va commencer à exercer sa rigueur : « La biologie, écrit Comte dès le premier volume du *Système de politique positive*, ne peut échapper à l'usurpation objective de la cosmologie que d'après sa vraie subordination subjective envers la sociologie ». On conçoit alors que Littré, pour n'avoir pas voulu séparer le positivisme du respect de la vérité scientifique, ait été traité comme un hérétique, tandis que l'héritage légitime sera dévolu à Pierre Laffitte, avec lequel s'accentue le mouvement de retour à l'âge théologique, dans l'acceptation totale d'une discipline collective et de ses fantaisies orthodoxes.

Au début de sa carrière, Taine semble bien avoir eu le sentiment de l'opposition, qui avait fini par frapper Comte si vivement, entre la *positivité* et la *généralité*. Il écrivait à de Suckau en 1853 :

> Il n'y a que deux choses agréables à faire : les monographies, l'étude des caractères, de la vie, le détail d'une âme, ce qui est de l'art ; et la haute philosophie, les généralités dont les bras sont grands comme le monde.

Mais, quand il s'agit de savoir par quelle méthode régulière et précise Taine a entendu passer de l'une à l'autre, le lecteur est aussi embarrassé, que l'eût été l'auteur lui-même, pour

tirer d'un amas de métaphores hétéroclites, d'une série de références incompatibles, le moindre commencement d'idée claire et distincte. La conclusion des *Philosophes français du XIX*e *siècle* juxtapose, comme si elles pouvaient être effectivement pratiquées par un même esprit, l'analyse renouvelée de Condillac et la déduction inspirée de Hegel. La *Préface* de l'*Essai sur Tite-Live* rappelle l'aphorisme de Spinoza, *que l'homme n'est pas un empire dans un empire*, mais pour lui substituer, immédiatement après, la conception contradictoire de Cuvier, selon laquelle *tout être vivant est un système unique et clos*; et c'est d'ailleurs, en souvenir de Cuvier, par suite en défi à Spinoza, que Taine, dans le cas de Tite-Live, s'est efforcé d'exprimer « un talent par une formule », et de le reconstruire d'après une loi interne, à part de sa liaison avec le reste du monde, « comme les naturalistes reconstruisent un animal fossile ». Enfin l'*Introduction* à l'*Histoire de la Littérature anglaise* est écrite dans un tout autre style, dans le style newtonien. « Trois forces primitives » sont invoquées, *ressort du dedans, pression du dehors, impulsion déjà acquise*, que Taine se déclare en état de baptiser : *race, milieu, moment*, mais non point de « mesurer » ni de « chiffrer »; ce qui leur enlève toute apparence de réalité scientifique, ce qui, bon gré, mal gré, les relègue parmi les fantômes d'une rhétorique illusoire.

Il demeure cependant que cette rhétorique, si évidemment illusoire, a fait véritablement illusion; et c'est là l'un des phénomènes les plus symptomatiques de la régression que la pensée philosophique a subie au XIXe siècle. Amiel, qui aurait dû, plus que tout autre, être mis en garde par sa finesse naturelle et par l'étendue de sa culture, subit le prestige de Taine, au point de noter dans son *Journal* :

> J'éprouve une sensation pénible avec cet écrivain, comme un grincement de poulies, un *cliquettement de mécanique*, une odeur de laboratoire. Ce style tient de la chimie et de la technologie. La science y devient inexorable... Je m'imagine que ce sera la littérature de l'avenir, à l'américaine, contraste profond avec l'art grec : l'algèbre au lieu de la vie, la formule au lieu de l'image, les exhalaisons de l'alambic au lieu de l'ivresse d'Apollon, la vue froide au lieu des joies de la pensée, bref la mort de la poésie, écorchée et anatomisée par la science.

En réalité, l'Amérique et la science demeurent également innocentes dans cette aventure d'un homme de lettres égaré à travers la philosophie, et qui ferait songer bien plutôt au mot de Montaigne sur « les enfants qui s'effraient de ce même visage qu'ils ont barbouillé et noirci à leurs compagnons ».

Dans les pages éloquentes que lui a inspirées la mort de Sainte-Beuve, Taine l'a loué d'avoir « importé dans l'histoire morale les procédés de l'histoire naturelle ». Or, Sainte-Beuve a cet esprit positif auquel les « hautes généralités » inspirent une invincible et légitime défiance. Son principal souci a, manifestement, été de *particulariser*, pour saisir chaque individu dans sa réalité, avec sa manière à lui, et qui n'est qu'à lui, de vivre et de penser, de jouir et de souffrir, d'agir et de réagir. Sainte-Beuve écrit *Port-Royal*, et l'on n'imagine point de sujet qui se prête mieux à l'application de la dynamique de l'âme, telle que Taine devait la concevoir : Arnauld n'est-il pas la même *race* que Pascal? Arnauld ne vit-il pas avec Nicole dans un *milieu* d'union étroite? le *moment* de l'histoire politique et religieuse n'est-il pas aussi nettement défini que possible? Entre ces trois hommes aucune différence ne pourra donc subsister qui ait vraiment pour l'explication psychologique une portée notable. Mais ce qui frappe dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, c'est tout le contraire de ce qu'il aurait fallu en attendre si le système de Taine avait eu quelque ombre de vérité; c'est, en fait, la profonde, l'irréductible dissemblance d'un Arnauld, d'un Nicole, d'un Pascal. La morale qui s'en dégage, est que, si la science a pour fonction de connaître adéquatement son objet, toute la science du psychologue est dans le discernement des âmes : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve, disait précisément Pascal, qu'il y a plus d'hommes originaux ». En regard de quoi, il convient de placer la profession de méthode que Taine fera, en pleine apogée de carrière, dans son *Discours de réception* à l'Académie :

Par bonheur, autrefois comme aujourd'hui, dans la société il y avait des groupes, et, dans chaque groupe, des hommes semblables entre eux, nés dans la même condition, formés par la même éducation, conduits par les mêmes intérêts, ayant les mêmes besoins, les mêmes goûts, les mêmes mœurs, la même culture et le même fond. Dès que

l'on en voit un, on voit tous les autres : en toute science, nous étudions chaque classe d'objets sur des échantillons choisis.

Le mépris des différences individuelles au profit de la seule essence spécifique, déterminée par un choix systématiquement arbitraire, la recherche de l'*identique*, du *général*, de l'*abstrait*, pour l'amour de l'identité, de la généralité, de l'abstraction, ce sont les caractéristiques d'une « mentalité » *préscientifique* et *prérationnelle*. On s'explique alors, si violent qu'il soit en lui-même, le paradoxe qui fait que l'étude consacrée par Taine à Carlyle n'ait eu d'autre effet que de le ramener à l'ontologie scolastique, sans qu'apparaisse le moindre soupçon d'un abîme à franchir, en tout cas d'un problème à résoudre, témoin cet incroyable passage d'une lettre écrite à de Suckau, le 24 juillet 1862 :

Par le mot *intuition* (*insight*), je commentais, je crois, une idée de Carlyle, qui est que l'homme de génie a l'*insight*, l'aperception immédiate de l'essence des choses, c'est-à-dire des abstraits primitifs générateurs, de ce que j'ai appelé le type, la faculté maîtresse, etc. Toi qui connais bien mes idées, tu sais bien qu'en somme je suis un idéaliste. A proprement parler, les faits, les petites coupures isolées n'existent pas, ils n'existent qu'au regard de notre esprit ; au fond, il n'existe que des abstraits, des universaux, des choses générales, lesquelles nous apparaissent comme particulières.

C'est un fait que ces lignes ont été tracées au XIXe siècle; mais c'est un fait aussi que le cerveau d'où elles sont sorties, est un monument du XIIIe siècle, et qui intéresserait seulement l'archéologie de l'esprit humain s'il n'importait de prendre en considération les répercussions sociales de ce formidable *décalage*. Or, il n'y a pas de doute à cet égard : Taine avait bien commencé de parler le langage de « la science » dans une intention tout à fait sincère de recherche désintéressée. La page la plus pénétrante de son œuvre est celle qu'il a publiée dans la *Revue des Deux-Mondes*, en 1855, pour signaler et pour condamner les procédés de pragmatisme littéraire, d'utilisation apologétique, qui étaient en vogue depuis Chateaubriand :

Chaque doctrine naissante se crut obligée d'établir qu'elle venait à point, que les circonstances la réclamaient, que les hommes la désiraient, qu'elle venait sauver le genre humain. Elle se défendit avec des arguments de commissaire de police et d'affiche, en proclamant qu'elle était conforme à la morale et à l'ordre public, et que le besoin

de sa venue se faisait partout sentir. On imposa à la vérité l'obligation d'être poétique, et non d'être vraie. On répondit aux faits évidents la main sur son cœur, en disant : *Mon cœur m'empêche de vous croire.* On considéra la science comme un habit qu'on essaye, et qu'on renvoie s'il ne convient pas. On démontra des doctrines usées par des arguments détruits, et l'on conquit la popularité et la puissance aux dépens de la certitude et de la vérité.

Mais, moins de vingt ans après, Taine, ému par l'effondrement du régime impérial et par la crise de la Commune, s'il fait encore appel à « la science », ne s'en sert plus que pour en tirer des leçons de conservatisme timoré. C'est à Guizot lui-même qu'il écrit :

La science, dès qu'elle est précise et solide, cesse d'être révolutionnaire, et même devient anti-révolutionnaire. La zoologie nous montre que l'homme a des canines; prenons garde de réveiller en lui l'instinct carnassier et féroce. La psychologie nous montre que la raison, dans l'homme, a pour support les mots et les images; prenons garde de provoquer en lui l'halluciné et le fou.

Et la pensée, dans *les Origines de la France contemporaine*, se dégrade jusqu'à reproduire les formules mêmes de Burke :

Toujours, sauf chez quelques savants spéciaux, la croyance et l'obéissance seront irréfléchies, et la raison s'indignerait à tort de ce que le préjugé conduit les choses humaines, puisque, pour les conduire, elle doit devenir elle-même un préjugé.

L'empirisme psychologique du XIXe siècle est donc revenu à son point de départ. De Burke à Taine, à travers la sociologie d'un de Bonald ou d'un Comte, à travers les métaphysiques hegeliennes d'extrême droite ou d'extrême gauche, le cycle se referme sur un même désaveu de la spéculation désintéressée, sur une même dérision de l'intelligence et de la vérité. Ce qui ne saurait signifier certes, que l'œuvre du XIXe siècle soit là tout entière; si elle n'était que cela, on ne pourrait expliquer la reprise de la philosophie sur la littérature politique, qui est le phénomène de notre temps. Mais, pour comprendre de quelles racines devait surgir l' « arbre », dont aujourd'hui nous admirons l'épanouissement, nous devrions quitter le devant de la scène, apprendre à nous familiariser avec un penseur tel que Maine de Biran. Par lui, en effet, par lui seul sans doute, le passage du XVIIIe siècle au XIXe s'est accompli

dans le sens d'un progrès. Héritier de la probité scrupuleuse des *Idéologues*, de la modestie et de la sûreté de leurs procédés, il a su cependant ramener leur analyse, d'une considération presque exclusive des formes du langage à la réflexion sur les modes complexes et subtils d'action et de réaction qui, à l'intérieur même de la sensibilité, lui paraissent composer déjà la trame de la vie spirituelle. Le *Mémoire sur la décomposition de la Pensée*, écrit en 1805, contient la maxime destinée à libérer définitivement la philosophie des artifices, logiques ou rhétoriques, qui avaient procuré à l'ambition de synthèse une satisfaction facile et trompeuse : *Les obstacles à la science font partie de la science même.* Mais cette maxime, mais le *Mémoire* lui-même dans sa partie essentielle, n'ont été livrés au public que cent ans après la mort de Biran, dans l'édition entreprise par M. Tisserand; et il est à peine exagéré de dire que le XIXe siècle philosophique a autant perdu à ne pas connaître le véritable Biran que le XVIe siècle scientifique à ne pas posséder les vues spéculatives de Vinci. Encore conviendra-t-il de remarquer que Biran est demeuré un psychologue pur, qu'il n'a pas été en état de saisir le problème de l'idéalisme sous l'aspect rationnel que Kant avait su lui donner, et dont l'intelligence en France date seulement de l'enseignement de Jules Lachelier à l'École normale, c'est-à-dire de l'époque où, en Allemagne également, le « retour à Kant » devenait le mot d'ordre des esprits enfin éclairés par l'échec de l'aventure hegelienne. Et il importe aussi d'ajouter que le formalisme de Kant devait, à son tour, être corrigé par la critique des sciences, que Cournot a inaugurée chez nous, et à laquelleÉmile Boutroux devait imprimer sa direction la plus nettement positive et la plus féconde, ouvrant ainsi l'ère actuelle, dont les noms seuls de M. Bergson, d'Henri Poincaré, de M. Einstein, laissent pressentir la souveraine originalité.

LÉON BRUNSCHVICG

(*A suivre.*)

L'ÉCORCHÉ[1]

XVI

Volodia prit l'habitude de venir voir très souvent les Lepreux. Presque tous les jours, il montait leur dire bonjour, sans s'attarder. Tantôt il trouvait l'un, tantôt l'autre, tantôt les deux. Mais le plaisir semblait être le même pour lui, il souriait dans chaque cas. Une fois, il leur apporta des fleurs, et il resta longtemps à regarder Olga les disposer dans des vases. Ce n'étaient pas des fleurs simples, achetées dans la rue, mais des roses de serre, des lis magnifiques. Après son départ, Marc s'étonna de ce luxe, il songea à l'étrange intérieur de Volodia, au cinquième d'une maison ouvrière. Mais Olga lui dit que les Russes étaient ainsi : dépensiers même quand ils sont pauvres, et préférant mettre leur argent à des choses inutiles.

Une autre fois Volodia survint alors que Marc, selon de nouvelles prescriptions de l'oculiste, plus sévères, se tenait dans sa chambre plongée dans une obscurité complète. Il entendit, de l'autre côté de la cloison, Volodia qui bavardait avec Olga. Ils parlaient dans leur langue et il ne chercha pas à comprendre. Il se bornait à les écouter comme une musique. Soudain Volodia se mit à rire; une fois, puis une seconde fois. Ce ne fut qu'après son deuxième rire que le rire d'Olga lui répondit. Marc en éprouva un vague malaise : il lui semblait avoir deviné ce que ces rires avaient non de russe mais d'humain.

La porte s'entre-bâilla et Volodia questionna :

— Puis-je venir te tenir compagnie?

— Sans doute. Qu'y a-t-il donc de si amusant?

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre, 1er, 15 novembre, 1er et 15 décembre 1926.

Volodia referma la porte et ils se trouvèrent dans le noir.

— C'est à propos de notre tutoiement. Ta femme s'en moque...

— Les femmes n'ont jamais beaucoup apprécié l'amitié des hommes entre eux.

— Dis donc, — fit brusquement Volodia, — pourquoi vous êtes-vous mariés?

— Pourquoi...

— Oui, je vous connais comme des esprits libres, sans préjugés... Et vous avez jugé nécessaire de faire appel à la loi avant de vous unir?

Marc ne répondit rien. L'autre dit, d'un ton piteux :

— Voilà, je t'ai choqué. Quel maladroit je fais! Parlons d'autre chose.

— Mais non, je n'ai aucun scrupule à t'expliquer... C'est moi qui ai tenu au mariage. Je redoutais surtout pour Olga cette existence d'exilée, avec ses risques. Et puis aussi j'ai tenu à ne pas lui offrir moins qu'à une autre jeune fille que j'eusse épousée, et puis...

Il s'arrêta parce que la porte s'ouvrait et qu'Olga se glissait à son tour dans la chambre. Mais pour éviter, vis-à-vis de Volodia, d'avoir l'air de dissimuler quoi que ce fût, il dit à sa femme :

— Nous parlions de notre mariage et j'expliquais à Volodia pour quelles raisons nous nous sommes épousés.

— Il vient de me le demander tout à l'heure.

— Et qu'as-tu répondu? — s'écria Marc agacé.

— Que nous avions peut-être fait du zèle... Oui, — ajouta-t-elle devant le silence rébarbatif de Marc, — nous ne nous aimerions pas moins aujourd'hui si nous n'étions pas inscrits à l'état civil.

— C'est mon avis, — dit Volodia avec impertinence.

Cet entretien, poursuivi dans une obscurité où les physionomies des interlocuteurs n'étaient susceptibles d'aucune interprétation, causait à Marc une inquiétude contre laquelle il se défendait mal.

— Nous n'avons pas fait que du zèle, — répliqua-t-il sur un ton aigre, — nous avons agi par désir du mieux.

— Oui, — fit lentement Olga, — nous sommes de nobles natures. Toi, du moins.

— D'ailleurs, — s'écria Volodia avec légèreté, — suivre la règle, c'est souvent la meilleure manière de lui témoigner son dédain.

— Ne croyez pas, — répliqua-t-elle, — que nous l'ayons suivie aveuglément.

— Olga!

— Quoi, vais-je cacher ce qui m'enorgueillit le plus? Je suis une affranchie...

Puis, poursuivant :

— C'est ainsi d'ailleurs que nous nous sommes entendus, accordés. Tu ne vas pas remettre en question...

Marc souffrait de cette phraséologie qui paraissait à Olga, sans doute, très hardie et dont la tournure indiscrète le gênait. Mais il se rendait compte qu'elle ne gênait pas les deux Russes. L'oreille tendue vers Volodia évanoui dans le noir, il l'entendit qui remuait sa chaise et qui, d'un accent amusé, s'écriait :

— Il est certain que l'amour doit être libre. Pour ma part, j'ai beaucoup aimé, et de bien des manières, mais j'avoue n'avoir jamais pensé au mariage.

— As-tu connu le grand amour? — fit Marc soudain désireux d'entendre les autres aussi se confessant.

— J'ai adoré une femme, une fois, de loin, et je ne sais si elle s'en est jamais doutée. Elle a été tuée d'un coup de feu, dans une émeute. Je ne l'ai pas pardonné au genre humain.

— Et depuis?

— Depuis? Cela dépend des saisons.

Il rit, et puis sur un ton pénétré :

— C'est le premier amour qui est le seul vrai, le seul profond, et c'est lui ensuite qu'on recherche dans tous les autres.

— Je ne suis pas de votre avis, — fit Olga d'un air vexé.

Marc l'entendit qui se levait.

— Rasseyez-vous donc, — s'écria Volodia, — et ne m'en veuillez pas si je vous ai froissée. Il est si agréable de parler ainsi à cœur ouvert.

Olga s'était rassise. Il continua :

— J'ai des souvenirs... Trop peut-être. Je veux dire de trop cruels. Aujourd'hui, si l'amour veut venir à moi, je l'accueille. Mais je ne suis pas disposé à me morfondre.

— Je sors, — s'écria Olga comme poussée à bout. — J'en ai assez de ne plus voir.

Elle gagna la porte. Volodia la suivit et disparut avec elle.

Un jour qu'Olga était sortie, Marc songea à relancer Volodia. Il monta ses escaliers, sonna. Silence. Il sonna une seconde fois, et perçut alors, dans l'appartement, des pas, des voix étouffées. Mais, comme on ne venait pas, il sonna encore, frappa à la porte. Enfin Volodia vint ouvrir : sans col, les cheveux en désordre, il montra un visage hostile et contrarié.

— J'ai besoin de te parler, — dit Marc.

— Demain, soit.

— N'est-ce pas possible aujourd'hui?

Volodia releva la mèche noire qui lui tombait en travers du front, et, arrêtant le jeune homme sur le seuil, lui dit avec un indéfinissable sourire :

— Non, pas maintenant... J'ai une femme chez moi.

Déçu, Marc recula. Alors Volodia, l'air cruel tout à coup, ouvrit toute grande la porte et dit :

— Veux-tu entrer quand même?

L'autre secoua la tête et se disposa à partir. Volodia le rappela comme il commençait à descendre.

— Écoute, moi aussi je voudrais te parler. Retrouvons-nous demain.

Il lui indiqua un petit café, dans une ruelle voisine de sa boutique, où, assurait-il, ils seraient tranquilles.

— Pourquoi pas chez moi?

Volodia lui murmura par-dessus la rampe :

— J'ai une affaire à te soumettre à l'insu de ta femme.

Le lendemain Marc fut exact au rendez-vous, mais quand il franchit le seuil de ce cabaret sordide, bas de plafond, il vit que Volodia l'avait précédé et l'attendait dans un coin devant un carafon de cognac à moitié vide. En s'asseyant en face de lui :

— Comment, — dit-il, — tu as déjà bu tout cela?

Il croyait plaisanter, mais l'autre avec un grand sérieux lui répondit affirmativement. Il était mal rasé, et on l'eût dit mal lavé. Il fermait presque complètement ses paupières aux longs cils, et appuyait son menton sur ses deux mains. Sans

gaieté, il perdait de son charme. D'un ton brusque il dit quelques mots à deux individus que Marc n'avait pas remarqués et qui se levèrent et sortirent. Puis il intima au patron qui s'approchait, les pieds traînants, de les laisser seuls.

— On dirait que tu es chez toi ici...

— Cela t'étonne, — grommela Volodia. — Mais pourquoi? Sais-tu quelle est ma vie? Non, n'est-ce pas? Tu as cru au visage que je te présentais. Il y en a d'autres... Allons, je ne t'en veux pas. Mais il est étrange que l'homme aime tant à se raconter, — et toi, en particulier, qui attaches une telle importance à tes moindres confidences, — et qu'il se préoccupe si peu d'interroger le voisin ou l'ami.

Son visage exprimait maintenant une tristesse mortelle.

— Car je suis ton ami, — continua-t-il, — et ce sentiment est peut-être le meilleur que j'aie connu depuis longtemps. J'en ai éprouvé de si amers, de si cruels, de si vils. C'est que j'ai été mis à rude école. Passer deux ans en prison, adolescent, avec des canailles, des fous et des saints, cela vous forme un étrange caractère. Cette éducation de prison et de bouge m'a joliment bien renseigné. Pas d'illusion à me faire sur moi-même. Seulement, je m'accepte. Je ne m'en veux pas, parce que rien n'est pas de ma faute. Ici, vous vous efforcez de ressembler à une certaine idée de l'homme, même si elle ne correspond pas à vos aptitudes. Nous autres Russes, nous admettons très bien qu'un être soit ce qu'il est.

— Mais songe donc qu'ainsi vous vous désintéressez de la perfection?

— La perfection, c'est d'être soi-même... D'ailleurs, en supprimant les contraintes morales et les modèles, on élève l'homme. Car la loi crée le péché. Sans elle, plus de désobéissance.

— Un soir, te rappelles-tu, chez moi, tu as prononcé un nom qui m'a beaucoup étonné. Kartzev était là. Tu as dit que la Russie envahirait l'Europe pour lui enseigner le véritable Christ. Est-ce cela que tu entends aujourd'hui?

— Peut-être, — fit Volodia le visage sombre et crispé. — Il faut nous aimer les uns les autres. Vous avez mis trop de barrières entre les hommes, nous les renverserons. Mais l'amour n'est pas un gémissement. L'amour suprême se

gorge de son objet, il le détruit. Il est cruel. Il est traître aussi, parce qu'il ne peut pas se satisfaire d'un objet unique.

Marc ne comprenait pas où l'autre voulait en venir. Pourquoi ce rendez-vous, alors qu'il ne semblait désireux que de se bercer dans l'éternelle controverse slave, celle qui dure des heures, des nuits entières, toute la vie, et qui, après tant de siècles, n'a pas encore abouti? Volodia reprit :

— Parlons sérieusement. Je pense que tu connais un bon bijoutier; je veux dire que tu as certainement un bijoutier de famille, qui a confiance en toi et qui ne ferait aucune difficulté pour t'acheter des pierres.

— Sans doute.

— Bon.

Volodia sortit de son gousset un petit paquet enveloppé dans du papier de soie, le défit et trois beaux diamants apparurent.

— J'ai besoin de vendre ces diamants. Tu comprends que moi, petit Russe famélique et inconnu, je ne puis aller les offrir sans être tout de suite suspecté. Veux-tu me servir d'intermédiaire? Dis que ce sont des bijoux de famille, prétexte qu'ils ne plaisent pas à ta femme, enfin invente ce que tu veux.

— Ah ça! tu es donc riche?

— Ce serait le moment de me le demander. Mais non, rassure-toi. Ces diamants ne sont pas à moi.

— A qui appartiennent-ils?

— Tu penses bien, — fit Volodia avec impatience, — que je te l'aurais dit tout de suite, s'il m'était permis de le révéler.

Marc fronça les sourcils : l'affaire lui déplaisait.

— Ne peux-tu pas t'adresser à quelqu'un d'autre? — demanda-t-il.

— Non. Eh bien, renonçons-y. Adieu.

Marc le retint, s'excusa. Mais vraiment il ne pouvait servir d'intermédiaire sans être mieux renseigné.

—Bien sûr,—fit Volodia avec ironie.—D'ailleurs je ne regrette pas l'expérience. Je voulais savoir jusqu'où va ton audace.

Et comme l'autre allait parler, il l'interrompit :

— Si je te proposais quelque chose de difficile, par exemple d'aller te venger d'une injure, je comprendrais que tu hésites : il y aurait des coups en perspective ou une humiliation. Et tu ne les aimes guère.

— Je ne me prêterai pas à une opération douteuse, — balbutia Marc très agité.

Volodia alluma une cigarette, mit les mains dans les poches de son pantalon, étendit les jambes, et après avoir prolongé le silence pour augmenter la gêne de Marc, s'écria sardoniquement :

— Tu es admirable. Cette démarche te paraît louche, et en effet elle l'est. Alors tu te redresses, tu fais le beau, pour un peu tu te frapperais la poitrine et tu invoquerais ta conscience... Pensez donc, mesdames et messieurs, courir un risque, tremper dans une combinaison dangereuse, être arrêté peut-être, aller en prison, être fusillé ou pendu!... Mon Marc chéri, tu es un grand cœur, mais tu ne voudrais jamais te compromettre, même pour un ami.

— Donne-moi tes diamants.

— Non. Tu t'arrêteras sur le seuil du bijoutier et tu me diras ensuite qu'il a refusé de les acheter.

— Donne-les moi.

— Prends garde. Cette démarche te mènera peut-être à ta perte. Qui sait si ces bijoux ne viennent pas d'un assassinat? Meurtre, complicité de recel, travaux forcés.

Mais cette lâcheté même qu'on reprochait à Marc lui fit arracher le petit paquet des mains de Volodia :

— Va m'attendre chez moi, — dit-il en sortant.

Rentrant une heure après, il trouva Olga et Volodia qui causaient.

— Tes amis ont de belles pierres, — fit-il. — Voilà soixante mille francs.

Volodia mit la liasse entière dans son portefeuille et ajouta d'un air solennel :

— Je puis te dire au moins que ce sont les bijoux d'une grande dame russe qui a besoin d'argent, comme nous tous... Non, — termina-t-il en riant, — ce n'est pas vrai.

Il s'en alla, léger, ravi. Les Lepreux dînèrent tête à tête, sans beaucoup de paroles. Ensuite chacun prit un livre. Vers dix heures, Olga se coucha. Laissé seul, et n'ayant plus le contrepoids de cette présence muette, Marc devint la victime de l'anxiété contre laquelle il avait lutté jusqu'alors. Une vague d'effroi se déchaîna en lui. « Comment, se disait-il, ai-je con-

senti à cette dangereuse démarche? Est-ce des bijoux volés? » Certains mots ironiques de Volodia — « arrestation, complicité de recel, prison » — revenaient à son esprit, et se transformaient en épouvantables réalités. Il voyait les gendarmes, il lisait les articles de journaux... Peut-être le Russe était-il un assassin! Il ne concevait plus la confiance absurde qu'il lui avait témoignée, il se maudissait... Et à mesure qu'il imaginait et retournait en tous sens ses hypothèses pour les aggraver, il se sentait imbibé d'horreur. Ce n'était plus une légère sueur qui perlait à la racine de ses cheveux; tout son corps était humide de transpiration. Et en même temps qu'il souffrait d'une intolérable chaleur, il grelottait de tous ses membres.

A minuit, il se versa un verre d'eau d'une main tremblante: le verre tinta contre ses dents. Ensuite il se rendit dans sa chambre à coucher. Olga avait beau tenir les yeux fermés, il devina tout de suite son insomnie. Il se déshabilla, se glissa à côté d'elle, et sentit, contre sa chair horrifiée, l'inquiétude silencieuse de sa femme. Alors la terreur, décuplée, déchiqueta son cœur, descendit dans ses entrailles. Mais il n'osa pas interroger Olga, crainte de sa réponse. Tous deux firent semblant de dormir.

Soudain un coup de sonnette retentit. Olga alluma l'électricité et ordonna à son mari d'ouvrir.

— A cette heure-ci, — balbutiait-il en cherchant ses pantoufles, — qui est-ce?

Affolé, il pensa qu'on venait pour l'arrêter, mais sur le seuil il vit Volodia, un paquet sous le bras.

— Qu'y a-t-il?

— Laisse-moi entrer et ferme la porte.

Il entra, s'assit, soupira, puis, en se mordant les lèvres:

— Je t'apporte ces papiers pour que tu me les caches.

— Mais pourquoi à cette heure-ci. Qu'est-ce que ce paquet?

— On vient de me prévenir que la police perquisitionnera chez moi demain matin... Quant à ces papiers, ils sont scellés: prétends-tu briser des cachets?

Marc s'appuya à la table: son cœur devenu d'un poids excessif, tirait dans sa poitrine. Il dit:

— Remporte ces papiers.

Volodia bondit.

— Quoi, tu refuses encore...

— Oui.

L'autre redressa un visage étincelant de colère et lui jeta une injure en russe, avec une expression ignoble. Puis il marcha délibérément à l'autre porte et pénétra dans la chambre d'Olga. Marc se précipita pour le rejoindre, mais il arriva comme Volodia, assis au pied du lit, recommençait hâtivement son explication. Et déjà Olga, tendant son bras nu, prenait le paquet et le mettait sous son oreiller.

— Pourquoi es-tu entré?... Sors, sors tout de suite, — bégaya Marc.

Mais l'autre, profondément soulagé, continuait de parler à Olga. Enfin il se retourna et, de sa voix redevenue jeune, souriante et pure, il dit :

— Tu m'as causé une émotion violente... J'ai cru... mais non. Je suis sauvé.

Il lui caressa le bras avec amitié et dit :

— Idiot... Je viendrai rechercher cela demain.

Puis il se retourna, et, couvrant la main d'Olga de baisers, il répéta :

— Sauvé... Grâce à vous...

Elle lui reprit sa main, se recula un peu, car il était tout près de sa gorge nue sous la chemise entr'ouverte, et avec un grand sérieux, elle fit asseoir Marc près d'elle. Cette promiscuité à trois indignait le jeune homme, mais Olga le retint tout frémissant.

— Marc, — fit-elle, — cette fraternité dont nous avons parlé, elle ne doit pas disparaître à l'heure du danger. Volodia nous demande notre appui dans des circonstances graves, il nous associe à une entreprise généreuse et haute.

— Mais laquelle? — cria Marc au comble de l'énervement.

Soudain il sursauta : il croyait avoir entendu sonner de nouveau. Puis il jeta à Volodia, en paroles bousculées :

— La fraternité, c'est de se connaître. Qui es-tu? Un prétendu commis de librairie. Ces diamants d'une grande dame, ces papiers secrets : qu'est-ce qu'ils signifient? Es-tu l'agent des légitimistes ou des soviets? Tu m'as reproché parfois de m'appuyer sur le mensonge. Mais, de nous deux, qui est donc le menteur?

— La fraternité, — répondit doucement Volodia, — c'est de croire en l'autre. Crois en moi.

— Crois en lui, — répéta Olga en lui serrant la main avec force.

— Cela te choque de me voir dans ta chambre, — reprit Volodia — assis sur le lit de ta femme. Tu es le prisonnier d'absurdes convenances. Tu n'es qu'un théoricien. Moi, j'ai de la pratique. Avec mes amis je partage tout, tout, tu entends? Je t'ai sauvé de Kartzev et peut-être de toi-même. Tu me dois bien quelque chose.

Un sourire où il y avait de l'ironie, du regret, du désespoir, passa sur sa figure pâle.

— J'ai beaucoup d'affection pour vous deux.

Ensuite il ne regarda plus Marc, qui tenait la tête baissée et rongeait son frein, mais Olga, et plus il la regardait, plus ses yeux et ses lèvres brillaient.

— Va-t'en, — cria tout à coup Marc en s'arrachant à la prise de sa femme.

— Soit.

Volodia se leva et dit :

— Demain, je serai peut-être parti. Adieu.

Il fit un geste incompréhensible et disparut, Olga jeta sur son mari un long regard brûlant. Mais il se coucha et lui tourna le dos.

— Laisse-moi.

Elle se mit à lutter contre ce corps inerte et rebelle. Comme elle était forte, elle parvint, dressée au-dessus de lui, à le retourner et elle le tint aux épaules. Marc, malheureux et furieux, s'obstina à garder les yeux clos. Olga contempla longtemps ce visage maigre au long nez, crispé d'amertume, comme si elle voulait fixer son image, et soudain elle mit un baiser sur son front. Puis elle le laissa aller et éteignit la lumière.

XVII

Marc sortit de chez l'oculiste où il s'était rendu de bonne heure, après une fort mauvaise nuit et excédé de la scène de la veille. Maintenant cette scène lui était devenue tout à fait indifférente. Car, après avoir attendu longtemps dans

le petit salon encombré, il avait été examiné par M. Prévot qui avait retenu son souffle, hésité, vidé de nouveau à grand bruit sa poitrine pour lui dire enfin :

— Un glaucome est toujours opérable.

Sans doute Marc avait relevé avec défi son visage au teint brouillé, il s'était attardé exprès, avant de partir, devant des papillons, noir et feu ceux-là, dans une boîte de verre, et il avait témoigné ainsi, pour lui-même plus encore que pour l'oculiste, de sa force d'âme. Mais si M. Prévôt n'avait pas voulu lui dire la vérité entière, il l'avait comprise à demi-mot. A quoi bon se duper? Il était assez médecin déjà pour savoir qu'une telle opération peut n'être pas décisive. Et il tenait à envisager l'étendue de son malheur.

Il descendit lentement la rue du Mont-Blanc et respira l'air, qui était tiède. Tout à l'heure il l'avait remontée d'un pas rapide, presque inquiet. Il ne se doutait pas alors... Jamais il ne retrouverait cet état d'ignorance et d'attente. Maintenant il était renseigné. Il en éprouvait une sorte de douceur désespérée.

Une bouquetière lui tendit un panier de roses. Il l'écarta du geste et puis, cependant, il se retourna pour revoir ses fleurs : des roses rouges, quelle couleur éclatante! Arrivé au lac où sifflaient des bateaux à vapeur, où flottaient des drapeaux, il contempla le paysage. Jamais il ne lui avait paru si bleu, si vif. Comme le monde, songea-t-il, est beau. A vrai dire, jamais il ne l'avait regardé de cette façon, avec la pensée stupéfiante qu'un jour prochain il ne le verrait plus.

Comme sa gorge se nouait et qu'il sentait venir une sorte de sanglot, il arrêta un taxi et donna son adresse.

« Pauvre Olga, pensa-t-il. Comment va-t-elle supporter cette nouvelle? »

Il regarda machinalement sa montre et s'étonna qu'il fût déjà midi. C'est qu'il ne s'agissait plus de perdre son temps désormais.

« De quelle façon lui annoncer la chose? Il faudra la préparer, agir avec précaution. Pauvre Olga! »

Des larmes lui vinrent aux yeux en répétant son nom. Mais il pleurait sur lui-même.

« Ma vie est perdue », songea-t-il tout à coup.

Et il répéta à haute voix, d'une voix neutre :

— Ma vie est perdue... Perdue.

Puis il sentit venir dans son esprit le mot qu'il avait écarté jusqu'alors parce qu'il était tout de même trop cruel, trop complet, trop exact. Ce mot-là, il dut aussi le prononcer, tout bas :

— Aveugle.

Le taxi s'arrêta devant son trottoir. Il descendit, paya, et, pendant qu'il recevait sa monnaie, il s'admira d'être si calme. Il monta l'escalier, pénétra dans son appartement qui était vide, et sur la table il trouva cette lettre :

Mon chéri,

Je ne me suis jamais donnée à Boris Kartzev. Tu peux m'en croire. Mais je suis la maîtresse de Volodia. Pardonne-moi. Je ne puis oublier que, seul, tu as voulu m'épouser, et que tu as pensé me donner ainsi une grande preuve d'amour. Mais ensuite, pourquoi m'as-tu tant parlé de toi-même? Rends-moi cette justice que je t'ai toujours écouté.

Quand tu liras cette lettre nous aurons quitté Genève, Volodia et moi. Mieux valait m'en aller. J'ai pour toi beaucoup d'estime, je suis sûre que tu te serais jugé ridicule si tu avais découvert que je te trompais. Tromper! Nous nous trompons tous, et il ne faut pas y attacher trop d'importance. J'ai peur de te faire de la peine, ma petite âme. J'emporte de tels souvenirs des mois où nous nous sommes aimés! Cela pouvait-il durer toujours? Je ne le crois pas. Oublie-moi.

Nous allons à Berlin, peut-être à Riga, et aussi plus loin. Je ne sais si tu as deviné que Volodia — il ne s'appelle pas Volodia Stalinsky — est un agent des bolchévistes. Je le savais. Ayant accompli diverses missions dont il était chargé, il doit en rendre compte. Lui aussi il a beaucoup d'estime et d'affection pour toi.

Mon chéri, ne pleure pas en lisant cette lettre. Pardonne-moi, si tu crois que c'est nécessaire. Je t'embrasse, je t'embrasse lentement et tendrement, comme je sais embrasser, n'est-ce pas? Comme je t'embrasserai peut-être encore, un jour.

OLGA

Marc plia la lettre, la mit dans sa poche, et puis sortit.

XVIII

Il allait droit devant lui. De temps en temps, il soupirait comme si un poids écrasant risquait de l'étouffer. Ce soupir libérait sa poitrine et puis, la seconde d'après, étonné d'un soulagement si hors de propos, il songeait que sa femme était partie avec son ami, et alors le poids redevenait infiniment lourd. Pour lutter contre cette horreur et se montrer supérieur aux circonstances, il décida tout à coup d'aller annoncer à Villiers qu'il serait désormais seul, d'une solitude destinée à s'aggraver terriblement. A tout prix, il cherchait à ne pas perdre pied.

Chez Villiers il montra le visage solennel de quelqu'un qui remplit un devoir protocolaire.

— Comme te voilà grave! — s'écria gaiement Pierre.

« Est-ce que cela se voit? » se demanda Marc avec un frisson. Les inconnus qu'il avait croisés dans la rue avaient-ils deviné rien qu'à sa démarche son triste sort? Il ne savait comment débuter. Sans doute, dans ces cas-là, y a-t-il des formules consacrées. Mais il les ignorait.

— Que viens-tu m'apprendre? — fit Villiers.

Dominant Marc, il ne put s'empêcher de lui arranger sa cravate qui était de travers, puis il l'invita à s'asseoir. Et, sur un ton indifférent, il ajouta :

— Pas d'ennuis chez toi, j'espère...

— Non, ce n'est pas un ennui. Ennui n'est pas le mot.

— Alors...

— Eh bien, mon pauvre Pierre, le verdict de mon oculiste est sévère. Ma vue est de plus en plus menacée, et je crains bien que...

— Comment?

Marc le fit taire d'un geste, et pendant un très bref instant il savoura la profonde satisfaction d'être une victime exceptionnelle, ce qui l'élevait bien au-dessus de Pierre, heureux et banal.

— Je t'en parlerai plus tard, — continua-t-il en proie à une espèce d'agitation nerveuse, — je t'expliquerai les phases, je te dirai comment elle est partie... ma vue, — ajouta-t-il sur un ton déchirant. — C'est ma vue qui est partie. Je ne

m'y attendais pas... Hier encore, si l'on m'avait averti que j'étais destiné à la perdre, je ne l'aurais pas cru...

Villiers se répandit en exclamations d'amitié, en essais d'encouragements.

— Tu es le premier à qui je l'annonce. J'ai voulu venir tout de suite te trouver. Et puis aussi à cause d'autre chose...

Mais au moment de lui révéler le reste de son malheur, sa gorge se noua. Là il ne serait pas pitoyable, il serait ridicule. Pas une victime, un vaincu. Et il revit le jour inoubliable où Villiers l'avait tenu sous son genou, humilié, battu. Les mêmes brûlantes larmes allaient lui remonter aux paupières s'il était obligé d'avouer l'écroulement de sa vie et de son orgueil, de reconnaître une fois pour toutes la supériorité de Villiers. Il le regardait, équilibré dans son assurance, bien mis, il regardait son visage reposé, ses cheveux brossés et brillants, et il refusa de lui accorder la satisfaction suprême. Et même son échec irrémédiable d'aujourd'hui lui fit enfin comprendre la puérilité de sa défaite d'autrefois, dans la cour du collège. Celle-là, qu'il avait si longtemps ressassée, il pouvait l'effacer, la supprimer de sa mémoire. Il avait mieux désormais. Et il tendit la main à Villiers en lui disant :

— Pierre, je te pardonne.

L'autre ne comprit pas d'abord. Bien entendu, il avait complètement oublié leur bataille d'enfants. Mais il crut que Marc avait appris sa liaison avec madame Fleurieu et qu'il lui pardonnait de lui avoir pris la femme qui l'aimait. Il rougit de voir cette liaison découverte, d'autant plus qu'elle était terminée. Quelle malchance de n'avoir pu la dissimuler jusqu'au bout! Il vint à son ami et serra ses deux mains en bredouillant comme Marc le faisait lui-même si souvent :

— Mon vieux... mon pauvre vieux... Alors, tu ne m'en veux pas trop... C'est chic, ce que tu fais là... je te reconnais bien...

Mais Marc, qui sentait l'émotion le gagner, préféra ne pas trop mettre à l'épreuve des forces dont il avait besoin et il s'en alla.

De chez Pierre, il gagna le quai, attiré, comme au sortir de M. Prévôt, par la lumière du port. Deux enfants, deux petits garçons pleins de vitalité et de joie, se poursuivaient sur le trottoir. Dans leur exubérance ils vinrent se jeter dans

ses jambes. Alors, ils se mirent à rire, et il leur sourit aussi. Puis, se ravisant, il songea qu'un jour prochain, les paupières closes, il pesterait contre un enfant qui par mégarde le bousculerait. Il n'y aurait plus d'échanges, plus de ces regards qui, d'un inconnu à l'autre, font parfois comprendre davantage que des mots. L'indicible disparaîtrait.

Hors de l'ombre des platanes où il s'était arrêté, les deux petits garçons avaient rejoint leur mère, et ils se tenaient groupés tous les trois au soleil. Marc ferma les yeux et chercha à reproduire dans son esprit, aussi exactement que possible, l'image de la jeune femme et de ses enfants. Puis, essuyant ses lunettes avec une rage maladroite, il regarda de nouveau, pour comparer l'image à la réalité. Hélas, que sa mémoire avait donc laissé tomber de détails! Le cœur serré, il se reprocha de ne pas l'avoir exercée davantage. Maintenant il était trop tard. Toute son existence lui parut caractérisée par cette négligence coupable. Il s'était appliqué à des disciplines inutiles, et son destin imprévu lui montrait qu'il ne s'était pas préparé à l'essentiel.

S'éloignant, il ne put s'empêcher de saluer la jeune femme. Elle ne comprendrait pas, elle ne pouvait comprendre qu'il s'essayait aux adieux inévitables. Tant de liens qu'il faudrait relâcher, et puis rompre. Il pensa : « Je n'ai pas beaucoup de temps pour prendre congé... » Le crépuscule descendait sur lui, en attendant l'obscurité totale. A cet endroit de ses réflexions il fut assez loyal pour reconnaître que l'oculiste ne lui avait pas certifié la cécité à coup sûr. C'était lui qui interprétait ses paroles dans le sens le plus pessimiste et qui, comme toujours, cédait à son goût du drame et des solutions extrêmes. Peut-être que... Mais il balaya cette vague espérance. Non, il n'admettait pas de circonstances atténuantes à son malheur, il le voulait total et sans remède. Puisqu'Olga l'avait quitté, il serait aveugle.

Soudain, il murmura :

— Et Henriette?

Il décida d'aller aussi chez elle. Ce fut son beau-frère qui le reçut, avec sa cordialité habituelle. Il voyait que Marc avait l'air préoccupé, et il ne cherchait qu'à éviter le récit de ses désagréments. Il s'écria, bonhomme et jovial :

— Je projette pour jeudi une petite expédition à Belley, chez le fameux restaurateur. Voulez-vous en être, toi et ta femme? Cela me ferait tant de plaisir que vous acceptiez.

— Écoute, Antoine, il ne peut s'agir pour moi...

— Hélas, j'oubliais, tu n'es pas gourmand. Olga non plus. Mais je ne désespère pas de la convertir. Laissez-vous tenter.

— Je suis venu, — reprit Marc avec fermeté, — pour t'apprendre ainsi qu'à Henriette une nouvelle...

— Nous mangerons à Belley, — interrompit l'autre en lui donnant une tape sur le genou, — des écrevisses à la Nantua. Et quelles écrevisses!

— Je t'en prie. Il s'agit d'une grave nouvelle.

— Ne veux-tu pas attendre ta sœur pour la lui annoncer. Je vais la faire prévenir. Préfères-tu, — ajouta-t-il avec l'espoir d'être délivré d'une explication, — lui parler en tête à tête?

Marc ferma les yeux, se reprocha amèrement de se dérober devant l'obstacle, le dernier peut-être, mais aussi le plus haut, et il articula :

— Non. Voilà : Olga m'a quitté.

— Quoi, elle est partie en voyage?

— Non, elle est partie pour de bon.

— Ce n'est pas possible. Vous vous entendez très bien. Je vous considère comme un excellent ménage.

— Que veux-tu? il n'est bon ménage qui ne se détraque.

— Tu te trompes. Elle va te revenir.

Marc secoua la tête. Antoine, entêté à mettre les choses au mieux, insista :

— Je vois ce que c'est. Vous vous êtes disputés. Comme tout le monde. Seulement Olga a pris la mouche, elle a déclaré qu'elle en avait assez, et elle est sortie. C'est un coup classique... Va, rentre chez toi, tu la retrouveras, un peu honteuse. Et ce sera charmant.

— Antoine, pourquoi ne veux-tu pas comprendre? Olga est partie pour de bon...

— Mais c'est absurde!

— Avec son amant...

— Ah sacrebleu!

Maintenant, il n'y avait plus moyen d'éluder. Très ennuyé,

Antoine s'empara d'un livre sur la table, le reposa, se mit à siffloter. Soudain, se tournant vers Marc qui, les dents serrées, ne disait plus rien, il s'écria :

— Que diable aussi ! pourquoi as-tu été épouser cette femme? Ah ! l'amour !

Marc haussa les épaules. Antoine, qui circulait à grands pas dans le salon, s'arrêta.

— Quand, comment cela s'est-il passé? Est-ce que tu te doutais de quelque chose? Ce n'est pas que je désire me mêler de tes affaires, mais enfin, tout de même, tu es mon beau-frère...

— Elle est partie pour Berlin avec...

Il hésita. Antoine s'écria :

— Avec un Russe, hein?

Marc fit signe que oui. Sournoisement, l'autre conclut :

— J'en étais sûr.

Il reprit sa marche circulaire, et, tout en tournant, il parlait :

— Tout de même, il s'agit de voir les choses comme elles sont. Cette femme, je le répète, ne pouvait te convenir longtemps. Elle n'était pas digne de toi. La preuve... Te voilà débarrassé d'elle, eh bien, tant mieux, après tout... Oui, sincèrement, je t'en félicite. Ne perds pas une heure et divorce. Tu es jeune, tu te consoleras. La vie te donnera des compensations.

Il s'arrêta, s'assombrit et, sur un ton moins encourageant, continua :

— Mais j'y songe. C'est à toi d'annoncer à ta sœur... Comment ne l'a-t-on pas prévenue de ton arrivée...? Elle est dans sa chambre, vas-y... J'ai malheureusement à sortir. Et puis c'est plus convenable...

— J'y vais.

Antoine le regarda s'en aller, raide, les yeux fixes. Il se le rappelait si fier de sa conquête slave, il évoqua leurs regards amoureux, les signes de cette entente charnelle qu'il devinait chez les autres et qui lui faisait mal. L'insuccès de cet ambitieux qui se flanquait par terre aux premiers tours de piste satisfaisait au fond de lui-même une sourde rancune toujours prête.

Henriette, assise devant sa table à coiffer, tournait le dos à la porte.

— Je viens t'annoncer une nouvelle, — dit Marc dès le seuil.

Il éprouvait une extrême lassitude, l'envie de ne plus répéter toujours la même chose.

— Hé bien, — fit Henriette sans le regarder, — tu tombes bien.

— Que veux-tu que j'y fasse! — dit-il en s'avançant.

Henriette, sans lui accorder grande attention, poursuivit simplement tout haut le cours de ses réflexions.

— On voit en moi, — s'écria-t-elle, — une personne comblée. Certes, je ne suis pas une pauvresse, mes amis m'entourent beaucoup... je sais faire à mon mari un intérieur très agréable... assieds-toi donc... oh! je ne veux pas me plaindre. Bien des gens seraient heureux d'être à ma place. Seulement, pour être juste, il faut admettre qu'une personne de mon monde a plus de besoins, plus d'aspirations si l'on veut, que n'importe qui. Tiens, c'est un mot d'Olga qui m'a beaucoup frappée. « On a presque tout, m'a-t-elle dit un jour, et puis, à cause de la seule chose qui vous manque, on croit ne rien avoir. » C'est très juste. Je sacrifierais volontiers beaucoup de mes privilèges pour... Toi, naturellement, tu ne peux pas me comprendre. Et dans mes inquiétudes — car j'en ai aussi bien que toi — tu ne vois que des faiblesses de femme. Pourtant c'est un homme, c'est Hugo, qui a dit qu'un seul être vous manque et que tout est dépeuplé.

— C'est un vers de Lamartine, — murmura Marc accablé.

— Je te dispense de me contredire. Mais j'aimerais que quelquefois, quelquefois seulement, tu comprennes qu'il m'arrive d'être malheureuse. Tu t'imagines bien sûr que tout me réussit. L'idée de me plaindre ne te viendrait pas. Le moindre événement désagréable qui t'arrive, tu en fais une montagne. Par exemple, quand tu as dû renoncer à passer tes examens. C'est très vexant, soit. Mais ce n'est pas ce que j'appellerais un grand malheur...

— Depuis lors, Henriette...

— Oui, je t'entends déjà, tu vas dire que je suis sans cœur, que je ne m'intéresse pas assez à ta vie. Eh bien, et toi? Est-ce que tu t'intéresses à la mienne?

Elle se retourna avec tant de violence vers lui, qu'il en demeura intimidé. Peut-être lut-elle sur son visage un peu de sa détresse, car elle continua avec moins d'aigreur :

— T'es-tu jamais demandé si j'étais complètement heureuse, s'il n'y avait pas un vide à mon foyer? Va, tu pourrais me témoigner plus de sympathie, cela ne te ferait pas de mal. L'important, vois-tu, c'est de deviner le malheur des autres, de leur épargner même la peine de le raconter. Mais cela, c'est joliment rare. Moi, j'ai beaucoup tâché d'aider, de conseiller... Ah, si l'on m'avait écouté davantage! Un chagrin, je le pressens tout de suite. Je n'ai jamais rencontré personne qui devinât le mien.

De ses petites mains fiévreuses, elle saisit son mouchoir, se moucha longuement, et, calmée, demanda sur un ton morne :

— Qu'est-ce que tu voulais me dire?

Alors Marc se leva en disant :

— Je n'ai plus le temps... Antoine t'expliquera...

Elle haussa les épaules et il se sauva.

« Être lâche, pensa-t-il, comme c'est bon cette fois! Quelle délivrance que de s'enfuir! » Puis il marcha longtemps sans penser à rien du tout. Enfin il se demanda : « Où vais-je? » Maintenant que ces deux visites étaient faites, il ne lui restait plus qu'à rentrer chez lui et à attendre. Attendre quoi? Rien. Comme ce serait long. D'ailleurs l'idée de retrouver sa chambre vide lui faisait horreur. Il s'arrêta, complètement indécis.

— Monsieur Lepreux...

Il secoua la tête et reprit sa marche. Mais une voix de femme, derrière lui, insista :

— Monsieur Lepreux!

Il se retourna : c'était madame Fleurieu. « Encore celle-là, pensa-t-il. Va-t-il falloir que je le lui dise? » Mais vite, avec sa franchise innocente, elle s'écria :

— Que je suis heureuse de vous rencontrer! Il y a si longtemps que je ne vous ai vu. Comment allez-vous?

Il appréhenda qu'elle ne lui demandât des nouvelles d'Olga, mais c'était justement la personne dont elle préférait ne pas parler. Il dit avec une rudesse précipitée :

— Cela ne va pas très bien.

— La vie rend trop sensible, — fit-elle avec une nuance de mélancolie.

Il hésita à la planter là, brusquement, ou à lui crier des

injures, mais il se borna à blémir. Alors, sourdement inquiète, elle lui demanda :

— Qu'y a-t-il?

— Je n'ai pas déjeuné, — répondit-il en ricanant pour se débarrasser d'elle. — Alors, n'est-ce pas? j'ai faim.

— Hé bien, entrez donc. Vous êtes juste devant ma maison. Même, en vous voyant là comme je rentrais, j'ai cru que vous veniez me voir. Entrez, vous prendrez quelque chose.

Il se laissa faire pour ne pas avoir à fournir d'autres explications, et aussi parce qu'il avait réellement faim : son affreux chagrin l'avait creusé. Dans le salon de madame Fleurieu il dévora des biscuits secs et but deux verres de porto. Elle le servait elle-même, elle le regardait avec attendrissement. Le sang lui revint aux joues et il dit :

— Vous ne pouvez savoir quelle reconnaissance je vous dois.

— Oh! — répliqua-t-elle avec vivacité, — c'est moi qui suis votre débitrice.

— Comment?

— Je vous sais gré, — balbutia-t-elle, — d'être là...

Il se rappela qu'on la disait bête.

— Malheureusement, je suis obligé de vous quitter et...

— Pourquoi partez-vous déjà? — s'écria-t-elle.

Elle était si préoccupée de retenir ce farouche jeune homme qu'elle ajouta :

— Même si vous n'avez rien à me dire, je vous en prie, restez...

Sa voix eut un tel accent de douceur que Marc, le cœur brusquement fondu, se laissa tomber dans un fauteuil. Suffoqué par son émotion, des larmes brillèrent à ses paupières.

— Qu'avez-vous? — fit-elle tout alarmée.

— J'aurais beaucoup de choses à dire, — continua-t-il en avalant avec peine sa salive, — mais ce serait trop long, sans intérêt...

Elle joignit les mains avec ferveur :

— Moi, je vous écouterai toujours.

— Eh bien, ma vie est détruite. Voilà. C'est tout.

Brusquement un accès de rage le parcourut des pieds à la tête.

— Ma femme, ma femme est partie avec son amant. Oui,

la créature que j'aimais plus que tout au monde m'a trompé avec un ami. Ma confiance, ils l'ont trahie... Peut-être la trahissaient-ils depuis longtemps — c'est vrai, je n'y avais pas encore pensé. Ce n'est pas d'aujourd'hui sans doute que je suis un mari trompé... Mais quoi, ils n'ont pu supporter davantage ma présence. D'ailleurs, vous savez, pour eux, la trahison ce n'est rien. Un geste sans importance. Et ils avaient abusé de ma confiance en me faisant avouer... en me faisant raconter... bref ils en ont profité ensuite pour me décourager, pour me démoraliser, pour m'enlever toute estime de moi-même, tout sentiment de l'honneur.

Il s'était levé, le poing haut, mais il ne put continuer ces paroles entrecoupées. Il s'abattit sur un canapé et éclata en sanglots. Madame Fleurieu était terrifiée : jamais elle n'avait vu sangloter un homme. Elle croyait que les larmes étaient la ressource facile des femmes, et voilà que celui-là se débattait devant elle, la poitrine rompue, à demi étranglé. D'abord elle eut peur, elle s'agita autour de lui sans oser le toucher, ni lui parler. Puis, comme la crise perdait de sa violence, une immense pitié remplit son cœur tendre : elle se mit à genoux près de Marc en lui murmurant des mots sans signification. Même elle essaya de lui prendre la main. Mais il s'interrompit, et, sans s'étonner de la voir à ses pieds, ajouta d'une voix sauvage :

— D'ailleurs, si je me suis trompé sur moi-même et sur les autres, j'en suis puni. Est-ce très juste? je l'ignore. Mais je vais devenir aveugle.

— Aveugle!

— Oui, il est si affreux, si excessif d'être frappé deux fois si cruellement, que je n'ose pas révéler ces deux catastrophes ensemble. Je n'en dis qu'une. Mais à vous j'avoue l'étendue de mon malheur. Je ne sais pas pourquoi. Parce que vous êtes là, parce que vous avez l'air bon, parce que j'éprouve une grande faiblesse à l'idée d'être seul désormais, affreusement seul. Mon Dieu!

Sa tête retomba sur les coussins. Madame Fleurieu parvint à saisir une de ses mains et la couvrit avec dévotion de baisers silencieux :

— Puisque je suis là, comme vous dites, vous n'êtes pas seul...

Il ne répondit rien, elle reprit :

— Voulez-vous que je remplace celle qui ne vous méritait pas? Moi, je ne vous abandonnerai jamais. Dites, voulez-vous?

Il ne comprenait pas bien. Il demanda :

— Mais pourquoi?

— Parce que...

Elle mit son visage contre la main de Marc qu'elle tenait toujours, qu'elle ne voulait pas lâcher, et qu'elle mouillait maintenant de ses larmes.

— Parce que je vous aime, — dit-elle.

Un étrange étonnement envahissait le jeune homme, qui ressemblait par degrés à de la fierté. Et il l'entendit encore qui murmurait, d'une voix délicieuse :

— Je vous ai toujours aimé. J'ai envié tous ceux qui vous approchaient. Vous ne ressemblez pas aux autres. J'aurais rêvé de vivre avec vous, de me dévouer entièrement à vous. Mais vous ne m'accordiez pas un regard. Pourtant vous êtes bon, vous n'êtes pas comme ces hommes froids ou brutaux... Monsieur Lepreux...! Marc, j'ai pour vous un sentiment d'adoration qui ne s'éteindra jamais. Faites de moi ce que vous voudrez, mais, je vous en supplie, ne me repoussez pas.

Il n'arrivait pas à s'expliquer le retournement imprévu de sa situation. Comment? le destin, à l'instant où il l'accablait, lui apportait une telle revanche! « Revanche! » toujours sa préoccupation de rivalité et de défi. Il songea à Pierre, avec un sursaut de la jalousie ancienne, il prit dans ses bras cette femme enamourée et il se dit que, quand même, celle-là, Villiers ne l'aurait pas.

— Embrassez-moi, — murmura madame Fleurieu, les yeux clos.

Marc contempla ce visage ravissant et pur, aux lèvres encore tremblantes d'émotion et il en approcha les siennes. Elle reçut enfin le baiser si longtemps attendu, avec un « ah » de bonheur et d'impatience. Plus de subterfuge et de tristesse, désormais : c'était Marc qui la tenait dans ses bras pour de bon. Brûlante de désir, elle cacha son visage sur son épaule, et il l'aima d'être si pudique, avec sa rougeur innocente.

— Vous serez, — murmura-t-il d'un ton pathétique, — la dernière personne que je verrai.

Alors elle se redressa : elle avait oublié qu'à côté de son bonheur à elle, il y avait son malheur à lui. Son espoir de le rendre heureux fut si poignant qu'il l'inspira :

— Marc, — dit-elle, — je vous donnerai mes yeux. Oui, regardez-moi, regardez-moi, tant que vous pourrez; ensuite, moi, je regarderai pour vous. C'est un horrible malheur que de devenir aveugle, mais vous êtes plus digne qu'un autre de le supporter. Je connais votre courage, votre fierté, j'ai confiance en vous. Il faut être un héros pour faire face à de telles circonstances. Vous le serez, Marc, j'en suis sûre...

Il la considéra, plus étonné que jamais... Olga et Volodia avaient disparu avec son secret. Pour cette femme aux yeux éperdus, il était le Marc Lepreux de naguère, celui qu'il avait construit et imposé. Le personnage fictif dont on avait cherché à le dissocier, il le rattrapait, grâce à elle, il le redevenait. Et après ces longues semaines de reniements progressifs, quelqu'un croyait de nouveau en lui. C'est vrai qu'il avait toujours souhaité une occasion d'héroïsme : la cécité la lui offrait. Elle n'était pas à chercher dans le vaste monde, elle l'attendait en lui. Son zèle n'avait donc pas été vain. Au fond de ses désirs de force et de courage il y avait un avertissement secret qui s'éclairait aujourd'hui et le justifiait.

Héroïsme passif, tout de même, songeait-il avec amertume, qui consiste à subir. « Il faudra bien supporter ce que je ne puis pas ne pas accepter. C'est l'héroïsme qui convient précisément à un lâche... Mais, enfermé dans les ténèbres, personne ne se doutera de ma lâcheté. » Il se pencha vers la jeune femme et lui demanda :

— Comment faites-vous pour dire juste les paroles qu'il fallait...

Et, tandis qu'elle l'embrassait encore, il enleva ses lunettes, avec un soupir de soulagement, et murmura :

— Devenir aveugle, quel alibi!...

ROBERT DE TRAZ

TALLEYRAND A SAINT-SULPICE ET A LA SORBONNE

Talleyrand entrait à seize ans, en 1770, au séminaire de Saint-Sulpice[1]. Les bâtiments où se formaient les prêtres du diocèse de Paris n'étaient point ceux qui s'élèvent aujourd'hui sur le côté sud de la place de ce nom; ils occupaient alors en entier la place actuelle, en masquant complètement la façade de l'église; l'entrée principale s'ouvrait sur la rue du Vieux-Colombier. Cinq ans de la vie du futur évêque, de seize à vingt et un ans, allaient s'écouler dans un quartier qui lui était familier, à quelques pas de sa maison natale, à la porte même de l'église où il avait été baptisé.

A en croire ses *Mémoires*, ce furent « cinq années d'humeur, de silence et de lecture; » elles lui parurent « si longues et si tristes. » « Je fus, dit-il, au séminaire d'une tristesse qui, à seize ans, a bien peu d'exemples. Je ne formai aucune liaison. Je ne faisais rien qu'avec humeur. J'en avais contre mes supérieurs, contre mes parents, contre les institutions... On me croyait hautain, souvent on me le reprochait... Hélas! mon Dieu, je n'étais ni hautain ni dédaigneux : je n'étais qu'un bon jeune homme, extrêmement malheureux et intérieurement courroucé. » Bien des années plus tard, dans une de ces soirées de Valençay où le prince de Bénévent aimait à se raconter, la duchesse de Dino recueillait de ses lèvres des souvenirs de Saint-Sulpice qui étaient pleins d'amertume. « Je fus si malheureux que je passai mes deux premières années de séminaire sans presque parler à personne. Je vivais seul, en silence...

1. Voir la *Revue de Paris*, n° du 15 août 1926.

J'étais indigné contre la société, et je ne comprenais pas comment, parce que j'étais affligé d'une infirmité d'enfance, j'étais condamné à ne pas occuper la place naturelle qui m'appartenait. »

Cependant il arrivait à Talleyrand, quand il rappelait « ce temps d'épreuve » où il été avait « trempé dans les eaux du Styx, » d'en parler sur un ton tout différent. Un jour, au congrès de Vienne, il faisait au comte Alexis de Noailles cette curieuse confidence : « Quand je veux être heureux, je songe à Saint-Sulpice, et je me rappelle mes souvenirs de ce temps-là. Il y avait alors au séminaire de bonnes têtes, M. Bourachot, supérieur général, M. Le Grand, docteur de Sorbonne, et d'autres encore. (Noailles ne se rappelait pas tous les noms que le prince lui avait cités.) M. Le Grand m'a donné de bien bons conseils. » Le 13 novembre 1821, au palais du Luxembourg, il prononçait l'éloge funèbre de son collègue de la Chambre des pairs, le comte Bourlier, évêque d'Évreux, ancien Sulpicien, qui venait de mourir; il l'avait souvent reçu à son hôtel de la rue Saint-Florentin. Il disait avoir « un plaisir particulier » à parler de Saint-Sulpice. Il évoquait à cette occasion le souvenir des Sulpiciens avec une sympathie respectueuse : à la différence de la plupart des congrégations religieuses qui ont fui le monde et s'en tiennent à l'écart, ils habitaient les villes, mais ils y vivaient « d'une manière assez retirée et assez occupée pour n'en craindre aucune des séductions. Ceux même dont les talents, malgré eux, jetaient quelque éclat, se couvraient tellement de leur modestie, qu'il est arrivé à plusieurs d'entre eux de se dérober au gouvernement, qui aurait voulu les appeler à des places élevées. » Il témoigna toujours une estime particulière à M. Émery, le célèbre supérieur général de l'ordre de Saint-Sulpice; il aimait à le recevoir à sa table, à l'époque du Consulat.

Qui faut-il croire? Le Talleyrand des *Mémoires* ou celui du congrès de Vienne? Le Talleyrand de Valençay ou celui du Luxembourg? Avec lui, des affirmations contradictoires ne sont pas pour étonner. On comprend que, dans ses *Mémoires*, il ait insisté sur la pression qui lui avait été faite, sur son mécontentement, après tout légitime; il tenait trop à justifier devant la postérité et devant sa conscience l'oubli qu'il

devait faire un jour de la parole sacramentelle : *Tu es sacerdos in æternum.* Dans le dernier document qui a reçu sa signature, la lettre au pape Grégoire XVI dont le texte avait été établi avec tant de soin deux mois à l'avance et qu'il signa le jour même de sa mort, le 17 mai 1838, il tint à insérer cette protestation suprême : « Le respect que je dois à ceux de qui j'ai reçu le jour ne me défend pas non plus de dire que toute ma jeunesse a été conduite vers une profession pour laquelle je n'étais pas né. »

Le séminaire de Saint-Sulpice possédait une belle bibliothèque, qui avait été enrichie, quelque trente ans plus tôt, par le cardinal de Fleury. Les ouvrages les plus nombreux se rapportaient, comme c'était naturel, à la théologie, à l'exégèse et à l'ensemble des sciences ecclésiastiques; mais les moralistes, les grands historiens, des biographies d'hommes d'État, des récits de voyages célèbres, quelques poètes figuraient aussi sur ses rayons. A Reims, chez son oncle, Charles-Maurice avait lu à contre-cœur les livres qu'on lui avait désignés ou imposés; à Saint-Sulpice, livré à lui-même, il dévora avec une sorte de rage tous les livres qu'il trouvait au hasard de ses séances de bibliothèque. Les récits des voyages sur mer, avec les tempêtes et les aventures de traversée, avaient un vif attrait pour lui; il y voyait comme l'image des changements soudains qui pourraient se produire dans sa situation.

Toutes ses heures de liberté se passaient à lire. De l'enseignement professionnel qu'il suivit avec ses condisciples, — cours de théologie, d'Écriture sainte, d'histoire de l'Église, de droit canonique, de liturgie, — de la formation religieuse et morale qui est l'objet essentiel de la culture dans un séminaire, pas un mot; son unique souvenir est pour les lectures qu'il faisait lui-même au gré de sa fantaisie et de ses trouvailles. Il recherchait de préférence les livres qui étaient en harmonie avec son état d'âme. J'étais, dit-il, « retiré pendant les récréations dans une bibliothèque où je cherchais et dévorais les livres les plus révolutionnaires que je pouvais trouver, me nourrissant de l'histoire des révoltes, des séditions et des bouleversements de tous les pays. » Il est regrettable qu'il n'ait point

conservé les titres de quelques-uns des ouvrages qui avaient fait ses délices; on aurait vu si la bibliothèque de Saint-Sulpice possédait vraiment des livres si révolutionnaires.

Ce fut, selon son expression, sa « troisième et véritablement utile éducation, » la première ayant été la périgourdine, la deuxième la harcurienne, la troisième la sulpicienne. Éducation qui fut un peu celle d'un autodidacte, ne prenant conseil que de ses lectures, les comparant à son jugement personnel : phénomène rare sans doute pour une éducation faite en communauté, avec une discipline uniforme pour tous, comme l'est en particulier la discipline d'un séminaire. Les livres éclairaient son esprit, ils ne l'asservissaient jamais. Dans le tête-à-tête qu'il avait avec ses ouvrages favoris, il ne manquait pas d'estimer, lorsque sa propre opinion différait de l'opinion de ses auteurs, que c'était son opinion à lui qui était la bonne.

Il faut prendre l'esprit de son état; le mot est de Frédéric II, qui allait achever de régner, au moment même où Talleyrand entrait dans la vie du siècle. Le roi de Prusse avait été lui-même un bel exemple de sa formule, le jour où il était passé brusquement de la vie silencieuse et agréable de Rheinsberg à la vie agitée et dramatique de Potsdam. Son état, qu'il n'avait pas choisi, ne lui permettait plus de jouer les Télémaque; il l'obligeait à devenir, coûte que coûte, administrateur, homme d'État, chef de guerre. L'Europe et la France en particulier savaient les résultats qu'avait obtenus en quelques années sa volonté de fer; il avait voulu être Frédéric le Grand, il l'avait été.

L'esprit de son état pour un séminariste, n'est-ce pas d'exercer sur sa vie intérieure, sur ses mœurs privées, une sévère contrainte? Le loup dévorant dont parle l'Écriture rôde autour de tous, à tous les âges; mais les adolescents sont sa proie la plus facile. Notre jeune séminariste, loin de songer à combattre l'ennemi, semble lui avoir fait tout de suite un accueil souriant. Au bout de quarante-quatre ans et après tant d'événements du même genre, le prince de Bénévent parlait encore de certaine aventure d'amour de ses dix-huit ans avec un sentiment de satisfaction et, si l'on peut dire, de recon-

naissance. « J'y pense, dit-il, avec plaisir, parce que je lui dois vraisemblablement de n'avoir pas éprouvé tous les effets de la mélancolie poussée au dernier degré. » Veut-il dire par là que, dans sa mélancolie, il avait songé à se détruire? Certes, sa présence au séminaire n'eut, à aucun moment de ces cinq années, le caractère d'une vocation; ce n'était pas un appel d'En Haut qui l'y avait fait entrer. Malgré tout, il s'était décidé à franchir le seuil de Saint-Sulpice; alors n'était-ce pas un devoir pour lui d'observer les bienséances? Ce fut à tout âge la chose du monde dont il se préoccupa le moins. Suivant le mot de quelqu'un qui l'a bien connu et qui l'a étudié de près, « il apprit de bonne heure à caresser le scandale et à mépriser l'opinion des honnêtes gens. » Comme le dit Étienne Dumont, qui l'a souvent rencontré dans la société de Mirabeau et qui évoque, à propos de sa vie privée, le souvenir du cardinal de Retz, « ses mœurs n'étaient rien moins que cléricales. » Cette manière d' « anti-cléricalisme » commença pour lui dès le séminaire.

La rencontre féminine sur laquelle Talleyrand s'étend avec complaisance au début de ses *Mémoires*, fut-elle la première de ce genre? Doit-on ajouter créance à un récit qui parut de son vivant, sous le règne de Charles X, et contre lequel il ne fit point entendre de réclamation? Il était au séminaire depuis quelques mois, quand il lia connaissance, par une fenêtre de la rue du Pot-de-Fer (aujourd'hui rue Bonaparte), avec la fille du plus riche rôtisseur du quartier, qui n'avait guère plus de quatorze ans. Pour aller se promener la nuit avec elle, il sautait le mur, en se servant des branches d'un tilleul et de l'impériale d'un fiacre. La jeune fille parvint même à pénétrer dans sa cellule, à l'insu du concierge Régomier; ce brave homme n'avait pas deviné la jolie enfant, sous le déguisement d'un patronnet apportant des friandises pour la Pentecôte. Bien des années après, en 1826, un jour que Talleyrand se rendait à la Chambre des pairs, son carrosse heurta une borne en tournant la rue du Gindre (aujourd'hui rue Madame). « J'ai levé la tête, » lui fait-on dire, « et reconnu cette maison peinte en vert qui renfermait pour moi toute beauté et tout amour en 1770. »

Les deux grands mobiles de cette existence, a dit Vitrolles

en parlant de Talleyrand, ont été « l'amour des femmes et l'amour de l'argent. » Quand on a pratiqué l'histoire de Talleyrand, on est en droit de dire qu'il faut toujours faire leur place dans sa vie à ces deux mobiles et que, dans l'un et l'autre de ces domaines, tout est possible avec lui. On reconnaît, d'autre part, que les détails du récit qui vient d'être résumé sont en parfaite harmonie avec la topographie des lieux, tels qu'ils existaient à la fin du règne de Louis XV. On hésite cependant à mettre cette escapade scandaleuse sur le compte du séminariste de seize ans. S'il est entendu qu'on ne prête qu'aux riches, n'est-ce pas une erreur de trop leur prêter?

Pour l'autre aventure, celle de la rue Férou, le doute n'est pas permis : *habemus confitentem.* Elle doit être rapportée, telle qu'il a cru devoir l'insérer lui-même, à tête reposée, dans ses *Mémoires*; elle est curieuse, en effet, pour l'histoire intime du personnage, curieuse aussi comme une preuve du relâchement des mœurs qui s'était introduit jusque dans la maison fondée par l'austère M. Olier.

Charles-Maurice était arrivé, pour parler comme lui, « à l'âge des mystérieuses révélations de l'âme et des passions, au moment de la vie où toutes les facultés sont actives et surabondantes. » Il avait remarqué, aux offices de l'église de Saint-Sulpice, où l'on conduisait les séminaristes, une jeune personne à l'air simple et modeste; sa présence l'avait rendu lui-même plus exact aux grandes cérémonies. Un jour où il pleuvait beaucoup, il l'aborda à la sortie de l'église, il lui offrit la moitié de son parapluie. L'inconnue accepta; elle se laissa reconduire tout à côté, rue Férou, et permit à son compagnon de monter chez elle. (C'était l'hôtel n° 6, qui a conservé ses bas-reliefs et des sphinx sur les piliers d'entrée.) « Comme une jeune personne très pure, » elle lui proposa de revenir. Il prit ainsi l'habitude d'aller la voir à peu près tous les jours, et cela pendant deux années, de dix-huit à vingt ans. Leurs destinées offraient une ressemblance qui les avait attachés l'un à l'autre; le séminariste était entré malgré lui au séminaire, l'aimable personne était entrée malgré elle au théâtre. Ils avaient un sujet commun de conversation qui établit entre eux « une confiance sans réserve, » la tyrannie de leurs parents.

La politique faisait-elle aussi partie de leurs entretiens? C'était l'époque du premier partage de la Pologne. Talleyrand rappelait plus tard l'impression douloureuse que lui avait faite « ce grand acte d'injustice et de spoliation, » au moment même où il s'était accompli. A-t-il parlé avec son amie de l'ignorance honteuse du duc d'Aiguillon, ministre des Affaires étrangères, et du cardinal de Rohan, ambassadeur à Vienne, lors des négociations qui avaient précédé ce crime? Toute la France en était révoltée.

Talleyrand n'a point donné le nom de la personne accueillante de la rue Férou : elle s'appelait Dorothée Dorinville, connue à la Comédie Française sous le nom de Luzy; elle avait vingt-cinq ans quand commençèrent ses relations avec son jeune ami, plus jeune de sept années. Dorothée : un nom que le prince de Bénévent aimera à prononcer dans les vingt-cinq dernières années de sa vie, en l'appliquant à une toute autre personne.

Talleyrand donne à entendre que ses supérieurs de Saint-Sulpice fermèrent les yeux sur ses visites rue Férou; ils avaient bien remarqué que l'humeur sombre de leur élève avait fait place à la gaîté, et ce fut tout. Ce séminariste avait toutes les chances d'être un jour un prélat très en vue, cardinal peut-être, ministre de la feuille peut-être : il était prudent de le ménager. Est-ce bien vraisemblable pour une aventure qui ne fut point un accident? Elle dura deux ans; elle se passa sous les yeux de tous, presque tous les jours, à la porte même du séminaire. Il est tout naturel de supposer, au contraire, que sa conduite scandaleuse finit par l'obliger à quitter la maison. Un pamphlet de 1790, qui parle de la « dépravation des mœurs, des honteux excès » du séminariste, dit ceci : « Élevé au séminaire de Saint-Sulpice, M. l'évêque d'Autun ne dut qu'aux conditions inséparables de sa naissance et surtout aux égards que l'on avait pour les vertus et les mérites de M. l'archevêque de Reims son oncle, de ne pas en être renvoyé avec éclat. » Mais il n'est point impossible qu'on lui ait fait comprendre qu'il devait sortir de Saint-Sulpice avant le terme de ses études.

Il est certain qu'il y était encore quand il soutint avec succès en Sorbonne, le 22 septembre 1774, la thèse appelée

Tentative, pour les examens du baccalauréat en théologie; elle était dédiée à la Sainte Vierge et roulait sur ce sujet : *Quænam est scientia quam custodient labia sacerdotis?* « Quelle est la science que doivent garder les lèvres du prêtre? » Il avait dû la préparer avec son directeur d'études, son « théologien, » le Sulpicien Charles Mannay, plus tard évêque de Trèves, puis de Rennes; il devait rester en rapports affectueux avec lui et le recevoir pendant des mois à Valençay. Sur un témoignage « de l'application à l'étude et des talents, » le futur bachelier avait obtenu une dispense d'âge, pour passer sa thèse à vingt ans, au lieu de vingt-deux. D'autre part, il est certain qu'il n'était plus à Saint-Sulpice, quand il reçut, avec le sous-diaconat, le premier des ordres majeurs. Comment expliquer, sinon par une absence forcée, qu'il n'ait pas été ordonné avec l'ensemble de ses condisciples, à Paris même, dans la paroisse de ses parents qui était aussi la sienne, dans l'église où il avait fait sans doute sa première communion? On ne peut malheureusement pas interroger les registres de sortie du séminaire en 1775; ils sont perdus pour cette année. Quant aux *Mémoires* du prince de Bénévent, ils sont sur ce point spécial d'un mutisme complet; on sait l'extrême discrétion qu'ils observent dans tout ce qui a un caractère personnel à l'auteur. Aussi bien n'était-ce point leur objet. « Ma vie et mes relations, dit-il, s'y aperçoivent le moins que je le peux. »

Des autorités respectables parlent d'un séjour du jeune abbé au séminaire d'Angers. On donne les détails d'une débauche de table qu'il y aurait faite en cachette avec ses nouveaux condisciples, le soir du dimanche gras; on parle d'une farce de mauvais goût qu'il y aurait commise, en allant cacher dans le lit du supérieur un enfant nouveau-né. C'est une tradition vivante encore dans le clergé angevin que le futur évêque d'Autun vint pendant quelque temps étudier au Logis Barrault, c'est-à-dire au grand séminaire d'Angers; on dit qu'à cause de sa qualité il mangeait au réfectoire à une table séparée, où il était seul.

A quelle date précise placer l'anecdote qui suit? Si elle est authentique, elle est antérieure à la mort de Louis XV, c'est-à-dire au 10 mai 1774; Talleyrand était dans sa vingt et unième

année. Madame du Barry régnait alors à Versailles; elle y avait sa cour de fidèles. C'était le temps où « le manteau de l'abbé Terray et la simarre du chancelier de Maupeau s'offraient gaîment aux écarts de la poudre de sa toilette. » Ainsi parle Talleyrand lui-même; il a donné sur la dernière favorite de Louis XV, sur l'intrigue qui l'avait poussée à la cour, sur sa personne, sur son entourage, des détails dont l'abondance et la précision prouvent qu'il l'avait bien connue. Un jour, dans son boudoir, se trouvaient réunis Choiseul-Gouffier, Lauzun, Narbonne, Talleyrand. Les trois premiers, en joyeux compagnons, amusaient la jeune femme du récit de leurs bonnes fortunes; le dernier restait silencieux. Elle se tourne vers lui, et le fixant avec ses yeux spirituels : « Qu'avez-vous à ne rien dire? Hé quoi? Pas une bonne fortune? Vertu ou modestie? — Ah! Madame, je fais une réflexion bien triste. — Quoi donc? — Paris est une ville dans laquelle il est bien plus facile d'avoir des femmes que des abbayes. » Tous de rire. Quelques jours plus tard, le silencieux récoltait deux bénéfices. L'historiette est jolie et d'avoir débuté, à vingt ans, sous la protection des femmes, comme cela va bien à la nature et à la carrière de l'abbé de Périgord!

Deux de ses condisciples de Saint-Sulpice ont laissé des témoignages sur la crise par laquelle il passa au moment où les ordres majeurs allaient le lier à l'autel d'une manière irrévocable. Henri de Bethisy, qui devait être le dernier évêque d'Uzès, rapportait de lui une prédiction douloureuse, que les événements avaient réalisée. « Ils veulent faire de moi un prêtre : eh bien! vous verrez qu'ils en feront un sujet affreux. Mais je suis boiteux, cadet, il n'y a pas moyen de me soustraire à ma destinée. » C'est le même témoignage de la part de M. de Cussac, qui était alors le supérieur de Talleyrand et qui rapporta à un confrère ce mot du séminariste : « On me force d'être ecclésiastique; on s'en repentira. » Philippe de Sauzin, qui mourut évêque de Blois sous le règne de Louis-Philippe, a écrit dans ses *Souvenirs* : « Je peux attester qu'il était d'une humeur de chien au moment de son sous-diaconat. » L'abbé de Sauzin disait un jour à son ancien précepteur du collège d'Harcourt, M. Langlois : « Comment donc avez-vous

pu faire un prêtre de cet homme? — Hélas! » répondit M. Langlois, « vous ne vous imaginez pas tout ce que j'ai fait pour l'empêcher d'entrer dans l'état ecclésiastique. »

Monseigneur de Sauzin dit d'une manière très nette : « Je certifie qu'il n'a pas été appelé (au sous-diaconat par les directeurs de Saint-Sulpice); mais, pendant les vacances, quand il n'était plus dans la maison, il obtint des dispenses, et se fit ordonner le jour de la fête de saint Mathieu, » c'est-à-dire le 21 septembre de l'année 1775. La date de ce jour est inexacte. On trouve, en effet, dans les archives de l'archevêché de Paris, que Talleyrand fut ordonné sous-diacre le samedi 1er avril 1775, veille du dimanche de la Passion; l'ordination se fit à Paris, dans l'église Saint-Nicolas du Chardonnet; l'ordinant était Léon-François-Ferdinand de Salignac de La Motte-Fénelon, évêque de Lombez. Ces archives apprennent aussi que, dix mois plus tôt, le 28 mai 1774, samedi des quatre-temps, veille du dimanche de la Trinité, dans la même église, Talleyrand avait reçu à la fois les quatre ordres mineurs, portier, lecteur, exorciste, acolyte; l'ordinant avait été Toussaint-François-Joseph Conen de Saint-Luc, évêque de Quimper.

Charles-Maurice avait vingt et un ans et deux mois, quand il avait entendu, le 1er avril 1775, la monition solennelle : « Jusqu'à cette heure vous êtes libre... Cet ordre une fois reçu, vous ne pourrez plus en briser les engagements et vous serez attaché à jamais au service de Dieu... Pendant qu'il en est temps encore, réfléchissez. Et si vous persistez en votre sainte résolution, au nom du Seigneur, avancez ici. » Il avait fait un pas en avant et s'était mis à genoux devant l'évêque : il était attaché irrévocablement au service de l'Église.

Talleyrand ne devait plus rentrer au séminaire de Saint-Sulpice ; il y a tout lieu de croire que ses supérieurs l'avaient vu partir sans déplaisir, et qu'ils ne tenaient pas à le préparer au diaconat et à la prêtrise.

L'année 1775 vit le dernier sacre de l'ancienne monarchie; cette solennité fut célébrée à Reims le 11 juin, sinon avec une pompe plus brillante qu'au début de chaque règne, du moins avec une sorte d'ivresse patriotique qui lui valut un éclat exceptionnel. Un jeune roi venait de monter sur le

trône à vingt ans; son avènement avait provoqué une joie universelle. Quel contraste entre ses vertus privées et les scandales que son grand-père avait offerts jusqu'au dernier jour! La reine était une jeune femme de dix-neuf ans, dont on célébrait à l'envi les grâces et la bonté. Le roi, plein d'intentions excellentes, avait répondu tout de suite à l'attente de la nation; le renvoi de ministres discrédités, la nomination de Turgot, le rappel des parlements avaient suscité partout des applaudissements. Que Dieu fît descendre sur la tête du nouveau souverain le trésor de ses bénédictions, et une ère de bonheur allait s'ouvrir pour tous les sujets. Aussi peut-on dire que le 11 juin 1775 le cœur de la France battait à Reims, sous les voûtes de l'insigne basilique. Des spectateurs étaient accourus de partout. Dans la foule se trouvait un jeune homme de seize ans, Jacques Danton; il était venu à pieds d'Arcis-sur-Aube, pour voir « comment on faisait un roi. » Dix-sept ans, plus tard, devenu ministre, il donnera des instructions à Talleyrand.

Les parents de l'abbé de Périgord avaient désiré qu'il assistât au sacre de Louis XVI. Pour eux, la solennité avait comme un intérêt de famille, qui s'ajoutait à son intérêt religieux et monarchique. A côté du cardinal de La Roche-Aymon, l'archevêque-duc, qui était le prélat officiant, l'archevêque de Trajanopole, oncle du jeune abbé, devait un rôle en vue à son titre de coadjuteur. Le père de Charles-Maurice, le comte de Talleyrand, avait le grand honneur, avec le vicomte de La Rochefoucauld, le marquis de Rochechouart, le comte de La Roche-Aymon, d'être l'un des quatre seigneurs otages de la sainte Ampoule; le roi n'avait pas oublié, en le désignant, qu'il avait été menin de son père. Lui-même, le jeune abbé, appartenait un peu à l'Église de Reims : depuis le 16 janvier précédent, l'acolyte du diocèse de Paris était devenu chapelain de la chapelle de la Sainte Vierge en l'église paroissiale de Saint-Pierre de Reims; la protection de son oncle lui avait valu sans doute cette distinction ecclésiastique.

Le dimanche 11 juin, fête de la Trinité, dès six heures et demi du matin, les cérémonies avaient commencé. Les quatre otages de la sainte Ampoule s'étaient rendus à l'abbaye de Saint-Remi; ils portaient le costume de gala : manteau court

d'étoffe d'or, chapeau noir garni d'un bouquet de plumes noires à deux rangs. En prêtant serment sur le livre des Évangiles, ils avaient juré, entre les mains du grand prieur, qu'il ne serait fait aucun tort à la sainte Ampoule; pour la conserver, ils s'engageaient à exposer leur vie. Une procession se forma; les seigneurs otages, à cheval, encadraient le dais sous lequel le grand prieur portait la fiole miraculeuse. Quand elle eut été remise à l'archevêque, ils prirent place dans les quatre premières stalles hautes du côté de l'Évangile. Alors la solennité du sacre s'était déroulée avec toutes ses phases dans leur majesté liturgique. Talleyrand avait vu les onctions faites avec le saint chrême, le couronnement du roi sur le front duquel le cardinal-archevêque avait posé le diadème, l'ascension de l'oint du Seigneur sur le trône élevé au milieu du jubé, la cérémonie des offrandes, et tous ces rites immuables qui se déroulaient au son des orgues et à la voix des chantres. Il avait vu les six pairs ecclésiastiques, en mitre et en chape de drap d'or, l'archevêque duc de Reims consécrateur, l'évêque duc de Laon, l'évêque duc de Langres, l'évêque comte de Beauvais, l'évêque comte de Châlons, l'évêque comte de Noyon, qui évoluaient au cours des cérémonies, tandis que les six pairs laïques montaient une garde d'honneur du côté de l'Évangile : Monsieur, le comte d'Artois, le duc d'Orléans, le duc de Chartres, le prince de Condé, le duc de Bourbon, qui représentaient le duc de Bourgogne, le duc de Normandie, le duc d'Aquitaine, le comte de Toulouse, le comte de Flandre, le comte de Champagne. Aux côtés du duc de Bourbon, il y avait probablement son fils, un enfant de près de trois ans, le duc d'Enghien.

La basilique s'était lentement vidée de sa foule immense. Processionnellement, par une galerie couverte, le roi avait regagné la grande salle de l'archevêché; un festin magnifique y était dressé. Les jours suivants, le jeune chapelain de Saint-Pierre avait assisté au toucher des écrouellles. Deux mille quatre cents malades, venus des provinces les plus lointaines, étaient rangés dans les allées du parc de l'abbaye; le roi les touchait un à un, en prononçant les paroles qui appelaient le miracle : « Dieu te guérisse, le roi te touche. » Enfin, le jeudi 15 juin, la procession solennelle de la Fête-

Dieu avait été la clôture de ces cinq jours de pompes religieuses et d'apothéose monarchique.

Il n'est pas possible qu'un jeune homme de vingt et un ans, à qui son éducation cléricale révélait mieux qu'à personne le sens de ces rites liturgiques, n'ait pas éprouvé quelque émotion au cours de ces cinq journées extraordinaires; il n'est pas possible qu'il n'ait échangé ses impressions avec son père, sa mère, son oncle, ses deux jeunes frères. Mais ce qu'il a pu éprouver, ce qu'il a pu dire alors, il l'a gardé pour lui; pas un mot, pas un seul n'en a transpiré dans ses *Mémoires*. Tout ce qu'il a cru devoir rappeler, à propos de ces solennités si impuissantes sur les âmes et sur les sens, c'est ceci, qu'il faut citer textuellement : « C'est du sacre de Louis XVI que datent mes liaisons avec plusieurs femmes que leurs avantages dans des genres différents rendaient remarquables, et dont l'amitié n'a pas cessé un moment de jeter du charme sur ma vie. C'est de madame la duchesse de Luynes, de madame la duchesse de Fitz-James et de madame la vicomtesse de Laval que je veux parler. » Il semble que cette manière de ne dire absolument rien de tout le reste et de placer ainsi, d'une façon aussi inattendue que peu nécessaire, le nom de trois femmes, dont la dernière se fit une réputation par l'éclat de ses désordres et compta Talleyrand parmi ses amants, il semble, dis-je, que cette manière jette une vive clarté sur le caractère même du personnage.

La carrière ecclésiastique ne pouvait avoir d'intérêt pour l'abbé de Périgord que si elle lui rapportait honneurs et profits; il ne fut point déçu : tout de suite elle lui valut les uns et les autres. Le 24 septembre 1775, Louis XVI lui conférait l'abbaye de Saint-Denis de Reims, de l'ordre de Saint-Augustin; l'abbé commandataire de vingt et un ans disposait sur l'heure même d'un revenu de dix-huit mille livres. C'était un début intéressant. Alors il commença à goûter « l'orgueilleux plaisir de tenir de lui seul toute son existence ». Ce fut pour lui « un moment fort doux » de pouvoir employer les revenus de l'abbaye de Saint-Denis « à payer au collège d'Harcourt une forte partie de sa pension qui y était due encore, et à s'acquitter envers M. Langlois des soins qu'il avait eus de lui dans son

enfance ». On regrette de ne pouvoir contrôler ces lignes des *Mémoires*; elles paraissent singulières. Si ses parents étaient peu fortunés, ils ne l'étaient pas, semble-t-il, au point de n'avoir pu payer les frais d'éducation de leur fils aîné. Est-il vraisemblable que le collège de la rue de la Harpe et surtout que M. Langlois, qui vivait de sa place de gouverneur, aient attendu cinq ans au moins pour ces règlements de comptes? Les *Mémoires* du prince de Bénévent renferment plus d'une contre-vérité; faut-il en compter ici une de plus? A-t-il voulu par cette assertion être encore désobligeant pour la mémoire de ses parents? Ou faut-il comprendre qu'il ait fait alors un cadeau personnel à M. Langlois?

En 1775 se tenait la session d'une des assemblées du clergé. Ces assises quinquennales de l'Église gallicane étaient comme ses états généraux; elles avaient pour objet principal le vote du don gratuit, c'est-à-dire de la contribution financière du clergé aux charges publiques; elles traitaient aussi des affaires de tout genre qui intéressaient le premier ordre de l'État. Chaque province ecclésiastique du royaume y envoyait deux députés dits du premier ordre, archevêques ou évêques, et deux députés dits du second ordre, abbés, prieurs ou bénéficiers. La province de Reims fit à l'abbé de Périgord l'honneur insigne, étant donné son âge, de le désigner comme député du second ordre. Ce ne fut pas tout. Le vieux cardinal de La Roche-Aymon, qui avait l'œil sur cet abbé au nom historique, neveu de son coadjuteur, le fit nommer promoteur de l'assemblée. Le poste était d'importance : il équivalait à celui du ministère public auprès des tribunaux, le promoteur ayant pour charge de veiller à la conservation des droits de l'Église, de sa discipline, et, par suite, de dénoncer les ecclésiastiques en faute.

L'abbé de Périgord, comme promoteur, ne fut que le second de l'abbé de Vogüé, qui était déjà connu par sa compétence dans ce domaine; mais il fut à bonne école. Son esprit naturellement réfléchi, qui avait une aptitude particulière aux questions de finance, put voir de près comment les affaires se traitaient dans ce grand corps. Il rapporte qu'il fit lui-même un des nombreux mémoires sortis de l'assemblée de 1775 pour établir que les biens de l'Église devaient être exempts de tous

les devoirs féodaux. C'était un écho de la grande querelle que l'édit de Machault avait provoquée ou plutôt fait revivre, quand il avait établi vingt-six ans auparavant l'imposition du vingtième. Talleyrand défendait alors l'immunité des biens de l'Église; quatorze ans plus tard, brûlant ce qu'il avait adoré, il sera le premier à proposer de les jeter dans le gouffre du déficit.

Les débuts du jeune promoteur avaient été remarqués, au point qu'on songea dès lors à lui réserver un jour une place d'agent général du clergé; on désignait ainsi les ecclésiastiques élus pour cinq ans qui, d'une assemblée à l'autre, avaient mission de représenter le clergé et de défendre ses intérêts auprès du gouvernement. Député et promoteur à l'assemblée de 1775, futur agent général, le jeune abbé avait le vent en poupe.

Pour arriver au port de l'épiscopat, en attendant mieux, il fallait commencer par doubler les deux caps du diaconat et de la prêtrise. L'abbé de Périgord ne pouvait pas ou ne voulait pas rentrer au séminaire de Saint-Sulpice. L'assemblée de 1775 finie, il fut admis à la Sorbonne, d'abord comme hôte, *hospes*, le 12 avril 1775, puis comme associé, *socius*, le 2 juin suivant. Il allait passer deux ans en compagnie d'ecclésiastiques séculiers occupés de théologie, à quelques pas de la rue de la Harpe où s'étaient écoulées ses années d'enfance.

L'antique maison qui portait le nom du confesseur de saint Louis, était soumise à une règle ainsi définie : *Vivere socialiter et collegialiter et moraliter et scholariter.* « Vivre dans une communauté aimable et irréprochable, en travaillant. » *Moraliter* : Talleyrand reconnaît lui-même qu'il ne s'en est pas beaucoup soucié. « J'y passai, dit-il, deux années occupé de toute autre chose que de théologie, car les plaisirs tiennent une grande place dans les journées d'un jeune bachelier. » Après cet aveu, on peut citer un passage d'un écrit révolutionnaire, qui dit peut-être la vérité : « Entré dans la maison de Sorbonne, les sujets les plus tarés de la licence devinrent sa société intime ». Il s'entraînait au genre d'existence assez libre qui allait être bientôt le sien dans sa maison de Bellechasse.

Sa famille, dont l'indifférence et la froideur, à l'en croire,

firent tant souffrir sa jeunesse, n'oubliait pas de lui rendre la vie agréable. Tandis qu'il faisait, avec son père et sa mère, un séjour à Saint-Thierry, auprès de Reims, pendant l'automne de 1776, sa grand'mère, la marquise d'Antigny, lui avait fait de Commarin un envoi de vin de Bourgogne. L'envoi était bien arrivé, moins deux bouteilles qui s'étaient cassées; le portier de la Sorbonne l'avait fait mettre à la cave. La bonne mademoiselle Charlemagne, qui en informait la marquise d'Antigny, ajoutait (lettre du 18 octobre 1776) : « Je crains, si le vin est très bon, qu'il ne dure pas longtemps. Monsieur l'abbé est fort généreux et voudra en régaler ses amis. »

Si le pensionnaire de la Sorbonne ne songea jamais à inscrire son nom parmi les maîtres illustres qui étaient sortis de la maison, il fut bien obligé de prendre part, de temps à autre, aux exercices théologiques qui conduisaient à la licence. Il fut reçu licencié en théologie le 2 mars 1778. Dans le classement général il fut placé le premier, parce que « le premier lieu » revenait de droit à celui qui était le plus noble, *nobilissimus*. Cette licence, conquise à bon compte, fut le couronnement de ses études; il n'ambitionna jamais le bonnet de docteur.

Déjà, pendant les cinq années de Saint-Sulpice, la théologie et la scolastique n'avaient pu que donner à son esprit cette clarté et cet art de deviser dont Ernest Renan fait remonter le bénéfice pour lui-même à ses années de séminaire. La Sorbonne, avec sa forte culture, développa ces qualités précieuses chez le licencié de vingt-quatre ans. Juste un demi-siècle plus tard, dans une circonstance solennelle, le prince de Bénévent parlait de la formation théologique de l'esprit comme d'une préparation excellente à la carrière diplomatique. C'était le 3 mars 1838, deux mois et demi avant sa mort. Ce jour-là, il prononça, devant ses confrères de l'Académie des Sciences morales et politiques, l'éloge d'un membre de la section d'Histoire qui venait de mourir, le comte Reinhard. L'académicien défunt avait fait une carrière de diplomate, après s'être préparé à la carrière pastorale dans un séminaire protestant. Analogie curieuse avec la carrière de celui qui parlait et qui ne pouvait pas, dans la circonstance, ne pas songer à son apprentissage de la Sorbonne. Après quelques mots sur la jeunesse du défunt, il avait dit : « L'étude de la théologie,

lui avait donné une force et en même temps une souplesse de raisonnement que l'on retrouve dans toutes les pièces qui sont sorties de sa plume. » Pour ne point sembler émettre un paradoxe, il s'était cru obligé de rappeler « les noms de plusieurs de nos grands négociateurs, tous théologiens, et tous remarqués par l'histoire comme ayant conduit les affaires politiques les plus importantes de leurs temps ». Il avait cité en exemple le cardinal Duprat, chancelier de France sous le règne de François Ier, le cardinal d'Ossat, qui traita tant d'affaires importantes entre Henri IV et la cour de Rome, Hugues de Lionne, le grand diplomate des premières années de Louis XIV, qui avait été formé aux affaires par l'évêque de Gap son père, le cardinal de Polignac, le plénipotentiaire aux conférences de Gertruydemberg et au congrès d'Utrecht. Il aurait pu ajouter à ces noms celui du cardinal de Richelieu.

L'omission est d'autant plus singulière que le licencié de Sorbonne avait vécu pendant deux ans dans la maison où survivait la mémoire du grand cardinal. Il parle de son « beau mausolée » dans l'église de la Sorbonne, de son souvenir qui « n'était pas décourageant » pour l'ambition dont il sentait poindre en lui les premiers germes; car c'était le temps où il voulait arriver, comme il le dit, à tout ce qu'il croyait pouvoir bien faire. A-t-il jamais médité devant le tombeau de l'homme qu'il appellera en 1791 « un immortel dans les annales du despotisme, » comme Pierre le Grand qui s'était arrêté un jour au même endroit? S'est-il rappelé la promesse du cardinal à son maître qui déborde d'orgueil patriotique : relever le nom du roi dans les nations étrangères au point où il devait être? Si le souvenir du mort illustre qui repose dans les caveaux de la Sorbonne fit réfléchir l'abbé de Périgord, il ne lui communiqua pas cette unité dans les vues politiques, cette netteté et cette fermeté dans la conception de ses plans, cette volonté capable de maîtriser les hommes et les choses, qui ontfait sa gloire et qui sont les caractères essentiels de son génie.

A l'époque où Talleyrand quittait la maison de Sorbonne, Paris offrait un spectacle extraordinaire : la grande ville était folle d'un homme, car ce ne serait pas assez dire amoureuse.

Voltaire venait de se décider à quitter sa terre de Ferney, dont il avait fait sa résidence depuis vingt ans; il était arrivé à Paris le 10 février (1778). Ce vieillard de quatre-vingt-quatre ans avait eu la rentrée d'un jeune triomphateur. Les ovations se succédaient sans interruption devant sa demeure du quai des Théatins; la première représentation de sa tragédie d'*Irène*, prenait le caractère d'une apothéose; les visiteurs affluaient chez lui, presque jusqu'à l'heure de sa mort (30 mai). L'abbé de Périgord fut l'un de ces Parisiens qui voulurent à tout prix approcher le grand homme. Il le vit deux fois. On dit que le philosophe agit pour lui comme pour le fils de Franklin qui lui avait été présenté : il lui donna sa bénédiction, en imposant ses mains sur la tête du jeune abbé, à genoux et prosterné devant lui, au milieu d'une assistance d'élite, qui éclata en applaudissements. Cette manière d'ordination lui fut sans doute beaucoup plus agréable que l'ordination qu'il avait reçue trois ans plus tôt.

Talleyrand garda toujours une vive sympathie pour Voltaire, il lui paraissait « avoir parfaitement tracé le caractère et la mission du vrai philosophe », de celui qui dit et répète : « Adorez Dieu, servez les rois, aimez les hommes. » Comme lui, il avait le sens de la mesure; comme lui, il goûtait un rationalisme qui se conciliait avec les bases éternelles de l'ordre moral et politique. Jusqu'à la fin de sa vie, il conserva son admiration pour le patriarche de Ferney. Un hôte qui se trouvait à Valençay pendant l'été de 1837 rapporte à ce sujet un témoignage intéressant.

« Nous l'entendîmes exalter, de toute la force de sa voix et de son geste, les quarante années qui commencent à Montesquieu et que couronne l'Assemblée Constituante. « Rien » de comparable, disait M. de Talleyrand, dans aucun temps » et chez aucun peuple, à l'admirable mouvement d'idées qui » s'opérait de 1749 — c'est, dit-il, l'année de *l'Esprit des lois* — » jusqu'en 1792, 1791, » ajouta-t-il en se reprenant. Montesquieu, Buffon, la préface de *l'Encyclopédie*, sur laquelle il appuya, Voltaire surtout, reçurent le tribut de son inépuisable admiration. « J'affirme, » dit M. de Talleyrand avec un surcroît d'énergie presque solennelle, « j'affirme que si Ferney » n'avait pas été donné en partage à la France, je n'aurais

» jamais signé le traité de Vienne. » Il voulait dire le traité de Paris.

Les *Mémoires* du prince de Bénévent ne disent rien sur la date où il reçut la prêtrise ni sur les circonstances qui accompagnèrent cette cérémonie; son silence n'est pas malaisé à comprendre. Les archives départementales de la Marne, heureusement explorées par l'historien de *Talleyrand évêque d'Autun*, ont permis de combler cette lacune importante.

Talleyrand, en effet, avait jugé prudent de changer de diocèse. Christophe de Beaumont du Repaire était, depuis de longues années, archevêque de Paris; prélat de mœurs très pures et d'une charité sans bornes, il était d'une intransigeance absolue pour tout ce qui touchait au dogme, à la discipline, à l'indépendance du pouvoir ecclésiastique; ses querelles avec les jansénistes, le parlement, les philosophes, en particulier Rousseau, sont restées célèbres. Proviseur de Sorbonne, il avait des moyens d'information immédiats sur les clercs sortis de cette maison. L'abbé de Périgord ne voulut point s'exposer à l'examen d'un censeur peu complaisant. Il demanda à l'archevêque de Reims de l'incorporer dans son diocèse; il lui adressa à cet effet, au mois de septembre 1779, la requête qui suit :

Les bontés particulières que vous avez toujours accordées au suppliant, et dont il ose espérer la continuation, lui font désirer d'être compris au nombre de vos diocésains, afin d'y travailler sous vos ordres. Vous lui assurerez cet avantage, Monseigneur, en lui accordant la grâce qu'il sollicite et dont il espère se rendre digne de plus en plus.

A cette date, l'archevêque duc de Reims n'était plus le cardinal de La Roche-Aymon, qui avait présidé au sacre de Louis XVI; mort en 1777, il avait eu pour successeur son coadjuteur, Alexandre-Angélique de Talleyrand, le propre oncle de l'abbé de Périgord. En excellents rapports de parenté avec son frère Charles-Daniel et avec sa belle-sœur, le nouvel archevêque, âgé alors de quarante-deux ans, avait des sentiments de grande affection pour un neveu qui n'était point irréprochable certes, mais dont l'esprit promettait beaucoup

et qui, sous sa surveillance directe, ne tarderait pas sans doute à rentrer dans les sentiers du devoir; la mère du futur prêtre, qui n'était point sans inquiétude sur son avenir religieux, dut reprendre confiance, à l'idée qu'il appartiendrait au clergé d'un proche parent en la salutaire influence de qui elle mettait ses espérances. L'archevêque de Reims obtint que l'abbé de Périgord fût « excorporé » du diocèse de Paris; le 17 septembre (1779), il le fit inscrire au diocèse de Reims. Le même jour, l'un de ses suffragants, François-Joseph de La Rochefoucauld-Bayers, évêque de Beauvais, conférait le diaconat au licencié de Sorbonne. Désormais celui-ci devait « servir à l'autel, baptiser et prêcher. »

Enfin, trois mois plus tard, le 18 décembre (1779), le samedi des quatre-temps de l'Avent, Talleyrand fut ordonné prêtre; il avait vingt-cinq ans et dix mois. La veille, son ami Choiseul-Gouffier l'avait trouvé en proie à une crise de larmes et de désespoir. Rien de commun avec ces angoisses d'incrédulité qui devaient torturer un jour, dans des circonstances analogues, la conscience d'un Lamennais ou d'un Renan; c'était une sorte de rage de devenir prêtre malgré lui, parce qu'il était tombé dans sa petite enfance de dessus une commode et quand la vie mondaine, que son nom lui permettait de mener, lui avait déjà offert ses séductions. Choiseul-Gouffier, qui le voyait dans cet état violent, voulut le détourner d'accomplir le sacrifice suprême. Il s'y était refusé; il avait parlé de sa mère, de la douleur qu'elle éprouverait, de l'éclat qui en résulterait. « Non, dit-il à son ami. Il est trop tard, il n'y a plus à reculer ».

L'ordination eut lieu dans la chapelle de l'archevêché de Reims; le prélat officiant fut un autre suffragant du diocèse, Louis-André de Grimaldi, évêque de Noyon. Il adressa à l'ordinand les paroles rituelles : « C'est avec une sainte frayeur qu'il faut monter à un si haut degré, vous souvenant que ceux qui y sont appelés doivent se distinguer par une sagesse toute céleste, des mœurs pures et une pratique habituelle de la justice. » Il l'avait revêtu de la chasuble, il avait fait sur l'intérieur de ses mains l'onction avec l'huile sainte, il lui avait conféré « le pouvoir d'offrir à Dieu le saint sacrifice et de célébrer les messes, tant pour les vivants que pour les défunts, au

nom du Seigneur ». L'abbé de Périgord avait reçu la communion. A la fin de la messe il s'était agenouillé devant l'évêque, il avait mis ses mains jointes dans les mains du prélat, qui lui avait demandé : « Promettez-vous à votre évêque respect et obéissance? » Il avait répondu : « Je le promets. » Alors le prélat tenant toujours les mains de l'ordinand dans les siennes, lui avait donné le baiser de paix, en disant : « Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous. » Talleyrand avait répondu : « Ainsi soit-il. » Encore quelques rites, et les cérémonies étaient terminées. L'Église catholique comptait un prêtre de plus.

Le lendemain, 19 décembre, l'archevêque de Reims donnait à son neveu une charge de vicaire général de son diocèse. Ce même jour, quatrième dimanche de l'Avent, le nouveau prêtre célébrait sa première messe. Ses parents y assistaient, ils recevaient la communion de ses mains. Sa mère adressait au ciel des prières pour que ce fils aîné, qu'un accident et les idées de son temps avaient poussé à l'Église, fût digne du sacerdoce dont il était à présent revêtu pour toujours.

Quelques années plus tard, à Rennes, dans la chambre d'une de ses belles amies qui était malade, madame de Girac, Talleyrand remplissait des bouts-rimés; ils débutaient ainsi :

Et que me fait à moi qu'on soit belle ou jolie.
A moi qui, par raison, ai fait une folie ?

Ce second vers, disait-il, c'était presque l'histoire de sa vie; il voulait dire l'histoire de son ordination sacerdotale.

G. LACOUR-GAYET,
de l'Académie des Sciences morales et politiques.

L'OCÉANOGRAPHIE

L'Océanographie : nom très long d'une science démesurée. La connaissance scientifique de la mer intéresse la géographie, la navigation, la géologie, la physique et la chimie, et les nombreuses disciplines qui s'occupent de la matière vivante. Or, toutes ces connaissances se tiennent : on ne saurait comprendre la distribution des êtres vivants dans la mer sans avoir interrogé la géologie qui nous renseigne sur leur ascendance, sans connaître la distribution des températures en profondeur, sans avoir étudié la pénétration des radiations lumineuses; ainsi, l'Océanographe averti doit accumuler une multitude de connaissances, dont les plus importantes ne s'acquièrent pas dans les livres, car elles exigent une pratique directe de ces immenses étendues d'eau salée qui recouvrent les soixante-douze centièmes de notre globe, sur une profondeur où, par endroits, s'engloutiraient des Himalayas.

D'autre part, la physique, la chimie, la biologie que pratique l'Océanographe ne sont pas exactement celles qu'on cultive dans la paix des laboratoires de terre ferme, avec tout le confortable et toutes les commodités que peut offrir une grande cité; il y faut des appareils spéciaux pour des tâches spéciales; il faut faire le point, procéder à des sondages, mesurer la température à diverses profondeurs, faire des prises d'eau à des niveaux variés; il faut surtout créer des engins spéciaux pour recueillir, du fond à la surface, des échantillons de la faune et de la flore aquatiques, depuis les humbles bactéries dont les dimensions se chiffrent en

centièmes de millimètre, jusqu'aux monstres marins; il faut recueillir des échantillons du fond. Tous ces produits, colligés à grand'peine, dont la plupart sont délicats et fragiles, il faut les préparer, les embaumer afin de pouvoir, ensuite, les étudier à loisir... On conçoit ce qu'une pareille œuvre exige de science, de persévérance et aussi de moyens financiers.

Pourtant, l'intérêt de ces études est tel, que l'Océanographie, s'affirmant de plus en plus comme science indépendante, a fait depuis cinquante ans de merveilleux progrès. Elle a ouvert à l'humanité de magnifiques perspectives : l'utilisation pratique de la mer, inépuisable réservoir d'aliments, ne peut que bénéficier de tous ses progrès, et d'autre part, l'Océan recèle dans ses flancs des êtres innombrables, la vie s'y multiplie avec une fécondité et une variété prodigieuse qui étendent singulièrement, du côté de la science pure, les résultats acquis dans l'étude des espèces terrestres.

***

Une science aussi vaste exige des sièges spécialement organisés; à ses origines héroïques, elle devait se contenter en France, d'une chaire située, par un déconcertant hasard, dans notre Faculté le plus éloignée de la mer, à Nancy; elle y dut ses premiers progrès à l'effort apostolique du professeur Thoulet; on finit pourtant par s'apercevoir que c'est sur le seuil même de la mer que doivent s'asseoir les centres d'études marines; sur les côtes de France, des laboratoires s'établirent à Wimereux, au Portel, à Luc-sur-Mer, Roscoff, Arcachon, Banyuls, Cette, Marseille, Tamaris, Villefranche... On se demande s'ils ne gagneraient pas à être moins nombreux, et mieux dotés; c'est dans ces filiales de nos Universités que professeurs, étudiants et savants étrangers viennent, surtout pendant le loisir des vacances, étudier le monde de la mer; des bateaux pêcheurs, libres ou attachés à la station, leur apportent les matériaux pris dans la mer voisine, que viennent enrichir, parfois, des collections provenant de croisières plus lointaines. Tous les autres pays de haute civilisation se sont honorés par des créations analogues, mais une place à part doit être réservée à l'admirable Institut de Monaco

qui atteste, dans ses pierres dressées au front de la mer, la munificence d'un prince à qui l'Océanographie doit une grande part de son essor.

Toutefois, ce serait une erreur que de limiter l'effort à l'établissement de laboratoires côtiers; ceux-ci ne peuvent, sauf exceptions, étudier que la bordure des Océans; les espèces animales et végétales qui y sont recueillies appartiennent exclusivement à la zone littorale, à ces talus d'éboulement sous-marins qui forment le socle, plus ou moins large, des continents; les travaux auxquels se livrent ces laboratoires côtiers, si intéressants qu'ils puissent être au point de vue régional, manquent de l'ampleur nécessaire à une science dont le domaine couvre les trois quarts du globe. C'est au grand large qu'il faut aller chercher les grands problèmes, et pour cela, il n'y a qu'un moyen; la croisière maritime par des navires spécialement outillés. Ces dernières années ont vu mettre en œuvre le dirigeable et l'avion en vue d'expéditions polaires qui intéressaient aussi l'Océanographie; mais le navire permet seul, jusqu'à présent, les longues stations en pleine mer, seul il peut emporter le formidable outillage indispensable pour les recherches, et les nombreux techniciens dont le concours est requis pour l'œuvre commune.

Les premières croisières visaient un but surtout géographique; Cook, Dumont d'Urville, John Ross, Parry et tous les grands découvreurs emmenaient bien à bord un naturaliste, afin de pouvoir rapporter quelques oiseaux des îles empaillés, des animaux naturalisés, mais c'était toujours la Terre qui les intéressait, et l'Océan n'était pour eux que le milieu hostile qui cachait l'objet de leur recherches. A mesure qu'il restait moins de terres à découvrir, l'attention se porta plus spécialement sur le monde de la Mer; l'accessoire devint l'essentiel, et les découvertes payèrent si largement les efforts, que les croisières se firent plus fréquentes, et surtout plus scientifiques; leur liste transformerait cet article en catalogue; mais il faut pourtant citer les croisières anglaises du *Lightning* et du *Porcupine* (1868) et surtout celle du *Challenger* en 1872, dans laquelle Wyville Thomson, Sir John Murray et leurs collaborateurs fondèrent la science océanographique sur un

ensemble mémorable de travaux, dont la publication n'a pas exigé moins de soixante volumes in-quarto. Dès 1880, la France a pris sa part de cet effort par les expéditions du *Travailleur* et du *Talisman*, dont l'œuvre a été poursuivie par le *Français* et le *Pourquoi pas?* de l'admirable Jean Charcot. Mais il faut bien dire que, depuis le *Challenger*, aucun effort ne fut plus opiniâtre, plus puissant, plus scientifiquement organisé que celui du Prince Albert de Monaco, dont le nom reste indissolublement attaché à celui de l'Océanographie; trois navires armés spécialement, douze campagnes s'étendant des mers polaires aux mers équatoriales, une masse formidable de documents publiés dans des annales spéciales et de spécimens réunis au Musée de Monaco, ont tant ajouté à nos connaissances, qu'on ne peut plus espérer des découvertes sensationnelles que de l'emploi de moyens entièrement nouveaux.

Rien ne peut mieux nous aider à comprendre ce qu'est l'Océanographie « militante », qu'une visite au *Princesse Alice II*, grand navire de 1 300 tonneaux, mû par une machine de 1 000 chevaux, et spécialement équipé en vue des recherches scientifiques : « Le treuil à deux poupées, pour la manœuvre des appareils, chaluts, nasses, etc., est à vapeur et placé à l'avant; derrière lui se trouve de chaque côté une énorme bobine dont les joues ont 2 mètres de diamètre, et qui est mise en mouvement par l'électricité. La bobine de tribord, destinée aux dragages, porte enroulé un câble de 12 000 mètres de longueur; ce câble présente une résistance de 7 000 kilogrammes et permet de draguer par les plus grandes profondeurs. La bobine de babord, destinée à la manœuvre des nasses, peut porter plus de 12 000 mètres d'un câble de six millimètres formé de 42 fils d'acier galvanisé; ce câble est disposé par bouts de 500 mètres, réunis par des épissures, de façon à pouvoir abandonner à la mer, attaché à une bouée, un bout d'une longueur convenable, variant suivant la profondeur à laquelle la nasse est immergée.

Derrière les bobines se trouve le laboratoire du pont qui communique avec le laboratoire intérieur par une trappe. Il contient divers instruments : sondeurs, thermomètres à renversement, bouteilles à eau, harpons, etc. Une grande

table, dont la partie centrale est à roulis, permet la préparation d'une foule d'animaux, et jusqu'à la dissection de petits cétacés.

« La machine à sonder se trouve à l'abord vers le milieu du navire; elle fonctionne à la vapeur. Un double escalier, aboutissant sur le pont, juste en arrière des bobines, conduit dans le quartier du laboratoire intérieur. Ce quartier occupe toute une tranche du navire et contient le laboratoire, quatre cabines et les accessoires pour les personnes qui y sont attachées et enfin un laboratoire de photographie. Le laboratoire est très vaste; il contient quatre tables à roulis permettant, grâce à une demi-suspension à la cardan, de conserver à l'abri des mouvements du navire les objets en expérience. En outre, une grande table fixe sert à différentes manipulations. Des armoires contenant les produits chimiques, la verrerie, la bibliothèque, des appareils variés sont disposés tout autour du laboratoire. Le plafond supporte d'autres engins; un grand évier reçoit l'eau douce et l'eau de mer; le plancher est recouvert d'une lame de plomb relevée tout autour de la pièce; plusieurs barils métalliques pleins d'alcool se trouvent à portée; enfin, le laboratoire communique directement avec une grande cale qui sert de magasin et de réserve[1]. »

Représentons-nous, dès lors, ce que peut être une croisière scientifique; le centre des études a été fixé dans les parages des Açores; chemin faisant, on profite des périodes de calme pour se livrer à des opérations de sondage, avec prises d'échantillons du fond, qui permettront d'ajouter quelques cotes sur la carte bathymétrique; aux grandes profondeurs, plusieurs heures d'immobilité sont nécessaires pour dérouler la sonde et pour la remonter avec l'échantillon de vase, de sable ou de débris coquilliers qu'elle a capté sur la cuvette de la mer[2]; par la même occasion, on procède à des mesures de température à l'aide de thermomètres à renversement immergés à différentes profondeurs. Enfin, pour ajouter quelque chose à la connaissance, si importante, des courants

1. Charles Bernard. Rapport de la Section d'Océanographie à l'Exposition coloniale de Marseille.

2. L'emploi, tout récent, du sondage par le son, permettra bientôt de rendre ces opérations plus rapides, et par suite plus fréquentes.

marins, on a procédé à des lancements de flotteurs, barils, sphères creuses en cuivre ou simples bouteilles cachetées, portant à l'intérieur l'indication de la date et du lieu de lancement; quelques-uns de ces témoins, recueillis par des mains soigneuses, renseigneront sur la route qu'ils ont suivie et sur la vitesse qui les a emportés le long des artères de l'Océan.

Mais on est arrivé à la base d'opérations; maintenant, et tant que la mer le permettra, on va, du matin au soir, fouiller le monde mystérieux des eaux; des nasses sont placées, des chaluts à mailles plus ou moins larges sont traînés sur le fond, d'où ils ramènent un mélange confus d'herbes, d'animaux et de vase qui, déversé sur le pont, est aussitôt trié très soigneusement; on a vite fait de mettre à part les individus de forte taille et de robuste anatomie; mais il est telles espèces fragiles, et tellement transparentes qu'elles sont presque invisibles, ou très petites, qui ne peuvent être isolées que par un lavage très soigné sous un courant d'eau, et c'est alors avec des yeux émerveillés qu'on voit sortir de la vase des êtres aux formes déconcertantes, dont le corps hyalin s'irise du reflet des gemmes précieuses.

Pour ramener les êtres flottant entre deux eaux, un bon moyen consiste à capturer les cachalots, et les autres grands chasseurs de la mer, dont l'estomac est une nasse en perpétuel fonctionnement; mais on utilise aussi des filets de types très variés, dont les plus perfectionnés sont formés par des poches, obturées par des rideaux qui ne s'ouvrent qu'à la profondeur voulue et qui se ferment avant la remontée; on sait exactement, avec ces appareils, à quel niveau se trouve l'habitat des êtres capturés. Enfin, la pêche en surface, ou à faible profondeur, s'effectue à l'aide des engins ordinaires, lignes, palancres, trémails, chaluts de surface; mais alors que le pêcheur professionnel ne se préoccupe que des animaux assez gros pour posséder une valeur alimentaire, le savant s'intéresse à tous les êtres qui pullulent dans la mer, et les plus petits ne sont pas, pour lui, les moins importants; des êtres presque invisibles jouent un rôle essentiel dans l'économie océanique; pour les recueillir, il faut balayer la mer avec des tissus aux mailles très serrées, ou bien encore prélever, avec

des bouteilles qui s'emplissent et se ferment au niveau voulu, des échantillons d'eau de mer qu'on examine ensuite au microscope.

Enfin, lorsque le triage et une étude sommaire ont été effectués, il faut naturaliser les individus isolés, à l'aide de préparations qui les tuent sans les altérer, opération délicate à laquelle les naturalistes procèdent sans délai, et dont la technique ne saurait être décrite ici.

Dans les expéditions polaires, ces opérations se compliquent de toutes les difficultés dues à un climat rigoureux, à une mer hostile, à une lutte incessante contre les vents et les glaces. En même temps, d'autres problèmes s'avancent au premier plan; la vie n'est plus seule à préoccuper l'Océanographe; il doit étudier les courants marins et aériens, la température de l'eau, les glaciers et les banquises, le magnétisme terrestre et les illuminations boréales. En lisant le récit de ces expéditions polaires, aux fastes glorieux et souvent tragiques, on ne peut s'empêcher d'admirer les hommes au cœur d'airain qui y risquent leur existence; mais parfois aussi, on s'étonne qu'une pareille énergie ait été dépensée pour des fins dépourvus d'intérêt pratique; à ceux qui parlent ainsi, conseillons de lire les mémoires publiés par Nordenskjold, Nansen, Charcot et tant d'autres explorateurs polaires : ils comprendront sûrement combien notre humanité est intéressée à ces problèmes, et ils seront pénétrés de reconnaissance envers ceux qui se sont dévoués pour les résoudre.

***

Le lecteur ne s'attend pas à trouver ici un exposé didactique des résultats obtenus : l'Océan ne s'enferme pas dans un verre. A titre d'exemple, nous prendrons pourtant un aperçu du cycle vital dans lequel les foules grouillantes de la mer se succèdent et s'équilibrent. Nous savons déjà que, dans ce milieu plus encore qu'ailleurs, les gros mangent les petits; mais il était donné à la science de nous montrer comment cet équilibre résulte de la compensation des deux forces qui commandent la vie des êtres marins : une gloutonnerie insatiable et une inépuisable fécondité.

Au début de ce cycle, il y a le *plankton* : à la remorque lente d'un navire, on traîne dans la mer un filet, comparable à ceux qui servent aux enfants à capturer les papillons, mais confectionné avec un tissu à mailles très serrées, comme une gaze de soie à bluter la farine; quelques minutes suffiront pour que le fond de la poche s'emplisse d'une véritable bouillie gélatineuse d'organismes divers. Où qu'on fasse l'expérience, des mers polaires aux eaux équatoriales, la récolte est immédiate : la surface océanique est extraordinairement peuplée d'animaux et de plantes, de dimensions minimes; les espèces varient suivant les lieux et les époques, mais l'abondance est presque toujours extrême : ainsi, la surface de la mer, loin d'être stérile, est une bouillie nourrissante, une sorte de tapioca incessamment renouvelé, que des animaux plus différenciés n'ont qu'à avaler pour y trouver une nourriture inépuisable.

De quoi est fait cet aliment, qui a reçu du biologiste Hensen le nom de plankton? On y rencontre d'abord des végétaux microscopiques, algues unicellulaires, diatomées, qui sont probablement les premiers et infatigables fabricants de la matière vivante; avec l'acide carbonique, dissous ou combiné, et l'énergie chimique de la lumière, ils produisent des combinaisons hydrocarbonées, des amidons, des huiles ou des matières encore plus compliquées; et ceci explique pourquoi les grandes prairies de la mer ne peuvent pousser que dans la zone superficielle; l'eau de mer la plus transparente ne se laisse pas pénétrer par les rayons solaires plus avant que deux cents mètres; c'est dans cette zone que les organismes à chlorophylle pourront assimiler le carbone contenu dans l'acide carbonique et dans les carbonates.

Mais, à ce stade rudimentaire d'existence, il n'y a pas grande différence entre le végétal et l'animal; on trouve en abondance dans le plankton des péridiniens, dont le mode de nutrition est analogue à celui des plantes, et aussi des êtres plus élevés en organisation, comme les Copépodes, petits crustacés pourvus d'un seul œil, dont les tribus innombrables et transparentes constituent un aliment de choix. Tous ces êtres pullulent en proportions variables; les diatomées abondent dans les mers froides : on en a recensé cinq milliards par

mètre cube dans les eaux de l'Islande. D'autre fois, la mer devient phosphorescente par l'abondance des noctiluques, protozoaires lumineux dont chacun n'est qu'une infime gouttelette de protoplasme. A ce milieu varié, il faut ajouter les larves des poissons, des mollusques ou des crustacés, qui y trouvent un milieu nutritif favorable à leur maturation. Le nombre de ces larves est parfois extraordinaire : dans la Fish Bay, près du Cap de Bonne-Espérance, on a constaté que chaque mètre cube d'eau contenait, avec 8 milliards de diatomées, 1 300 œufs de poisson, c'est-à-dire que la baie, qui a 200 kilomètres carrés, devait renfermer 166 000 milliards d'œufs! Dans les eaux de la Baltique on a trouvé, par mètre cube, 130 millions de diatomées, 12 millions de tintinniens, 13 millions de péridiniens; quant aux petits crustacés copépodes, on estime que chaque kilomètre cube d'eau de mer en contient plus de 250 000 kilogrammes. La surface de la mer est donc, grâce au plankton, une bouillie alimentaire que les animaux de plus grandes dimensions n'ont qu'à avaler à pleine bouche; mais comme il y a des variations dans son abondance et sa composition, on s'explique les migrations des poissons, par la nécessité de rechercher la nourriture qui leur convient : lorsque nous saurons comment s'ensemencent et croissent les prairies de la mer, nous connaîtrons du même coup le secret des pêches fructueuses.

Ainsi, comme dans la vie terrestre, c'est par le règne végétal que commence la synthèse de la matière vivante; du plankton, elle passe dans les animaux qui s'en nourrissent et, à partir de là, dans d'autres animaux qui engloutissent les premiers. Au-dessous de 200 mètres de profondeur, il n'y a plus de lumière solaire, partant plus de végétation; le régime des animaux qui vivent au-dessous de cette zone superficielle est donc exclusivement carnivore; les plus agiles, les plus fortement armés, courent sus aux proies errantes; d'autres, plus indolents ou immobilisés sur le fond, se contentent des cadavres et des débris alimentaires qui tombent peu à peu vers les abîmes; car dans ces eaux profondes, salées, privées d'oxygène et froides (leur température est à peine supérieure à zéro degré), les débris organiques pourrissent très lentement.

***

Ainsi, de proche en proche par échelons et jusqu'au plus profond des abîmes, la pâture qui tombe sert de proie à d'autres catégories d'affamés; si bien que toute cette matière qui, sans cesse réemployée, descend de la surface, on a dit qu'elle n'était, à son origine, qu'un comprimé d'herbe et de soleil. Mais, à chacun de ces échanges, il n'y a qu'une partie de cette matière vivante qui soit utilisée; par suite, la masse alimentaire se raréfie en descendant; c'est pour cela que les grands abîmes de la mer forment, dans l'ensemble, des déserts privés de vie comme de lumière.

Cette stérilité des eaux profondes passait jadis pour un axiome; au delà de 5 à 600 brasses, disaient les savants les plus autorisés, il n'y a plus place pour la vie; un événement fortuit vint, en 1860, démentir ce dogme; un câble télégraphique s'étant rompu entre l'Algérie et la Sicile, à une profondeur de 2 000 mètres, on trouva fixés sur le câble, auprès du point de rupture, des mollusques, des annélides, des polypiers qui avaient nécessairement vécu dans les profondeurs. Convaincus par cette preuve irréfutable, les zoologistes se mirent à draguer activement les grands fonds qu'ils avaient négligés jusqu'alors; c'est ainsi qu'ils découvrirent des types nouveaux, dont l'originalité déconcertante a montré combien la réalité pouvait dépasser les plus délirantes imaginations.

Chose curieuse : toutes ces espèces nouvelles de la faune abyssale rentrent cependant dans les cadres de la classification générale; aucun ordre nouveau, aucune grande famille n'ont dû être créés; mais elles dérivent des espèces superficielles par une adaptation très logique aux conditions nouvelles de l'existence : vivant dans des eaux parfaitement calmes, ces êtres n'ont pas besoin d'être organisés pour la lutte ou pour la résistance aux éléments; leur système musculaire est généralement peu développé, et leurs formes sont souvent si fragiles que la plus extrême précaution est nécessaire pour les ramener jusqu'à la surface et pour les conserver intactes. D'autre part, l'obscurité des eaux abyssales y rend, ordinairement, la vue inutile; ainsi, on rencontre

fréquemment des crustacés dont les yeux atrophiés ne sont plus représentés que par une simple épine; mais, comme l'aveugle qui met un bâton au bout de sa main pour sonder l'espace, ces animaux ont porté à l'extrême les organes de la sensibilité tactile : soies sensorielles, pattes et antennes démesurées, longs appendices filiformes qui peuvent atteindre 2 m. 50 chez certaines grosses crevettes. Il nous paraît donc naturel que les formes abyssales soient devenues, par une adaptation progressive, aveugles et tactiles; pourtant, on recueille dans des eaux profondes, et certainement très obscures, des animaux chez lesquels, au contraire des précédents, les yeux ont pris un développement extraordinaire; c'est le cas pour certains céphalopodes aux yeux télescopiques, pour des amphipodes dont la tête énorme est entièrement occupée par des facettes oculaires. Cette apparente contradiction s'explique sans doute par une autre propriété des êtres marins, qui est la *photogénèse*. La vie dans les eaux s'accompagne, couramment, d'une production de lumière dont le mécanisme nous échappe; depuis les êtres les plus élémentaires, comme les bactéries, jusqu'aux mollusques, aux annélides, aux crustacés, la lumière est partout sous les eaux : « On ne peut, écrit M. Charles Bénard, naviguer de nuit sur les mers calmes sans être frappé de la multitude et de la variété de ces lueurs fluorescentes, bleues, vertes ou pourprées qui éclatent tout à coup, indécises de formes, et s'éteignent comme autant de feux follets mystérieux qui dansent sur les vagues ou se poursuivent dans les volutes du sillage. Mais c'est surtout chez les organismes des grands fonds que cette photogénèse atteint son plus haut degré de perfection. Lorsqu'on a pu, avec des filets suffisamment perfectionnés, ramener ces animaux à la surface encore un peu vivants ou venant juste de mourir, on a reconnu qu'ils sont tous, ou presque tous, munis d'organes lumineux, de véritables projecteurs, et qu'ils répandent autour d'eux des lueurs variées; ils ont leurs feux comme des navires dans la nuit. Et s'il est permis de vouloir se faire une idée de l'aspect de ces profondeurs inaccessibles, il semble que l'on pourrait songer au spectacle présenté la nuit par la gare d'une grande ville : signaux multicolores des bifurcations et des disques, lan-

ternes mouvantes, globes électriques, accumulation de lumière variées qui n'achèvent pas de dissiper la grande nuit. Ainsi les yeux de ces animaux profonds ne sont-ils point des yeux de pleine lumière, mais bien des yeux crépusculaires, de grands yeux vides et étonnés comme ceux des gerboises, des lémuriens et des hiboux. »

Je ne voudrais rien ajouter à cette page admirable d'un des maîtres de l'Océanographie, si une question nouvelle ne se posait à propos de la photogénèse : il ne semble pas que les animaux lumineux s'éclairent eux-mêmes, à la manière de l'automobile qui illumine sa route avec ses projecteurs; dans la plupart des cas, il apparaît que le champ de vision de l'œil soit différent du champ éclairé. Alors, à quoi rime cette émission de lumière? Si l'animal ne voit pas ce qu'il éclaire, ses yeux ne peuvent lui servir qu'à apercevoir les signaux lumineux de ceux qu'il rencontre; d'ailleurs, chacun de ces animaux lumineux peut, à volonté, allumer ou éteindre sa lumière, et même, par un jeu très curieux d'écrans colorés, en modifier la teinte; il est probable que ces changements se relient à des caractères sexuels, qu'ils constituent des parures de noces, des dissimulations mimétiques ou des appareils guerriers; mais, de tout cela, nous ne savons rien, et il nous est bien difficile de nous représenter les conditions de la vie dans un milieu si profondément différent du nôtre.

En tous cas, par l'intérêt des problèmes posés, l'Océanographie a pris une place éminente dans les sciences; de même que la physique a renouvelé nos étonnements dans le Monde inanimé de la matière et de l'énergie, elle a ouvert des perspectives inattendues dans le domaine de la vie; le plus précieux de ses mérites n'est-il pas de nous montrer cette vie mystérieuse sous son aspect le plus rudimentaire et, si on peut dire, le plus schématique? Elle nous apprendra peut-être un jour en quoi les gelées contractiles et capables de se multiplier du plankton différent des colloïdes inertes de nos laboratoires; nul problème ne dépasse celui-là.

L. HOULLEVIGUE

PARMI LES LIVRES

Un poète qui meurt emporte un monde. Ces rythmes, ces images, cette réaction à la lumière, cette idée de la vie s'évanouissent avec lui. C'est comme un instrument qui se brise; l'univers sonore qu'il pouvait seul créer rentre dans le néant.

Ces constructions idéales, ces édifices de rimes, éclairés de vitraux rougeoyants, Richepin les avait élevés en foule, avec une allègre vigueur. Ce ne sont point des temples à la Leconte de Lisle, des monuments à la Heredia, des villas à la Coppée, des cathédrales à la Hugo, mais des tavernes, un port, toute une ville basse, avec des forêts et la mer; à mesure qu'il a vieilli, il a ajouté des quartiers bourgeois.

On entre dans cette ville par le pays des gueux. Je viens de relire cette *Chanson des Gueux*, toute foisonnante de poèmes vivants et drus. Tout le monde se souvient de la belle étude où, ébloui par les dons de rhétoriqueur, Jules Lemaître comparait le poète à un éblouissant saltimbanque. La *Chanson des Gueux* fait une impression toute différente. Ce qui en fait la musique, c'est une plainte âpre, douloureuse, révoltée, menaçante, coupée d'apaisements, de tendresses, de soûleries.

Le premier poème est une berceuse, une berceuse par un jour d'hiver et pour un grand jeûne, avec ce refrain mélancolique :

> Mais gna d'chez soi
> Qu'pour ceux qu'a d'quoi.

Le second est la prière des « petiots » qui, de la route,

demandent aux bonnes gens de leur ouvrir la porte. Il se termine par ce couplet inquiétant :

Ouvrez la porte
Aux petiots qu'ont un briquet.
Les petiots grincent des dents.
Ohé! les durs d'oreille!
Nous verrons là-dedans,
Bonnes gens,
Si le feu vous réveille!

Après la menace des petits, celle des grands :

Des sous! des sous! ou nous volons
Les beaux p'tiots blonds,
Les beaux amours,
Qu'on les vend cher aux faiseux d'tours.

Et maintenant la menace du vieux stropiat.

Mes braves bons messieurs et dames,
Chez ceux qui ne voient pas les larmes,
Quand Dieu le veut, grêle il y a.
Pater noster! Ave Maria!
Ayez pitié!
Mes braves bons messieurs et dames
La vache qui vêle, ou la femme,
Si je le dis, son fruit mourra.
Pater noster! Ave Maria!
Ayez pitié!

Nous avons à peine tourné quelques pages, et on dirait que sort de l'ombre tout un peuple misérable, en loques, errant, dangereux, qui implore et qui gronde et dont la souffrance est féroce. Il y a des fous, des coureurs d'aventures, de vieux trimardeurs sous la pluie, des glaneurs sournois qui volent le blé à la gerbe, et le vieil aveugle qui chante : J'suis ben vieux j'ai pus d'z yeux. — Si je mourrais, ça vaudrait mieux. Il y a des mendigots, des indigents, qui en souhaitant bon jour bon an, ajoutent : quand on n'me donne pas, j'vole. Tout ce peuple tend la main, mais avec rancune et avec un mépris de fainéant qui sent son gentilhomme pour le travailleur qu'a des sous.

Allez! Allez! fait's vot' meule!
Moi, c't hiver, j'y f'rai mon pieu,
Et p't-êt' que j'y foutrai l'feu
En allumant mon brûl'-gueule.

Il y a plus de littérature dans ce qui suit, plainte et consolation du bois qui se consume, pièces d'anthologie comme l'*Épitaphe pour un lièvre* ou *Le Bouc aux enfants*, alexandrins sonores et tendus comme des tambours, strophes à la Gautier d'une ciselure brillante et parfaite, et soudain quelques vers qui semblent respirer, où la grâce des vieux poètes se ranime en rimes neuves :

Un mois s'ensauve, un autre arrive,
Le temps court comme un lévrier.
Déjà le roux genévrier
A grisé la première grive.
Bon soleil, laissez-vous prier...

Des champs nous venons à Paris, et voici les truculents appels à Ponchon. Salut, Ponchon! salut, trogne, crinière, ventre! Voici les vers au vieil habit, au caniche qui s'appelait Sans-nom, à l'orgue de Barbarie, à la marchande de violettes, à la neige. Et toujours derrière ces images de la rue et du mastroquet gras, les fantômes blêmes de ceux qui ont faim. Vous rappelez-vous le tragique ballade de Noël, le Noël de ceux qui n'ont pas de cheminée, — et son envoi :

Prince, ayez pitié de l'enfant
Dont la face est parcheminée.
Faites Noël en réchauffant
Ceux qui n'ont pas de cheminée.

Ces vers courts, ces formes brèves et fixes conviennent à ce neveu de Villon, qui se dit touranien et qui est de la plus pure lignée gallo-romaine. En petites strophes, en ballades, en triolets, en mesures de sept ou de huit syllabes, il a, avant Bruant, mais d'un tout autre accent, parlé le largonji. Et tout cela, coupé de citations grecques, de sonnets bizarres, de défis aux bourgeois, de rodomontades bachiques, de développements classiques, de borborygmes bien digérants et parfois d'une élégie sur le temps ou d'une chanson à la lune, fait le livre le plus pittoresque, le plus flambant, le plus ressenti et le plus vif.

Après le premier livre, lisons le dernier, ce livre des *Glas*, paru en 1922, et qui contient les poèmes de vingt années. La différence de l'un à l'autre ouvrage étonne l'oreille avant l'esprit. On dirait que le son même de la voix a changé.

Le timbre de la jeunesse était plus moelleux, plus cuivré et plus rond. Le son est maintenant moins gonflé, un peu aplati et singulièrement plus pathétique. Ce sont des nuances qu'il est difficile d'indiquer par des mots, mais auxquelles un lecteur attentif ne se trompera pas. Dans cet orchestre des jours de la vieillesse, la pensée musicale est confiée à l'alto et au cor anglais. Les rythmes aussi ne sont plus les mêmes. On dirait que leur respiration est moins ample, comme si le mouvement du cœur était plus court et plus sec. A la strophe succède le distique, dont les rimes lasses retentissent deux par deux et semblent les coups d'une cloche triste. Les vers impairs, inégaux entre eux, n'ont plus cette carrure insolente.

Chapelle ardente et funèbre
Le ciel s'enténèbre.

Dans quatre vers courts, un vers plus court paraît haleter.

Sur la grève
Choit le ciel
En fiel
Qui se crève

Enfin la mort est présente partout. Elle n'est point la libératrice, comme au temps des gueux. Richepin ne la reçoit pas avec la cordialité allègre qui faisait dire à Mendès : « Quand tu voudras, ma camarade ». Elle est la hideuse ennemie. Ayant le cœur ferme, Richepin la défie, et même, l'ayant vaincue deux fois, il la brave. Mais on sent bien qu'il la trouve horrible. Il a beau lui dire :

Je regarde à présent le rire dont tu ris,
Sans qu'autour de mon front ton souffle qui l'évente
Hérisse mes cheveux d'un halo d'épouvante.

Il en est obsédé. Les glas, ô Mort, dit-il aussi, tintent dans ce livre. Il se rappelle ceux qui sont partis. Il ne cache pas l'effort qu'il fait pour se distraire du penser harcelant. Nous mourons tous de la peur de la mort. La tête de mort est ce qu'on trouve quand on a levé tous les masques de la vie. Le croissant reflété dans la mer semble un canot sans avirons où tout le monde est mort. Feuilles mortes, rêves morts, la funèbre vision revécut à chaque page, et la lueur de la lune lui fait souhaiter d'agoniser dans de blanches ténèbres.

Sans doute tout cela est entrecoupé des hymnes d'autrefois, mais ces accents vainqueurs sonnent maintenant en échos. Au fond toute la bravade et tout le cocorico ont toujours été accompagnés d'un contrepoint. Richepin a bien pu faire un livre de *Blasphèmes*; mais ce ne sont que blasphèmes de bonne santé, et il a écrit dans *le Flibustier* : « Ne dis jamais de mal de Dieu, ni de la mer. » Il s'est proclamé touranien, avec des os fins, une peau jaune, des yeux de cuivre, un torse d'écuyer et le mépris des lois, et il a écrasé de son mépris les aryens qui ont inventé les dieux; mais ce prétendu asiatique enfle la voix en parlant de la France :

> Bah! qu'au nom de la France on lève un peu la tête
> Et qu'on monte la voix jusqu'au cocorico,
> Quoi de mal?

Il a aimé pareillement les gueux et les héros. Il a été truculent et pitoyable. Il a composé pour la mort des cantiques où elle ressemblait à la vie. Il a sonné du buccin, et quelquefois chanté sur le mode mineur. On le voit cambré et plastronnant. Mais ses strophes détendues sont délicieuses, et après avoir bien soufflé dans son clairon, il inventa des mélodies si légères qu'on les croirait de quelque nouveau Charles d'Orléans :

> Je ne me sens point l'âme basse
> Quand j'arrache, heureux en tremblant,
> Un maigre brin de duvet blanc
> Sur l'aile en deuil du temps qui passe

Il a aimé passionnément la Beauté et la Vie. Elles le garderont de vieillir. Il est vrai qu'il reste des paillettes accrochées à son œuvre. Elles sont déjà éteintes et dédorées; et elles laissent voir à plein les muscles vigoureux. Comment ne point se le rappeler lui-même, tel qu'il était dans ses dernières années, droit, le ciel dégagé, la cravate flottant sur la vareuse, un floconnement gris sur ses traits farouches, avec un regard qui tombait de haut, et dans l'apparence périssable je ne sais quoi d'indestructible et d'éternel.

***

M. Paul Valéry est le plus rare de nos poètes. J'entends par là que ses ouvrages se trouvent malaisément. Puisque

les éditions Eos viennent de publier *le Serpent* en un volume magnifique, illustré de lithographies par Jean Marchand, usons d'une si heureuse circonstance pour lire un de ces textes qui sont plus illustres que connus.

Je m'émerveille que M. Paul Valéry ait pu servir de prétexte à un débat sur la poésie pure : car ses vers sont surchargés de sens, et ce qui fait leur plus sûre beauté, c'est qu'ils suggèrent en quelques syllabes rythmées ce qu'une page de prose n'expliquerait pas. Tel est le merveilleux pouvoir du poète. Il nous met par la magie des mots en contact avec les choses elles-mêmes, vivantes, multiformes, changeantes et que nous surprenons dans leur métamorphose et dans leur mouvement. C'est le Serpent qui parle, le Serpent de l'Eden, naturellement, l'Esprit du mal déguisé en vipère et pendant à la branche de l'arbre de la Science.

Parmi l'arbre, la brise berce
La vipère que je vêtis;
Un sourire que la dent perce
Et qu'elle éclaire d'appétits,
Sur le jardin se risque et rôde,
Et mon triangle d'émeraude
Tire sa langue à double fil...

La concision du dessin, la vigueur de l'image sont admirables. Quelle peine si l'on voulait remettre en langage commun cette strophe aérienne! Il faudrait expliquer la molle souplesse de la bête suspendue, la gueule si longuement fendue qu'elle paraît sourire, le crochet blanc comme une lueur, avec je ne sais quoi de féroce, de brillant et de prompt. Que d'explications pour mal dire ce que le poète a fait sentir en deux vers, si intenses qu'on est présent.

Prenez garde que cette figure de serpent est un déguisement qui donne au plus dangereux des Esprits une animale simplicité. Dans un style plus nuancé que les écailles de son cou, il va expliquer quel piège il tend à la Créature étourdie. Ici encore on est contraint de transcrire en badigeon ce que le poète suggère d'un seul trait de diamant. L'homme dans l'Eden vit dans l'immense mensonge des rayons, des prestiges, des illusions peintes par le Soleil. Il n'est que d'éteindre ces prestiges pour qu'il voie le monde et lui-même tels qu'ils

sont, et que la connaissance donne son fruit le Désespoir. Écoutez maintenant le Serpent parler au Soleil, qui est l'auteur de l'Illusion.

Soleil! Soleil!... Faute éclatante!
Toi qui masques la mort, Soleil,
Sous l'azur et l'or d'une tente
Où les fleurs tiennent leur conseil;
Par d'impénétrables délices,
Toi, le plus fier de ses complices,
Et de mes pièges le plus haut,
Tu gardes les cœurs de connaître
Que l'univers n'est qu'un défaut
Dans la pureté du Non-Être.

C'est justement cette protection contre la vérité désolée qu'il faut enlever à l'être humain, à l'Ève candide et stupide encore. Il faut qu'elle tende la main vers le fruit défendu. De quels mots, de quels rythmes subtils dont le nombre frémit en lui, le Serpent va la tenter. Et la voici, déjà émue et au moment de céder. Les vers, d'une musique subtile et merveilleuse, semblent se mouvoir de ce mouvement qui va naître :

Génie! o longue impatience!
A la fin, les temps sont venus,
Qu'un pas vers la neuve science
Va donc jaillir de ces pieds nus!
Le marbre aspire, l'or se cambre!
Ces blondes bases d'ombre et d'ambre
Tremblent au bord du mouvement!...
Elle chancelle, la grande urne
D'où va fuir le consentement
De l'apparente taciturne!

Là-dessus, comme on peut imaginer, éclate à l'orchestre, car on ne sait plus bien s'il s'agit d'une symphonie ou d'un poème, le thème de l'arbre. « Arbre, grand arbre, Ombre des Cieux » — Entendez-vous les trompettes, et le ton de ré majeur? Et tout à coup, presque aussitôt après, voici que tout s'éteint. La symphonie finit en decrescendo. Le mystère s'est accompli. Les bois, avec un petit accompagnement de quatuor, inscrivent la cadence, avec l'entrée de tout l'orchestre, *allargando*, sur les deux derniers vers. Écoutez plutôt.

Beau serpent, bercé dans le bleu,
Je siffle avec délicatesse,
Offrant à la gloire de Dieu
Le triomphe de ma tristesse...
Il me suffit que dans les airs
L'immense espoir de fruits amers
Affole les fils de la fange...
Cette soif qui te fit géant,
Jusqu'à l'Être exalte l'étrange
Toute-Puissance du néant.

Je vois d'ici feu Chevillard conduisant ces dernières mesures, son bras gauche pointé brusquement sur les fruits amers dont le goût réveille les bassons. Et ses deux mains levées soutiennent la lutte finale, tandis que la baguette tremble dans ses doigts.

Ces effets d'orchestre ne doivent pas nous masquer la pensée qui gouverne ces mouvements. Elle est assez claire. Ève, née du néant, et qui n'était au début séparée du Non-Être, but, fin et repos, que par les rideaux d'or du soleil, s'élève par la connaissance, jusqu'à l'Être. C'est un plan nouveau qui surgit, comme on voit, à la fin des féeries, le théâtre s'ouvrir.

Tels sont, ou du moins tels m'apparaissent ces poèmes singuliers, mystérieuse union de la métaphysique avec le nombre. Comme le langage algébrique, ils ouvrent l'Univers avec quelques symboles. Ils sont ce qu'on ne peut pas dire en prose. Chaque mot en est un : Sésame, ouvre-toi. Cette poésie, la plus raffinée de toutes, rejoint l'antique Magie. Comme elle, elle explique l'Univers. Elle change l'apparence et fait naître le sortilège. Et pourtant, pour qui l'écoute, elle n'est qu'une ligne de musique pure.

***

M. Maeterlinck, pour qui suit la trace de sa pensée, a d'abord été, vers 1890, un platonicien d'Alexandrie. Quelle n'a pas été ma surprise en retrouvant dans les *Ennéades* de Plotin, des paragraphes entiers qui semblaient écrits par lui! Les mots étaient les mêmes, mais le sens, enrichi par l'expé-

rience des siècles avait changé. Et l'homme qui parlait, avait lui aussi changé de place, par rapport à l'univers. Au raisonnement abstrait de Plotin, s'était substitué, dans la même phase, une vue concrète des choses. Ainsi s'était formée, sous le signe du néo-platonisme, une métaphysique nouvelle, accordée aux sciences. L'homme, pareil à ces organismes marins dont la partie supérieure est molle et vivante dans le mouvement des vagues tandis que le pied s'enracine dans le squelette des morts, a une partie libre et individualisée, l'intelligence, tandis que par l'inconscient il plonge dans les ténèbres gouvernées par les lois naturelles et qu'emplit de sa présence souveraine l'Esprit de l'Univers, *Anima Mundi.*

Ainsi à l'extérieur, une efflorescence fugitive, spontanée et brillante de pensées et de désirs. Autant dire rien. Derrière ces bulles et cette écume, le mécanisme secret qui nous régit, et qui est lui-même le rouage extérieur de cette machine simple, auguste, impénétrable. — par quoi bat le cœur du monde. Cette doctrine M. Maeterlinck après plus de trente ans ne l'a pas reniée. Nous la retrouvons à la fin de cette *Vie des Termites*, qu'il vient de publier. « Il est à peu près certain, dit-il, qu'autrefois nous étions bien plus étroitement qu'aujourd'hui reliés à cette âme universelle avec laquelle notre subconscient communique encore. Notre intelligence nous en a séparés, nous en sépare chaque jour davantage. » C'est la thèse même de ses premiers ouvrages.

Si on l'admet, on est amené à considérer l'homme non pas isolément, mais à ce point de jonction où enraciné dans la nature, il en reçoit les sèves et en écoute les lois : c'est sur ce plan profond que se joue notre véritable destinée. Or cette zone immobile où l'individu ne se distingue plus de l'univers, est presque inaccessible, étant située au delà de la conscience, et enveloppée d'un silence éternel. Mais il est d'autres séries que la série humaine, et où le point de contact est d'une observation moins difficile. M. Maeterlinck a cherché d'abord ce passage chez des espèces récentes et relativement proches de l'homme. Les chevaux calculateurs d'Elberfeld l'ont pendant assez longtemps retenu, sans lui apprendre grand chose. Il a eu alors l'idée d'interroger le monde surprenant des Insectes. Il a écrit son admirable *Vie des Abeilles.*

Il nous donne aujourd'hui celle des Termites, qui est plus mystérieuse encore. Elle est aussi plus compliquée, car le polymorphisme, l'organisation de la cité, l'importance des édifices, la science innée sont bien plus étonnants chez le Termite que chez l'Abeille. Ajoutez que le Termite est en pleine dégénérescence, ou, si l'on veut, en pleine évolution. L'insecte qui vivait autrefois, ailé, à l'air libre, passe maintenant toute son existence, aptère et aveugle, au fond des édifices souterrains où il est malaisé de l'observer. Or c'est dans cette réclusion que le polymorphisme s'est accentué. Dans les espèces de type archaïque, qui vivent encore au dehors, la reine est à peine plus grosse que ses sujets. Dans les espèces évoluées qui mènent la vie souterraine, la reine est jusqu'à trente mille fois plus volumineuse que les ouvriers. Énorme, immobile, des équipes s'occupent sans cesse, l'une, à une extrémité, de la nourir, l'autre, par l'autre bout, à recueillir les œufs.

M. Maeterlinck a compulsé avec un soin curieux les lois de cette République où règne l'utilitarisme le plus radical et qui est, aux yeux des hommes, épouvantable. Les produits de la digestion redeviennent des aliments, à moins qu'ils ne fournissent le ciment des murs; de sorte qu'en cas de disette, ces murs sont une réserve comestible. M. Maeterlinck assure même que certaines espèces ont de véritables installations sanitaires, qui seraient ensemble des latrines et des greniers. La division du travail est poussée si loin que le guerrier, encombré de ses pinces, ne peut pas manger seul; c'est l'ouvrier qui le nourrit, et je ne vous dirai pas, par quelle immonde assistance, il lui dépose dans la bouche un aliment tout digéré. En cas de surnombre, les citoyens en excédent sont supprimés, et leurs corps réunis dans des chambres où ils se dessèchent, et où ils deviennent eux-mêmes d'excellentes conserves. M. Maeterlinck a bien raison de dire que l'humanité n'a pas encore connu une organisation aussi parfaite.

Et tout à coup, après avoir décrit avec une science exacte et une espèce de poésie frémissante cet État exemplaire, quoique horrible, M. Maeterlinck se trouve en présence du problème essentiel. Dans cette cité ordonnée, où chacun fait sa besogne, qui donc commande? Un gouvernement d'une

prudence consommée pare aux périls imprévus. Où est ce gouvernement? On n'en trouve pas trace. Imaginez une foule humaine exécutant sans chefs des travaux immenses (car certains villages des termites ont plusieurs lieues de tour, et la hauteur de chaque termitière atteint six à sept mètres); quel chaos chez nous! Quel ordre chez eux! La collaboration y est constante, et nous ignorons comment elle est réglée.

A ce moment, M. Maeterlinck s'aperçoit que le même problème est posé par le gouvernement physique du corps humain, où l'entr'aide est poussée très loin, sans que l'esprit qui commande nous soit connu. Il est amené à considérer la termitière, et aussi la ruche, comme une personne, comparable à la personne humaine. « Depuis des millions d'années, comme un homme qui ne mourrait jamais, c'est toujours le même termite qui continue de vivre. » Et la mort et le remplacement des insectes, comme des cellules de notre corps, se poursuit tandis que survit l'être collectif. Ainsi dans la ruche les abeilles « semblent se disperser librement dans l'espace, mais si loin qu'elles aillent, elles demeurent liées à l'unité centrale, à laquelle elles ne cessent de participer... Et cette unité centrale est sans doute reliée à l'âme universelle de l'abeille et probablement à l'âme universelle proprement dite. » — L'âme universelle de l'abeille! Nous sommes en plein platonicisme. Après tant de recherches où il a suivi, aussi scrupuleusement qu'un homme de science, les méthodes exactes, M. Maeterlinck ferme son livre sur cette vue harmonieuse et simple, et sur ce rêve de sa jeunesse.

HENRY BIDOU

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

La Comédie-Française a représenté *le Cœur partagé*, de M. Lucien Besnard, pièce en quatre actes, en prose (bien entendu! Quand montera-t-elle une pièce en vers?). M. Lucien Besnard a été un des fondateurs de la *Revue d'art dramatique*, qui a naguère utilement soutenu la thèse chancelante du théâtre considéré comme un art en effet, et non pas seulement comme un commerce. C'est un bon lettré, qui connaît les bons auteurs.

Il en a donné une preuve, dès le début du *Cœur partagé*, en imitant les célèbres premières répliques de *la Parisienne* d'Henry Becque. Vous vous rappelez que c'est une scène de jalousie, et le coup de théâtre lorsque nous découvrons que Lafont n'est pas le mari de Clotilde, comme nous l'avions cru, mais son amant. Dans *le Cœur partagé*, une jeune femme fait également, quoique sur un ton plus modéré, une scène de ce genre à un monsieur encore jeune, lui reproche d'être trop mondain, trop papillonnant, et lui conseille la sagesse. Nous apprenons soudain que ce ne sont pas des époux, mais le père et la fille.

Là-dessus, il faut bien le dire, les imaginations vont leur train. Il est vrai que nous sommes à la Comédie-Française, où règne un souci de respectabilité; mais enfin on y joue bien *Phèdre* et *Œdipe roi*. Freud est à la mode, avec ses « complexes », et parmi les candidats aux prix Goncourt ou Femina, trois romanciers (dont une romancière), savoir M. Henry Deberly, M. André Lamandé et madame Suzanne Martinon, viennent d'exécuter des variations sur le thème que Racine avait emprunté à l'*Hippolyte* d'Euripide. On a pu croire

que M. Lucien Besnard allait reprendre celui de *Mademoiselle Bourrat*, la pièce encore récente de M. Claude Anet. Je chercherais vainement à dissimuler que l'inceste est d'actualité, du moins en littérature.

Tel n'est pas le sujet des quatre actes de M. Lucien Besnard, et la morale y gagne, mais l'intérêt y perd; non pas que nous ayons un goût malsain pour ces fâcheuses histoires, mais après nous avoir fait craindre (ou espérer) un drame terriblement audacieux et difficile à traiter, qui eût été passionnant rien que par la curiosité de voir comment s'en tirerait cet intrépide auteur, M. Lucien Besnard ne nous offrira qu'une petite comédie bien gentille, un peu menue et que, par déception et représailles, on aura peut-être l'injustice de trouver presque insignifiante. Il est dangereux de montrer au spectateur une montagne en travail, lorsqu'elle ne doit enfanter qu'une souris.

Certains critiques, comme M. Pierre Brisson et M. Lenormand, persistent à penser qu'il subsiste du freudisme sous roche; d'autres, comme M. Robert de Flers, déclarent qu'il n'y a absolument rien d'équivoque dans la pièce. Il me semble que la première interprétation s'attache surtout à la scène d'ouverture, et la seconde au reste des quatre actes. Il est bien possible que M. Lucien Besnard ait songé d'abord à freudiser, et qu'il ait ensuite reculé par prudence; ou encore, qu'il ait voulu donner à sa pièce deux significations concomitantes et superposées, l'une pour les profanes, l'autre pour les initiés; et enfin qu'il estime que c'est bien d'un « complexe » freudien qu'il s'agit au fond, mais inconscient chez les personnages mêmes, et qui par conséquent ne doit pas non plus se démasquer devant le public. Ainsi la vérité psychologique profonde s'accorderait avec les conditions du théâtre aimable et inoffensif. Et ce serait ingénieux, mais un peu subtil. Cela ferait honneur à l'esprit de M. Lucien Besnard, plutôt qu'à sa dramaturgie. Car cette ironie philosophique et ces malins sous-entendus, si tant est qu'il faille y croire, restent imperceptibles et ne passent pas la rampe. L'ésotérisme n'est pas scénique. Pratiquement, nous n'avons vu jouer qu'une bluette aimable, mais longuette et anodine, avec quelques invraisemblances.

Donc le beau et toujours fringant quinquagénaire Jean-Louis Marnier, professeur à la faculté de médecine, en passe d'être élu à l'Académie des sciences, veuf depuis longtemps, est uni à sa fille Frédérique par une étroite affection et une intimité quotidienne. C'était sa confidente; elle tenait sa maison : ils étaient inséparables. Ils continuent de l'être depuis quelques mois qu'elle a épousé un jeune savant, élève de son père, le docteur Paul Rigaud. L'action naît de la concurrence que se font le beau-père et le gendre dans la vie et dans le cœur de Frédérique. Le jeune mari, très amoureux, trouve insupportable de n'avoir pas sa femme toute à lui, de la voir dominée, hantée, obsédée par cette encombrante tendresse filiale, qui absorbe toutes ses pensées et tout son temps. Il est jaloux, mais de quelle façon? Certains gendres le sont bien de leur belle-mère, qui a trop d'influence sur sa fille et intervient indiscrètement dans le ménage; et la réciproque est encore plus vraie. Mais ce n'est guère là que du vaudeville. Paul Rigaud tourne au drame.

Il devient sombre, irascible, et fait un éclat : il notifie à Frédérique qu'il accepte la direction d'un laboratoire bactériologique dans les Pyrénées, et lui enjoint de partir immédiatement avec lui. Il ne l'a même pas consultée, et son procédé, inadmissible au moins dans la forme, ne s'expliquerait que si les sentiments du père et de la fille lui semblaient inquiétants et s'il était freudiennement jaloux. Étant lui-même de la partie et connaissant les théories du psychiâtre viennois, il n'aurait pas manqué d'y penser, s'il y avait le moindre indice. Cependant, si cette hypothèse lui est apparue, l'auteur devrait trouver un moyen de nous le faire savoir. Paul Rigaud n'en dit rien et n'en laisse rien paraître, non seulement à sa femme et à son beau-père, ce qui est tout naturel, mais au public, qui aurait eu besoin d'être éclairé. Ajoutez qu'au second acte, qui se déroule dans la chambre conjugale et où nous avons l'agréable spectacle de madame Piérat couchée dans un grand lit, Frédérique donne à Paul tous les témoignages d'un sincère et ardent amour, ou du moins tous ceux qui sont compatibles avec les bienséances et n'exigent pas le prompt baisser du rideau. Alors, les alarmes, la violence et le coup d'État de Paul Rigaud ne se justifient plus du tout.

Il devient pour nous un brutal et un maniaque, que Frédérique a bien raison d'envoyer au diable. Nos sympathies vont à la fille et au père, molestés par ce tyran domestique.

Aux actes suivants, changement de front : c'est maintenant Jean-Louis Marnier qui aura tous les torts. Frédérique, résolue au divorce, est retournée chez son père et a repris avec lui sa bonne vie d'autrefois, dont elle se croit du moins assurée pour toujours. Elle a fait un sacrifice, car elle aimait son mari. Elle a bien droit, en revanche, à la sécurité. Or, elle découvre brusquement que ce père, à qui elle se dévoue ainsi, veut faire un brillant mariage avec une riche et belle Américaine, à qui cette fille trop aimée porte ombrage. Frédérique va donc se retrouver entièrement seule et abandonnée, sans père ni mari, ou tout au plus reléguée au rôle de gouvernante. Du coup, l'éminent et sémillant professeur Jean-Louis Marnier prend la figure d'un odieux égoïste, et certaines de ses répliques ont été à deux doigts du fatal emboîtage. C'est le danger de ces revirements. Le public consent qu'on lui montre le père égoïste, pourvu qu'il sente que l'auteur le lui donne pour tel et le juge comme il convient. La faute de M. Lucien Besnard est d'avoir précédemment eu l'air de sympathiser et de vouloir que nous sympathisions avec ce Jean-Louis Marnier qui se révèle ensuite comme indéfendable. Lorsqu'il y a un mouvement ou une velléité de révolte dans la salle, c'est presque toujours à cause d'une divergence d'appréciation sur la valeur morale d'un personnage.

Finalement, selon la coutume du théâtre dit optimiste, tout s'arrange. Paul Rigaud lâche ses microbes pyrénéens pour venir se réconcilier avec Frédérique, et le frivole Jean-Louis épousera son Américaine. Ils ont raison, et il n'y avait pas autre chose à faire. Ce dénouement semble néanmoins conventionnel et postiche, parce qu'il ne résout que la situation, non les questions que nous nous sommes posées sur les intentions ou les arrière-pensées de l'auteur, et nous laisse dans cette incertitude, qui est le véritable défaut d'une pièce par ailleurs agréable en soi. Le dialogue est généralement vivant et d'un joli tour. Toutefois M. Lucien Besnard devrait se mettre en garde contre de fausses élégances. Dans sa pièce, on « prend des déterminations », on « acquiert des certitudes », on « entre-

voit des possibilités »... C'est du style administratif, lorsque l'administration veut être littéraire. Elle ferait mieux d'être simple.

Madame Piérat joue Frédérique avec beaucoup de grâce, sans rien perdre de sa vigueur habituelle. M. Alexandre déploie dans le rôle du père une robuste frivolité. M. André Luguet atténue de son mieux les bizarreries de Paul Rigaud. Madame Robinne est belle et imposante en Américaine. M. Siblot fait un grand-père d'une délicieuse bonhomie.

MM. Gémier et Paul Abram ont généreusement accordé l'hospitalité de l'Odéon au Théâtre des Jeunes auteurs, installé antérieurement au Vieux Colombier, sur lequel on dirait que pèse un maléfice. La salle n'est pas gaie, et au temps de M. Jacques Copeau, Pierre Mille l'appelait « les Folies-Calvin ». Bien que représentée à l'Odéon, la pièce de M. Jean-Richard Bloch, *le Dernier empereur*, n'a pas produit une impression de folâtrerie. Pourvu que ce soit le dernier! a dit un mauvais plaisant.

Mais au fait, est-ce bien une pièce? M. Jean-Richard Bloch, qui est d'ailleurs un romancier de talent, l'avait-il écrite pour les planches? Elle a paru d'abord dans la revue *Europe*, avec ce sous-titre : « histoire », et elle y avait l'aspect d'un roman dialogué, où le dialogue était fréquemment coupé de descriptions et de notations diverses, très utiles ou même indispensables, mais que la représentation laisse forcément tomber. Ce *Dernier empereur* est donc plus intéressant, voire plus dramatique, à la lecture qu'aux chandelles.

Même imprimé, je le trouve encore factice, invraisemblable et un peu fastidieux. Rien que de la politique, d'un bout à l'autre! Il en faut, ou du moins on l'affirme, mais à sa place. Certes le théâtre peut lui emprunter des sujets, et je ne nie pas que *Cinna* soit une tragédie magnifique, mais il doit animer par l'originalité de la poésie ou de la pensée cette matière banale et aride. M. Jean-Richard Bloch reproduit la phraséologie des politiciens de la rue ou des conseils de ministres. C'est très bien imité, mais l'ennui passe la rampe.

Un jeune prince, qui ne semblait pas promis à cette destinée et qui naviguait modestement comme lieutenant de vaisseau,

devient empereur inopinément, par la mort accidentelle du souverain, son oncle, et du prince héritier, son cousin. Considéré comme suspect à cause de ses idées avancées, le nouveau monarque se révèle effectivement libéral, démocrate, pacifiste et humanitaire. Contrairement au dictateur de M. Jules Romains, son avènement et l'exercice du pouvoir ne modifient pas ses points de vue. Il était l'autocrate d'un empire ultra-réactionnaire. Il lui accorde une constitution démocratique. Le chancelier comte de Longpré blâme cette mesure et se démet. Mais il enrage et conspire. Il communique sournoisement à un journal étranger le texte de traités secrets, dont la publication va déchaîner la guerre. La scène du conseil, présidé par le jeune empereur, a de l'allure, mais aussi des obscurités. Je ne comprends pas pourquoi le nouveau chancelier Petersen, après avoir dévoilé la criminelle manœuvre de son prédécesseur Longpré, ne le fait pas arrêter pour trahison, ayant l'appui du souverain, qui veut maintenir la paix et en aurait parfaitement les moyens, la puissance ennemie offrant d'ailleurs une transaction très honorable. M. Jean-Richard Bloch vise à établir que la guerre est une ressource pour les partis réactionnaires aux abois, et qu'ils savent la rendre inévitable malgré la résistance même des chefs d'État les plus pacifiques et les plus humains. C'est possible, mais il n'en a pas fait la démonstration.

Son jeune empereur si bien intentionné n'est qu'un faible et un brouillon, qui se laisse dépouiller de son autorité et ne sait que se faire tuer stérilement dans une bagarre, sous prétexte d'aller au peuple. Si c'était un être viril, il ferait respecter ses décisions et empêcherait cette guerre qui lui répugne à juste titre. Lorsqu'on n'a pas d'énergie, on n'entreprend pas des réformes comme celles qui soulèvent cette opposition et déclenchent cette catastrophe. On a comparé ce jeune étourdi à Hamlet. C'est beaucoup trop d'honneur. Hamlet est un homme de pensée, qui n'aime pas l'action. Mais il pense avec force, et agit de même lorsqu'il ne peut faire autrement. Le protagoniste de M. Jean-Richard Bloch a des idées généreuses, mais vagues et superficielles, et mis au pied du mur, il s'effondre, non par dédain d'esprit supérieur, mais par impuissance et débilité. J'admire profondé-

ment Hamlet, et point du tout ce prétendu émule du doux prince de Danemark.

Les deux premiers actes de *Jean Le Maufranc*, au Théâtre des Arts, m'ont fait espérer une réussite au moins égale à celle du mémorable *Knock*, du même auteur. M. Jules Romains proteste cette fois, avec une logique parfaite et une extrême verdeur comique, contre les diverses tyrannies infligées à l'homme moderne par les lois, les mœurs, les préjugés, la douane, le fisc et la police. Quelle admirable charge à fond contre le vexatoire et inquisitorial impôt sur le revenu, qui nous a rendus de nouveau taillables et corvéables comme aux plus mauvais jours de l'ancien régime et du moyen âge! Qu'on nous vole notre argent, passe encore! Mais n'est-il pas intolérable de nous forcer à faire de la comptabilité, des additions et de la paperasserie, alors que nous avons horreur de cela et que nous avons choisi une profession peu lucrative expressément pour échapper à ce fatras? Les poètes et les intellectuels maudiront à jamais les politiciens de fiscalité qui leur infligent cet indigne supplice. L'auteur funambulesque de la *Pauvreté de Rothschild* serait obligé maintenant, lui aussi, de « faire des chiffres! »

Le second acte de *Jean Le Maufranc* est particulièrement impayable. Il livre au rire vengeur une ligue vertueuse et moralisatrice, qui se propose de supprimer tous les plaisirs et de soumettre le monde entier à une discipline policière, au nom de l'hygiène et de la morale. La satire dirigée par M. Jules Romains contre ces mômiers universellement prohibitionnistes, qui prohiberaient au besoin jusqu'à la camomille, m'a procuré à quarante ans de distance presque la même joie que ma première lecture de la préface de *Mademoiselle de Maupin*.

Hélas! Après ces deux premiers actes qui annonçaient une espèce de chef-d'œuvre, la pièce dévie, et le reste ne vaut rien. Se souvenant du Don Juan de Molière, M. Jules Romains a voulu que son Jean Le Maufranc se fît hypocrite par dérision de cette société pharisienne, qui ne permet pas de vivre en homme libre et le front haut. Bien qu'elle ne fût plus nouvelle, l'idée pouvait se soutenir. Mais M. Jules Romains s'est

noyé dans des artifices et des subtilités coriaces, qui découragent l'attention. C'est dommage.

A ce propos, il a cru devoir, dans un article du *Journal*, incriminer la critique. Encore du Molière! Mais M. Jules Romains rivalisait plus heureusement avec lui sur le dos des médecins. Sa scène d'Oronte n'est pas très réussie. Il réclame « une docilité préalable aux grandes œuvres », et, par exemple, aux siennes. Mais pourquoi préalable? Il faut premièrement discerner si l'œuvre est réellement grande, et ne lui accorder son respect que lorsqu'elle s'est prouvée telle. Ce n'est donc pas la docilité — laquelle nous exposerait comme de vils complaisants à louer des sottises — mais l'esprit critique qui importe d'abord et avant tout. L'aphorisme de M. Jules Romains est illogique et contradictoire. J'ai lu qu'on le trouvait trop intellectuel, et M. Jean-Richard Bloch aussi. Je ne crois pas que ce soit là le vice de ces deux hommes de lettres. Je crois que le véritable intellectualisme est la plus précieuse des qualités, mais aujourd'hui la moins répandue.

Les Variétés ont repris *l'Habit vert*, de Robert de Flers et Gaston de Caillavet. N'était-il pas indiqué de faire une reprise à un habit? Cette spirituelle et charmante comédie d'avant-guerre n'a pas vieilli d'une ligne. On pourra toujours blaguer l'Académie, peut-être parce qu'elle est immortelle, — et quitte à y entrer plus tard. Elle n'a pas gardé rancune à M. Robert de Flers, que Gaston de Caillavet aurait certainement rejoint sous la coupole, comme Meilhac y retrouva Ludovic Halévy. Souhaitons que ce genre délicieux de la comédie légère ne succombe pas sous la vulgarité et l'épaisseur des nouvelles couches! Madame Jeanne Granier a reparu avec le même succès dans le rôle qu'elle avait créé. Une jeune artiste tout à fait piquante, mademoiselle Germaine Baron succède à Ève Lavallière. M. André Lefaur est exquis.

Autre reprise : *la Griffe*, au Théâtre Sarah Bernhardt. C'est une des premières pièces qu'ait écrites M. Henry Bernstein, et déjà l'une des plus puissantes. Cortelon fait penser au baron Hulot. M. Francen a hérité du rôle, où Lucien Guitry fut extraordinaire. Le nouvel interprète s'acquitte très honorablement d'une tâche doublement écrasante.

Et reprise, encore, de *Jean-Gabriel Borkmann* au Théâtre de l'Œuvre. C'est un des ouvrages les plus saisissants du grand Ibsen, qui était sans doute un profond penseur, mais aussi un maître du théâtre et de l'effet de théâtre. Rappelez-vous le bruit des pas de Jean-Gabriel, pareil à un loup dans sa cage! L'idée centrale de la pièce est celle de la *Tétralogie* de Richard Wagner. Pour posséder l'or et le pouvoir, Borkmann a maudit l'amour. C'est sur lui que pèse cette malédiction impie, bien que la femme aimante qu'il a renoncée lui reste fidèle et miséricordieuse, comme Marguerite à Faust... Une autre idée d'ensemble est celle de la mésentente et de l'égoïsme des individus, qui restent des monades inintelligibles et imperméables les unes aux autres. Seule Ella Rentheim était capable de dévouement parce qu'elle aimait. Mais Borckmann, sa femme, son fils, ne poursuivent que des fins personnelles, sans nul égard pour autrui. Par amour-propre, madame Borckmann voudrait que le jeune Erhart se consacrât à rétablir la fortune et l'honneur du nom. Il s'en moque, et file avec une jolie femme. Il veut vivre sa vie!... M. Lugné Poe et madame Suzanne Desprès, grandis dans l'ibsénisme, jouent magistralement ce beau drame, puissant raccourci des ressorts essentiels qui meuvent l'humanité.

PAUL SOUDAY

TABLEAUX DE PARIS

ET D'AILLEURS

I. — Le soleil s'est couché, hâtivement, à l'ouest, bien près de l'endroit où je l'aperçus, d'Antibes, ce matin, vers sept heures, qui montait, tout rouge, à l'extrémité du cap. Il vient de plonger, derrière Cannes et l'Estérel, sur le coup de quatre heures. A sa suite, le ciel saigne encore un peu. Mais la plaie est comme lavée à l'éther et vite refroidie dans la chair livide. Une nuée couleur fumée de cigare s'égaille, par petites bouffées régulières, suivant un grand arc, depuis les monts bleus, ardoisés, confus, dans les brumes du jour le plus court de l'année, — jusqu'à la Méditerranée indécise.

Un brusque tournant de route et, après être passé sous la voie ferrée, le golfe Juan, s'arrondissant dans le rivage noyé par ces promptes demi-ténèbres du crépuscule de décembre... La mer lisse demeure comme alourdie des dernières clartés du jour et vaguement éclairée en dessous. Le croissant strict et déjà brillant de la lune, s'incline à travers les écharpes des stratus effilochés, vers quatre ou cinq îlots coniques, couverts de lumières. Des points de feu y dessinent des rampes d'escaliers, des plates-formes de terrasses : l'imagination croit deviner un nombre, qu'elle ne peut d'abord préciser, d'Isola Bella, nées du fond des eaux, fixées, avec l'approche de la nuit et comme décorées d'astragales pour une fête. Des fumées flottent encore, au-dessus de ces îles soudaines et que leurs illuminations font paraître heureuses, derrière la gaze tremblante de l'atmosphère d'une journée, aussi chaude,

aussi ensoleillée que mai, qui aurait duré six heures de moins...

— L'escadre! — s'écrie mon conducteur, avec l'accent chantant, saccadé et rythmé, pourtant. L'escadre!... Il a tourné la tête vers moi... L'escadre! Cet archipel semble surgi sous le coup de baguette d'un artificier aux gages de Dieu.

Le feu vert dormant, d'une balise, luit au cœur de la baie. Sur sa colline, le phare du Cap tourne, lançant une longue traîne laiteuse dans l'espace, puis, quatre secondes après, une nouvelle traîne et laissant cette fois, dix secondes, qui paraissent interminables, entre l'apparition d'un de ses longs regards, indifférents et protecteurs.

La Riviera, la Côte, — dite d'*Azur* dans les mauvaises publicités, — est consternée, cette saison, d'entendre parler de troupes rassemblées par l'Italie, de l'autre côté des Alpes, pour de soi-disant manœuvres... Et d'apprendre qu'en Angleterre, par exemple, on exploite, on ne sait quelles imbéciles rumeurs de quelque rencontre possible entre bersaglieri et chasseurs alpins, pour entraver les hivernants.

L'escadre, monsieur! Dans ce mot *l'excadre*, quelle fierté et quelle sorte de réel soulagement... Du sommet de son cap, le phare d'Antibes, passe son rayon de diamant sur la prunelle noire et vive du conducteur de l'auto, qui s'est à demi tourné pour apercevoir les masses imprécises et illuminées de nos grandes unités de guerre.

Je voyais cent Isola Bella. Il dit : *Les cuirassés*!

Nous traversons bientôt la rive de Golfe Juan, son petit quai encombré, dans la pénombre, d'officiers qui débarquent, d'hommes d'équipage attendant les canots qui les ramèneront à bord.

Et c'est, maintenant, sur la route de Cannes de froides odeurs d'eucalyptus, mêlées à cet air de fumée de bois de figuier, qu'on ne respire à la nuit nulle part ailleurs, si spécial et qui évoque des séjours lointains de convalescence, lorsque ces mots : « La tombée du soir », faisaient regagner précipitamment l'hôtel, entre les bras de la mort!

II. — Je pense à vous, Claude Monet, dans ce train matinal, entre La Roche et Nogent... Le premier stade de la journée

de décembre est brumeux sur les régions que traverse l'Yonne; l'eau stagne dans le sol, un peu partout. Au loin : une rangée de peupliers droits, dépouillés, comme tracés d'un coup de pinceau, de bas en haut, sur ce ciel qui n'est bleu, ni gris, ni rose, ni frais, ni sale, — ciel de décembre, — ciel de Monet. Ciel que l'on retrouve sur ses toiles, dans leurs mares, leurs flaques à ras du sol brun, par taches laiteuses... Mais ce sont les arbres qui font le cœur ou l'âme du tableau. Non pas des arbres chargés de feuilles, au triomphe de l'été, centenaires choisis par l'architecte, le décorateur ou le romantique : ce tailleur, ce chemisier et ce coiffeur de la Nature. Des arbres, enfin, tels que je les vois, que vous les avez toujours vus, — peut-être sans vous en douter, — tels que Monet les peignit, dans le désordre, les nuances, les insaisissables variations d'atmosphère des saisons. Il semble que Monet nous ait rendus impossibles, ailleurs que dans des musées augustes, les beaux chênes trop verts de Ruysdaël et ces seigneurs à grandes ramures du Poussin, qui répandent de la gloire à place d'ombre et font régner cette gêne que devait dégager le voisinage des grands, à la cour.

La nature de Monet, ce n'est plus le décor de l'Albane, que Stendhal croyait voir se composer et se décomposer, se renouveler en formes harmonieuses, de la diligence du voyageur des *Notes d'un Touriste*. C'est la nature, telle qu'on la saisit, au réveil, de la portière d'un train. Et, particulièrement le matin et, ainsi, au retour de quelques jours passés dans le midi. Monet met devant le palmier d'équerre et nostalgique, dressé dans le trottoir de la Croisette et le cyprès d'Eze (ce grand brun silencieux, dont l'élégance mélancolique demeure dans les prunelles), il met cette nature âpre, cette sauvagerie paysanne, naturaliste) : ... *impressionniste*, — voilà bien le mot qu'il créa ou fit créer.

Monet, c'est la rivière, c'est l'Ile-de-France, la terre cultivable et renouvelée par l'effort de l'homme, qui a des digestions et des sommeils de brute et des réveils d'adolescent. C'est la première, la toute voisine Normandie, c'est bientôt Rouen, sa flèche grise et son eau limoneuse... Monet, c'est l'homme de l'Ouest, de ce prochain Ouest, qui commence à Vernon et tombe au Havre, de la Côte de Grâce, dans l'estuaire de la Seine.

Il a peint le palais de Westminster et celui des Doges. Oui. Mais, comme pour se donner, à Londres, le spleen d'une brume plus douce et, à Venise, celui de tons moins rutilants. Moins de pourpre et moins d'or que sur la lagune, aux boucles de la Seine; un moins épais brouillard, aussi, que sur *Waterloo bridge*. Ces deux points opposés de l'œuvre de Monet, — les toiles de la *Giudecca* et du *Grand Canal* et celles de la *Tamise*, — semblent destinées à encadrer, à balancer, les deux extrémités de son œuvre normande.

J'ai, très jeune, fréquenté les magasins du rez-de-chaussée de M. Durand-Ruel, rue Laffitte. Les Manets, les Renoirs, les Monets, les Sisleys et Pissaros, les Degas, abondaient là. Entrait qui voulait. Un garçon en livrée surveillait les salles. Aucun vendeur ne se proposait. Les toiles ne semblaient pas destinées au commerce et l'on goûtait, le long des cimaises, le même calme qu'au Louvre. Des jeunes gens, comme moi, demeuraient de longs instants devant les toiles, rêveurs, surpris, jamais choqués, presque toujours ou toujours charmés. C'était *notre* nature, pour *nous*. Nous sortions de là comme on revient d'une journée de campagne, un peu ivres, avec dans les yeux tout ce qui nous paraissait intraduisible de l'espace et des clartés, et toutes les fraîcheurs dans l'âme, l'espace illimité, le nuage et l'eau; le crépuscule, devant lequel le solitaire entend des instruments de cuivre, et l'aube, dans laquelle l'ouïe ne discerne que des voix.

Hier, une dame, qui passe ses journées dans les salles de jeu, me disait : « Rien ne me repose, ne me change les idées, comme un petit séjour dans le midi, car, pour la santé, on pourrait rester à Paris, chez soi! »

Cette dame, en effet, n'a jamais songé à faire une promenade. Mais le casino de Monte-Carlo lui « change les idées! »

Ainsi, — qu'on me pardonne la comparaison, — le passage dans les galeries Durand-Ruel me changeait les idées... C'est-à-dire qu'il me *changeait* de l'enseignement de l'Académie Julian, où je commençais de peindre, sous un plafond bas et vitré, devant un modèle engourdi.

C'est chez Durand-Ruel, que nous vîmes, pour la première fois, la série des *Cathédrales de Rouen*, celle des *Meules*. Puis, les premiers *Etangs aux nymphéas*. Et c'est peut-être pourquoi

je laissai les pinceaux. Plus d'un de ma génération fut détourné de peindre par l'exemple de Monet, qui en encourageait, hélas! tant d'autres... Peut-être trop personnels pour imiter, nous percevions trop distinctement le fossé nouveau. D'autres le franchirent. Je puis dire que j'ai laissé ma palette se sécher, en regardant Monet.

...Je pense à vous, Monet, dans ce « rapide », — qui a du retard, — en suivant au loin les fumées déroulées d'un de ces trains, dont vous avez le premier représenté, blanc et noir, sur gris, le fuyant passage dans la brume... J'évoque votre œuvre frémissante et successive, en découvrant un chaland, au passage d'un pont sur l'eau plombée... et le cours perpendiculaire de la rivière, entre les troncs des arbres dénudés et les tuiles flétries des maisons, dedans les enclos verts. Puis, les hautes cheminées des usines, ces machines à brouiller le ciel. Après Corot, Monet. Suite harmonieuse, logique.

Un numéro d'*Excelsior*, acheté hier, à Antibes, dont le soleil colorait les vieux remparts devant la chaîne des Alpes couverte de neige, sous le ciel bleu, un numéro d'*Excelsior*, montrait le petit corbillard des funérailles de Monet, à Giverny traîné par deux hommes. On aurait cru voir un Courbet, reconstitué au cinéma... C'était toute la mélancolie des fins d'automnes matinales, derrière un mort de campagne. Et rien ne semblait plus triste à regarder, mélancolique mais consolant, éternel et fugitif, — comme un Monet.

III. — Il avait l'air d'un personnage de l'Olympe, que Jordaëns eût peint en habit de chasseur, et autour de lui flottait on ne sait quelle vapeur d'oliban ou de galipot, émanée des pages de Flaubert. Il évoquait des héros de *Salammbô*, les hommes de la grande piste qui s'efface à ses extrémités, en prolongeant des sillons à travers le désert. On ne savait à quel moment il eût été costumé, vêtu en carthaginois, en romanichel, portant le veston, l'habit noir ou le pourpoint de cuir. Une sorte de bistre nuançant les paupières, paraissait dénoncer un sang d'au delà la Méditerranée et les sables. Mais cette sorte d'Africain avait les yeux clairs, les yeux du marin de l'océan, ou du paysan, du terrien de

l'Orléanais et du Beaujolais. Peut-être ce prétendu Touranien venait-il tout simplement de Briare?

Sa gloire était déjà faite, encavée, lorsque je le connus. Il avait cette carrure qui imposait, peu faite pour les coulisses et les salons de comédiennes, et cette tête qui se tient droite devant « le monde » et ne baisserait pas davantage en affrontant un ours. Il eût sauté sur un fusil. On le voyait épaulant, faisant feu. Et il parlait, d'une voix fondue, avec un heureux choix des mots, sans hésiter, une jolie langue de salon, une langue polie, comme étaient les gestes de ses mains petites et racées. Il était d'un autre temps. Il répétait à tout propos ses soixante-dix et des ans... D'Hugo à Coppée, de Banville à Mendès, survivaient en lui ceux du XIXe siècle, qui ont écrit des vers pour être dits entre des portants de toile peinte et qui s'efforçaient de rester « humains », en jouant de l'amour avec des rimes et des clairs de lune et des épées et des oripeaux. Et ils y sont quelquefois parvenus. De la salle, tout paraissait réel, émouvant. Jean Richepin semblait né d'un père romantique et d'une mère naturaliste. La *Chanson des Gueux*, *les Blasphèmes*, ont fait vivre une génération de nouveaux Villons: Richepin et Rollinat, l'un dans le soleil, l'autre dans le noir des nuits, éveillèrent une littérature, qui était devenue plus facile et médiocre en s'éloignant d'eux.

... Un soir, après-diner, c'était quelques mois avant la guerre, dans une maison amie, nous nous étions assis autour d'une table qui allait bientôt tourner et même bondir. Il y avait là, d'une grande beauté resplendissante, madame Richepin. Puis, mademoiselle Eve Lavallière, qui cheminait, par les premières voies du merveilleux, jusqu'aux rudes et vaporeux chemins du ciel, qu'elle achève de gravir dans les souffrances du corps et les ravissements de l'âme. Il y avait aussi l'un des hommes les plus brillants de son temps, les plus élégants, d'une intelligence tournée vers le stable et le magnifique et qu'un sang trop impétueux, une imagination trop vive ont contraint de descendre de ses rêves, mais sans s'abaisser jamais et gardant du palais une telle *mansarde*, qu'il y peut encore recevoir des souverains. Il était alors le comte de Castellane, et toute la terre l'appelait *Boni*, comme un roi — qu'il avait été. La table tourna, elle dansa même

une sarabande effrénée et je ne sais pas ce qu'il advint promptement de sa frêle architecture, tant elle tourna, virevolta, sauta, obligeant les douze mains et les six personnes qui l'entouraient de voler, de courir, d'un bout à l'autre de la chambre, au milieu des sièges tombés à la renverse.

Jean Richepin interrogeait... Il évoquait des disparus qui lui semblassent à sa taille. La table avait cessé de traverser l'espace et de nacelle devenait marteau-pilon. Mademoiselle Lavallière semblait aux écoutes, avec un visage sérieux, contracté, qui rappelait celui des pâtres des âges lointains, penchés sur quelque crevasse profonde du sol et qui, après avoir fait un cri, attendaient dans l'effroi que l'écho répondît.

M. de Castellane, dont l'habit noir n'avait pas fait un pli et dont le visage était d'une si grande fraîcheur sur la finesse et la blancheur du linge, n'interrogeait point, ne souriait point. Eve Lavallière, devançant le temps, portait les cheveux coupés plus bas que les oreilles et ouvrait de grands yeux dans un visage pâle et qui s'affinait dans le menton allongé. Elle ne semblait plus être au milieu de nous. Elle ne voyait plus, en face d'elle, ces deux hommes si dissemblables, si frappants tous deux : l'homme de la *Chanson des Gueux* et celui du Palais de marbre rose de l'avenue du Bois de Boulogne; le petit-fils du maréchal de Castellane et le descendant des touraniens; l'homme aux noirs cheveux bouclés sur la tête, et l'homme aux cheveux couleur de blé; l'aristocrate, — auquel ses *ennuis*, ses *difficultés* ou ses *malheurs*, selon l'importance que les indifférents donnent aux peines d'autrui (les *malheurs* du comte de Castellane n'avaient pas fait tomber un pétale de l'œillet rose qu'il portait à la boutonnière) — et le plébéien à la voix de cuivre, qui avait chanté le faubourg et la pègre : ... deux hommes qui se croyaient dieux, dans le fond de leur âme, et qui avaient vaincu si bellement tant d'ennemis qu'il ne leur semblait pas plus difficile, qu'il ne l'avait semblé à tant d'autres, avant eux, de continuer de régner et de vaincre, — toujours.

Ève Lavallière, la pécheresse des Variétés, regardait ces successeurs de Villon et du maréchal de Richelieu...

L'âge commençait de détruire l'extraordinaire juvénilité de son visage. Quelques petits plis s'étaient dessinés sous les

yeux et le menton, la chair légèrement amollie. La vie de théâtre conserve certaines femmes, mais, à la manière de l'embaumement.

Charmante Lavallière, vous n'avez pas été remplacée sur les scènes de Paris, vous que les infirmités privent d'entrer au couvent et qui allez venir finir vos jours à Toulon, pour y fuir les Vosges, dont le froid paralyse votre corps meurtri de néophyte... Sainte Catherine de Sienne ne quitta guère sa cellule. Et elle fit voyager des papes!...

... Soudain, mademoiselle Lavallière eut la gorge déchirée par une exclamation. Elle venait de découvrir que le comte de Castellane, que *Boni* trichait. Elle avait vu se contracter aux poignets les mains appuyées sur la table, pour la faire se soulever et « répondre » aux interrogations de Jean Richepin, qui « croyait », lui aussi, puisque la table *répondait*. La crise de Lavallière dura et interrompit la soirée. Elle ne pardonna point à celui qui l'avait si brusquement fait retomber des hauteurs où elle s'était élevée, en compagnie des ombres illustres que Richepin avait été réveiller dans les limbes...

... A table, Jean Richepin, qui aimait la bonne chère, comme nombre d'hommes de lettres, ses contemporains, et qui connaissait la qualité d'un vin, comme celle d'un mot, Richepin dont la mémoire était inépuisable savait, comme Mendès, évoquer les disparus, parler de ses débuts, projeter le passé, avec cette flamme qui donne tant de relief dans la lumière et les ombres. Il ignorait les sports, dans le sens que nous donnons à ce mot, mais il les eût tous pratiqués et je l'ai vu un jour, à Tréboul, dans la baie de Douarnenez, avec son teint boucané, hâlé, sa vaste poitrine, faire la manœuvre sur un voilier, comme un marin.

Je me souviens d'avoir entendu M. Paul Bourget raconter à déjeuner, chez un de ses vieux amis, qui avait été son condisciple et celui de Jean Richepin, à l'École Normale, des anecdotes de leur jeunesse. Le plus célèbre de nos romanciers, — celui qui fut le *Psychologue*, qui sembla créer le mot (comme Monet fut l'*Impressionniste*), et le futur poète des *Gueux*, — n'avaient pas beaucoup d'argent. Leur condisciple, en recevait davantage de ses parents... M. Bourget, qui est un narrateur délicieux, parlait de cette jeunesse avec émotion. Il

pourrait la raconter, maintenant. Il serait intéressant de voir ensemble, à l'École Normale, deux futurs académiciens qui allaient suivre des routes si différentes.

Jean Richepin, la jeune génération ne le connaissait guère; entre elle et lui, nous voyons un monde. Peut-être notre imagination ou les apparences seules créent-elles tant de distance, car les poètes, à quelque génération qu'ils appartiennent, se sont toujours ressemblés, à vingt ans.

IV. — Le *Studio des Ursulines* continue de recevoir son public si curieusement homogène de gens qui flairent leur temps et qui ont le sentiment des valeurs. Il s'y donne toujours ces courtes *rétrospectives* d'avant-guerre, ces actualités du temps de Nicolas et de Guillaume II, qui paraissent déjà si lointaines et sont encore toutes tenues à nous par des vivants. Nicolas II, avec son visage inexpressif et doux, son regard en allé, dans on ne sait quel air de visage mêlé du paysan-soldat et du saint de l'icone, sa suite de petites grandes-duchesses dont les chapeaux trop vastes oscillent sur la tête, ainsi qu'elles-mêmes oscillaient en marge de ce monde, altesses falotes et pures, recluses, ignorantes de tout, en apparence destinées à des princes au cœur prématurément caduc, aux humeurs moroses, mais, en réalité, vouées à la boucherie, comme les agneaux. Derrière l'Empereur : l'Impératrice, — trop grande femme et pas assez grande dame, — avec des traits tirés d'institutrice de bonne maison qui souffre de l'estomac ou qui dérobe une hystérie cruelle sous des apparences sévères. La femme qui ne sourit pas. La dame qui n'attend ni son thé du matin ni l'entrée des enfants, ni le baiser d'un mari, ni le courrier, ni aucune visite avec plaisir, avec un léger intérêt, un peu de joie et d'amour. La grande personne guindée, qui n'espère d'une journée que contrariétés et menaces. Et l'Empereur, cette fiction d'homme sensible et sans défense, plus petit, à côté ou devant elle, qui a l'air d'une lointaine maison sans vitres, d'une demeure inhabitée, où rien de vivant ne subsiste que, peut-être, un oiseau égaré, quelques passagères hirondelles, sous la corniche.

Entre ses parents, dans les jambes du couple impérial : le tzaréwitch, un enfant, un petit garçon à la jolie forme de

tête, déguisé en soldat et abasourdi par ce qui se passe et à quoi il ne cherche à rien comprendre. Il met un doigt dans son nez. Tout le monde à ses côtés lui paraît démesuré, et, la première, cette mère, de blanc vêtue, puis, ses sœurs, ce collège de sœurs, si pareilles sous leurs trop grands chapeaux qu'il les reconnaît à peine. Et des popes et des ornements divins, dans le faste que les prêtres veulent pour Dieu... On ne sait qui est plus inaccessible, plus terrible et plus fragile, de cet apparat ou de cette famille, qu'on devine isolée du monde entier, à l'avant de ce cortège, comme un navire perdu dans les glaces du pôle.

Quelles rétrospectives nous posséderions, si l'on avait enregistré de pareils films, aux dernières années de la royauté, à l'époque de notre Révolution!

Guillaume II, qui vient ensuite, est aussi vivant, aussi sensuel, aussi près des hommes, que Nicolas en est éloigné. Le Tzar est comme une émanation, un fluide dans un uniforme. Guillaume, c'est de la tripe, de l'andouille et du boudin dont on a rempli une forme humaine. La face est rapace, avisée. L'homme écarte les coudes, il a l'œil à tout, partout : — sur la femme et sur le soldat; sur l'homme qu'il faut séduire, gagner, rouler. Ah! la bonne tête que fait l'ancien Président de la Confédération Helvétique, auprès de Guillaume II, dans une victoria!...

Après ces quelques actualités d'outre-tombe, le spectacle qui remplit la soirée est un film allemand, réalisé en Amérique. Les producteurs de Los Angeles ont senti que leur seule concurrence dangereuse était en Allemagne. Ils y sont allés prendre ce qui pouvait les servir. *Greed* (*les Rapaces*), de M. Eric Von Stroheim, est, dans le détail, le type le plus parfait de la formule naturaliste, à laquelle appartenaient la *Rue sans Joie* et quelques autres. Les scènes y sont poussées jusque dans le menu, jusque dans l'outrance, aussi, avec le même désir de faire vrai, avant tout, de ne rien laisser échapper de la saveur qu'un accessoire ajoute à un tableau. Ce qui peut tomber dans l'excès de la vulgarité, ce qui est lourdement laid, ce qui n'est qu'organique, pourrait-on dire, ne le rebute point. Encore un peu et nous irions si avant dans l'intimité des personnages avec lesquels l'auteur nous fait vivre,

qu'auprès de lui, le Zola de *la Terre* paraîtrait candide. Il faut prendre garde, lorsqu'il s'agit, non plus de décrire par des mots, mais avec des objets et des êtres vivants, qui se meuvent dans l'air d'une journée... Pour le choix de ses acteurs, M. Von Stroheim, s'inspire du même goût excessif du monstrueux. Il arrive ainsi, trop aisément, à plus de vérité apparente, non en pyschologue, mais en caricaturiste, avec ce lot d'êtres hideux ou contrefaits par la nature en naissant. Il advient, certes, que l'on puisse considérer des réunions d'individus peu esthétiques; mais, au point où nous les dose ce remarquable metteur en scène, nous dépassons tout autant la réalité ou la vraisemblance, que s'il prétendait n'employer que des bellâtres ou des demoiselles pour photographes de nu « artistique ».

Il arrive, aussi, que, dans la réussite vraiment inouïe de certains intérieurs de *Greed*, comme celui du dentiste, et de scènes comme celle du mariage, l'action n'existe plus. Nous ne faisons point ce rêve, — qui ne saurait revenir en arrière, ni demeurer immobile, — que doit être tout spectacle théâtral. Nous nous morfondons dans un milieu de gens vulgaires, abjects même, chez lesquels nous ne saurions probablement demeurer longtemps sans être de toutes manières incommodés.

Ce film vaut mieux que plus des neuf dixièmes de ceux qu'on nous donne chaque jour, mais, précisément, ses qualités exceptionnelles nous rendent ses défauts plus déplaisants. La Compagnie américaine qui était venue chercher M. Von Stroheim, lui avait offert un million et demi (de dollars, je pense), pour mener son film au dénouement. Les dollars furent dépensés bien avant la fin de l'ouvrage. Il fallut rapporter une nouvelle somme et ainsi de suite. Lorsqu'on le présenta, pour la première fois, aux intéressés, dans le huis-clos, il durait *huit heures*... La scène seule de la Vallée de la Mort se déroulait sur quarante minutes. Il fallait couper, plus des trois quarts de ce qui avait été fait.

— Couper! s'écria M. Von Stroheim... Jamais! Pas un centimètre...

Heureusement, y avait-il là, ajoute-t-on, la... (je vous demande pardon pour le néologisme) la *scénariste* de Mary

Pickford. Elle coupa, coupa... rabouta les morceaux les uns aux autres...

Ces éclaircissements font comprendre pourquoi, même écourté par la *scénariste* de Mary Pickford, quelque impression pesante de longueur, de sujet lent, persiste dans ce travail, qui dégage cependant, par tant de points, une si forte odeur de vie et d'humanité.

— ... Mais, si vous voyez affiché, en quelque cinéma de quartier, *l'Eventail de lady Windermere*, d'après Wilde, ne manquez pas de l'aller voir! me dit mon interlocuteur.

V. — Un peintre qui meurt, comme le dit Michelet, dans son paragraphe sur Watteau, « sans avoir rempli sa destinée », touche à quelque partie plus sensible de l'esprit. On lui fait grâce de certaine science et même de certain goût. Marie Bathskirseff, qui n'avait laissé que des œuvres médiocres, — les ouvrages de l'élève qui copie servilement son maître (Tony Robert-Fleury!) — Marie Bathskirseff, n'était connue que pour sa mort précoce, avant que son *Journal* ne l'eût classée, sinon parmi les littérateurs, du moins parmi les autobiographes célèbres.

Dans le même temps, sont ouvertes deux *rétrospectives* de peintres décédés, qui devraient être encore parmi les vivants. D'abord, Galerie Barbazanges, Roger de la Fresnaye, mort à Grasse, l'an dernier, dans sa quarantième année, des suites de la guerre. Il se cherchait encore. Son œuvre est inégale, mais elle révèle un tempérament de peintre peut-être un peu trop influençable par ce qui était nouveau, mais qui, — après s'être mêlé de près aux recherches du cubisme, à certaines déformations arbitraires, à des conventions momentanées, un goût immodéré pour l'équerre et la tache de couleur rectangulaire, les masses imperméables à l'atmosphère, — eût donné sa mesure. *La Conquête de l'air*, peinte en 1913, dégage l'impression d'une personnalité qui aurait pu traduire ce qui est l'ennoblissement de l'art du peintre, car on abuse, désormais, du tableau qui doit, pour être réussi et satisfaire les esthètes, commencer par ne rien représenter. Il y a là quelques gouaches aussi, dans la tradition française, et des paysages schématiques, mais sobres et

vastes, où le grand mouvement qui accompagne l'évolution de la nature est exprimé.

Au musée du Luxembourg, le conservateur M. Masson vient de réunir, pour une *exposition temporaire*, quelques épaves de la vie éphémère du peintre Guy-Pierre Fauconnet, mort en 1920, à l'âge de trente-huit ans, comme Watteau, avec lequel il n'est pas sans offrir quelques points de contact. Il manque à ce peintre, cependant, avant tout, car d'autres qualités lui font défaut dans la comparaison, d'avoir produit le nombre considérable d'œuvres si vivantes, laissées par le moribond Watteau. Fauconnet donne, à tort, l'impression de l'amateur car il savait dessiner comme peu de peintres de la dernière génération, mais la rareté des toiles qu'il a laissées vient sans doute de ce qu'il travaillait, afin de vivre, chez quelque couturier, costumier ou décorateur, à des besognes passagères, qui ne laissent aucune trace et ne sillonnent point le passage d'un artiste, à travers les déserts de la vie.

Il semble n'avoir guère aimé que le nu, le nu de la jeunesse. Il dessine longuement d'après le modèle, mais en dissimulant tout effort dans une courbe aisée. Sa couleur ne cherche pas à rivaliser avec la nature. Elle est pareille à la crème et plus encore à celle dont les femmes s'enduisent le visage, qu'à la crème du lait; quant à la carnation, imaginons-la seulement d'après une légère garance, qui évoque bien plus le fard que le sang. Ces études sembleraient avoir été peintes, le soir, à la lumière électrique, elles sont d'une matière qui ravit les yeux, délicatement ombrées de gris, comme à l'encre de Chine.

Il avait commencé par de grandes toiles, sur lesquelles les personnages étaient placés dans le vide, sans lien, à la manière étrusque. Il se cherchait. Il se laissait aller à des caprices. Il existe de lui une eau-forte en couleur, sans doute fort rare, où l'on voit une biche rouge fuyant avec un singe sur le dos. Il avait également illustré quelques livres, dans la manière de M. Boutet de Monvel, le père. Un *Langage des Fleurs*, édité en Angleterre... C'est une de ces existences passées dans une gêne élégante et fantasque, coupée de bals masqués et d'heures noires, qui ne méritent que ce que Saint-Simon appelle un *léger trait de crayon*, mais qui gardent,

jusqu'à la fin, le charme de l'adolescence et le mystère des œuvres d'art.

Fauconnet se savait malade du cœur. Il veillait, pourtant, passait des semaines à décorer, pour se rendre à un bal de l'Académie Julian, un costume grec semé de petites enluminures, dans la manière antique et d'une préciosité rare. Il aimait les masques, il en pétrissait, ornait, dorait, d'énigmatiques, fauves et musteliens. On en peut voir deux ou trois au Musée du Luxembourg, à cette « exposition temporaire » organisée par M. Masson. Il avait dessiné des maquettes pour le théâtre du Vieux Colombier, au temps de la vogue de cette scène, avec mademoiselle Valentine Teissier, incomparable dans le *Carrosse du Saint-Sacrement* et la *Locandiera*. Les costumes de Fauconnet, qui effarouchèrent, étaient pour les *Dits des Jeux du Monde* et pour la *Nuit des Rois*, de Shakespeare...

On le vit à un bal de peintres, encore, vêtu en commère inoubliable : mamelles énormes dont l'extrémité était faite des tétines en caoutchouc de biberons; les jarretières, les bas, l'ampleur de la jupe et sous la perruque le visage, qui avait gardé sa barbe noire : c'était un Rops épouvantable...

Après plusieurs jours de disparition, ses amis pénétrèrent dans son atelier. Il était mort, seul, au milieu de ses claires études de nu frottées de fard et de cendre, entre les masques dorés et les biches fuyantes, mort dans le silence, l'isolement, sans une main dans la sienne, une mort qui n'était qu'une manière de sommeil qui ne s'est pas interrompu, une fantaisie de la mort, — tel que lui-même eût voulu finir, en réalité, — d'un arrêt du cœur.

VI. — Le jouet, nous l'avons vu pendant ce mois de décembre et sa médiocrité continue d'être frappante. A quoi rêvent les parents? Sont-ils déments d'offrir aux enfants ces *ersatz* de la vie? Bon pour les temps, auxquels ce fut encore un amusement de vivre, quand les heures d'une journée, les mois d'une saison, avaient leur poids fixé, leur mesure pleine, leur forme déterminée.

Nous chevauchons les heures, nous les vivons, toutes à la fois, comme une auto bouscule les bornes d'une route, sans

que le voyageur ait rien pénétré du paysage. Il faut rendre les enfants, — à quelque classe qu'ils appartiennent, car ce mot *classe* n'a plus grande signification, — aptes à profiter bien vite de ces heures qu'il devient impossible à l'homme de reprendre au temps.

Je suis entré dans un grand magasin, j'ai flâné devant des étalages. Bon Dieu, quel ennui se dégage d'eux, même pour un enfant de quatre ans, qui voit passer, avec quelle rapidité, les voitures dans la rue et qui commence à discerner des idées dans les paroles échangées devant lui!

Que l'on fabrique pour les petits des objets, des instruments *utiles*. Mais les jouets ne sont plus bons que pour certaine catégorie de grandes personnes : les noctambules, les petites dames qui ont pour habitude d'attendre aux rendez-vous que leur donnent des hommes trop occupés, ou l'oisif, un peu fatigué, qui cherche un dérivatif momentané. Les jouets pour grandes personnes sont d'ailleurs tout trouvés, elles vont les chercher dans les banques ou chez les marchands de tableaux et d'antiquités. Il y a les Vlaminck et les Hélène Perdriat, les timbres-poste, les bleus de Chine et les reliures romantiques, etc...

Mais des jouets pour enfants!... Qu'on leur donne des stylos, des machines à écrire, des bicyclettes, des haltères, des extenseurs, des balles de tennis, des ballons de football, qu'on leur apprenne l'endurance, la résistance à se faire casser la tête et avoir l'oreille en *chou-fleur*, selon l'expression des joueurs de rugby. Hélas! parents sentimentaux, qui leur offrez des services à thé lilliputiens et des bébés stéarineux, des soldats de plomb et des trains en miniature, résignez-vous. Il faut réformer le jouet. On a tout « revu » depuis quinze ans : l'habillement, l'installation, l'hygiène, la nourriture, les vacances, l'activité, l'art... Seul, le jouet demeure, stupide, bêta, — bon pour petit nègre ou petit chinois, petit ange, pour bébé du temps de la chère Kate Greenaway ou des *Contes* de Perrault.

Le jouet doit être utile, nécessaire, industriel, commercial, sportif. Il doit préparer des hommes et des femmes précoces et non point retenir dans la puérilité, la contrefaçon, la sottise.

Mais, d'où viennent ces poupées étiques, qu'on dirait

sorties du laboratoire d'un docteur Faust d'Institut de beauté? Qu'elles doivent impressionner étrangement les petites filles, sous cet aspect faisandé qui effare. Ce sont des poupées qui mènent à la fumerie.

Ce qui est figuration de l'être humain doit se manier avec beaucoup de délicatesse. Toute représentation d'une image vivante, crée un phantasme d'être qui porte sa sorte d'âme, non en soi, mais *en nous*, et qu'il faut craindre. Les petites filles du temps de la comtesse de Ségur, celle qui était née Rostopchine, jouaient avec des poupées au visage de porcelaine, inexpressif et tout rond d'innocentes. En ce temps-là, on ne barguignait pas avec l'éducation des demoiselles. Le visage de ces corps rembourrés de son, nous hante encore aujourd'hui. Ils donnaient à l'enfance une mauvaise idée de l'humanité, qui devrait être tout intelligence, altruisme, ardeur et foi.

Mais ces poupées trop longues, trop molles, maquillées, sans nez, vêtues comme des figurantes de music-hall, qui donc s'avise d'en offrir à une enfant?

Peut-être sont-elles *pour grandes personnes*, elles aussi? Alors, elles ne deviennent pas moins symboliques et redoutables.

Une de mes amies voulait acheter un petit chien de carton ou de bois pour amuser un bébé de deux ans. Après en avoir beaucoup regardé, elle revint sans s'être décidée : « Ils sont devenus tellement sinistres, me dit-elle, que je n'ai vraiment pu me décider pour aucun. Ils avaient l'air intoxiqués... Et d'une couleur! »

Ah! la *couleur* des jouets! La couleur de tout ce qui se fait pour l'enfant, comme pour l'ameublement et le foyer : le brun-vert et le violet... Quelle tristesse! Aimons le bleu, le rose — et le blanc!

ALBERT FLAMENT

APRÈS CINQ MOIS

DE MINISTÈRE POINCARÉ

« Quand M. Poincaré, avec un courage et une hardiesse qui lui feront toujours honneur, prit la direction des finances françaises, il n'avait à sa disposition qu'une somme de cent millions. Si on se rappelle qu'il devait avec cette somme assurer la marche des services de l'État et faire face aux dépenses courantes, on se rendra compte combien il avait assumé une tâche difficile. Aujourd'hui M. Poincaré dispose de plus de 3 milliards de francs. De nombreux porteurs demandaient le remboursement des bons de la Défense nationale. Aujourd'hui le montant des nouvelles émissions de bons dépasse d'un milliard et demi celui des remboursements. En outre le fonds Morgan vient d'être reconstitué. En juillet dernier, le trésor était dépourvu de devises étrangères. Il en possède maintenant une quantité suffisante pour faire face à toutes les échéances extérieures jusqu'en avril prochain. »

Ainsi parlait le 9 novembre, le correspondant à Paris d'un journal de Leeds, la *Yorkshire Post*. D'une façon générale, les journaux étrangers rendent le même hommage au chef du gouvernement français. Depuis lors, M. Poincaré a fait quelque chose de plus. Il a obtenu des Chambres qu'elles votent, en moins d'un mois, sans modifications, le budget de 1927. Dans la journée du 18 et dans la nuit suivante, le budget, lourd de 40 milliards a fait le va-et-vient terminal entre le Sénat et la Chambre. Il a été enfin voté par la Chambre à trois heures du matin, par 405 voix contre 140.

M. Poincaré a lu alors le décret de clôture, et la vie parle-

mentaire va être suspendue jusqu'au second mardi de janvier. Dans cet intervalle, essayons de voir où nous en sommes.

***

Le budget de 1927 est en équilibre, avec un excédent de recettes de 700 millions. Les principes sur lesquels M. Poincaré a entendu fonder cet équilibre sont la compression des dépenses et l'accroissement des recettes. C'est la plus saine des politiques. Mais enfin, dans les ouvrages humains, il y a la théorie et la réalité. La politique d'économies qui a eu au mois d'août un beau départ, supposait une refonte complète du système de la France. L'Allemagne, dans les mauvais jours de 1923, avait donné l'exemple de ces coupes énergiques. Mais on a entendu les cris des intéressés. Finalement, M. Poincaré avoue lui-même que les économies dans le budget de 1927 sont dues, pour une large part, au ralentissement « dans les travaux d'équipement, dans la mise en valeur de nos richesses, dans la reconstitution de notre défense nationale, dans les encouragements à l'expansion commerciale, aérienne, maritime ». Évidemment il est regrettable de faire des économies sur les crédits qui sont destinés à développer les richesses. — Au total la compression atteint 116 millions.

Les recettes sont de 40 milliards. Si on a ajouté les 10 milliards des budgets départementaux et communaux, c'est une charge de 50 milliards qui va peser sur le contribuable français. Pourra-t-il la supporter?

Posons en principe que le plus clair des revenus de l'État vient de l'activité économique du pays. Sur le budget de 1927, la taxe sur le chiffre d'affaires doit rapporter une valeur prévue de 6 milliards, les droits à l'importation 2 milliards, l'impôt sur le revenu 2 milliards et demi, l'impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux plus de 3 milliards. Au total les sources de revenus qui sont plus ou moins à la merci d'une crise économique s'élèvent à 30 milliards. Les trois quarts des ressources de l'État sont sujets à des fluctuations, qui, au-dessous d'un certain niveau, remettraient en question l'équilibre du budget.

***

Or les évaluations budgétaires ont été faites en comptant la livre à 150. Elle oscille maintenant entre 130 et 120; le 20 décembre, elle a fléchi à 119,60. A ce taux on admet comme possible, dans les recettes budgétaires, un fléchissement qui atteindrait 8 et même 10 p. 100, soit en chiffres absolus de 2 milliards et demi à 3 milliards.

Il faut reconnaître d'ailleurs que les chiffres non plus prévus, mais observés dans les mois derniers, ne confirment pas encore ces craintes. On redoute, pour les recettes budgétaires, le fléchissement des exportations. Or les exportations de la France, en octobre 1926, dépassent de plus de 900 millions celles de septembre, et de plus de 1 700 millions celles d'octobre 1925.

Il est vrai qu'à l'analyse cette plus-value même présente des symptômes inquiétants. Il y a un excédent d'exportations de matières alimentaires, ce qui n'est pas pour faire baisser le prix de la vie, et de charbon, ce qui impliquerait, dit-on, un ralentissement de notre activité industrielle. Mais je donne cette explication sous toutes réserves, car le phénomène peut être beaucoup plus compliqué. Il est vrai que ce fâcheux symptôme est confirmé par deux autres, la moins-value de l'importation des matières nécessaires à l'industrie, et la moins-value de l'exportation des objets fabriqués. Je me hâte d'ajouter qu'une conclusion sérieuse ne pourrait être fondée que sur une étude de détail. Dans ce domaine des faits positifs, où nous entrons, on se trouve dans le chaos. Les avis sont contradictoires; les chiffres d'ensemble disent ce qu'on leur fait dire, et les faits particuliers doivent être expliqués. J'ai entendu des industriels considérables déclarer qu'aucun d'entre eux n'était partisan de l'inflation, — ce que je savais être faux. On nous a mis en garde naguère contre les dangers de l'exportation quand la devise est dépréciée. Elle paraît enrichir le pays, nous disait-on, mais au vrai elle le vide et elle le ruine. L'Allemagne l'avait bien compris, et, en 1923, elle avait sévèrement contingenté l'exportation. En outre, elle avait affecté chaque objet exporté de deux coefficients, l'un selon sa nature, l'autre selon le pays impor-

tateur, pour empêcher qu'il fût vendu trop bas. Le tableau de ces coefficients changeait tous les mois. Quelque confidentiel qu'il fût, j'en ai eu un exemplaire sous les yeux. — Et voici au contraire qu'aujourd'hui on considère un fléchissement de l'exportation comme la source des plus grands maux.

On nous avait dit pareillement : Restreignez vos dépenses : la France consomme trop. On l'avait comparée à un pâtissier qui mangerait tous ses gâteaux. Et il n'y a pas si longtemps qu'on a rétabli le régime des deux plats. Mais voici tout à coup que la sous-consommation devient au contraire un péril national. On nous crie : Achetez, achetez. Et le 20 décembre, les journaux publient un appel de la Chambre de Commerce de Bordeaux qui engage les consommateurs, dans leur propre intérêt, à faire les achats nécessaires.

Sans doute ces variations ne sont pas contradictoires, et les avis les plus opposés sont pareillement justifiés, pour peu qu'on change de point de vue. Aujourd'hui, le principal souci est d'accroître la matière imposable. C'est pourquoi on nous dit : Exportez, vendez et achetez. On a sans doute raison; mais il faut reconnaitre que cet angle, sous lequel on voit la vie économique, imposé par la nécessité, est fort étroit.

Personne ne pense sérieusement que le gonflement du chiffre d'affaires, et cette sorte de monstrueuse obésité des dernières années puisse demeurer l'état normal. On a dit bien souvent combien cette prospérité était factice. Il n'est pas de l'ordre des choses que de pareils gains s'accumulent; que l'épicier, le boucher, le boulanger, fassent fortune après quatre ans et se retirent; que chaque paysan de Brie ait son automobile; que le détaillant vende les denrées deux fois plus cher qu'aux Halles; que le prix d'un bœuf, après la mauvaise récolte de foins et de betteraves de 1926 tombe de 3 000 francs à 800, sans que le prix de la viande baisse d'un centime. Tout est trop facile et trop prospère; l'argent ruisselle trop abondamment, et il faudra bien qu'un jour ou l'autre la fortune débordée reprenne son cours normal. Ce tassement doit se faire, et le réveil ne sera pas sans secousse. Mais le vrai problème n'est pas là.

L'énoncé qui le représente le mieux est probablement

celui-ci : à quel taux du change la plus-value du franc rendra-t-elle l'exportation impossible? Naturellement les réponses ont varié, et les industriels n'ont peut-être pas révélé du premier coup tout le possible. Mais enfin on admet communément que la limite est de 120 à 130 francs pour une livre sterling. Je crois savoir de bonne source qu'à ce prix l'industrie textile, par exemple, croit pouvoir encore exporter.

C'est précisément la valeur où le franc est parvenu quand on écrit ces lignes; mais il faut le retenir à pleins bras. Laissé à lui-même, il arriverait assurément à 100. Quelle est la cause de cette hausse? Pour les uns, elle serait due au public français lui-même, qui se déferait des devises ou des valeurs à change qu'il a achetées dans un moment d'inquiétude. Mais cette opinion n'est pas entièrement démontrée. Une enquête que j'ai vu faire dans des milieux de moyenne bourgeoisie ne la confirme pas. Dans l'ensemble le petit capitaliste français ne paraît ni s'être défait de ses devises, ni avoir rapatrié ses capitaux. Il a repris confiance dans le franc, assurément, mais il ne renonce pas à sa contre-assurance sur le dollar. Au surplus ces phénomènes sont changeants et difficiles à observer. Il y a quelques mois, les industriels du Nord étaient pour la plupart partisans des comptes en or; aujourd'hui ils s'accommodent du présent.

Or, savoir quels sont les auteurs de la hausse, ce n'est pas seulement une curiosité d'historien. Si la hausse est faite par des Français qui rapatrient des capitaux ou qui liquident des devises, elle peut être stable; si elle est l'œuvre des spéculateurs, il est inévitable que, leur gain réalisé, ceux-ci changent leur position, et que le phénomène se renverse.

***

On peut admettre que le dollar à 25 représente, dans le moment présent, une sorte d'optimum. Poussée plus loin la revalorisation du franc présente des dangers que l'on ne méconnaît pas en France, et que les étrangers signalent unanimement.

L'un de ces dangers, c'est qu'avec le franc, la dette intérieure se revalorise. Il n'y a d'ailleurs aucun doute sur l'issue

du problème ainsi posé. Personne ne doute que si le franc s'élevait encore, il faudrait nécessairement réduire l'intérêt de la dette. Les rentiers, dont on évoque à cette occasion le fantôme amoindri n'ont donc pas grand chose à espérer. Au surplus combien reste-t-il en 1926 de ceux qui en 1914 possédaient des valeurs françaises à revenu fixe? — Enfin M. Poincaré a lui-même, dans une circonstance solennelle, tranché la question, en déclarant qu'on ne toucherait pas au coupon. Ce qui revient à dire qu'on ne laissera pas le franc remonter beaucoup au-dessus de son cours actuel.

Sans intervention de la variable change, comment se présente aujourd'hui la question de la dette intérieure?

Tout d'abord, loin d'avoir décru pendant le ministère Poincaré, elle s'est lourdement aggravée. Je ne fais guère que résumer ici une pénétrante analyse publiée par la *Revue universelle*. L'aggravation de la dette intérieure provient de deux faits.

Tout d'abord la « Caisse de gestion des bons de la Défense nationale et d'amortissement de la dette publique », créée par l'Assemblée nationale le 10 août 1926, a débuté dans l'existence en émettant un emprunt de trois milliards. Cet emprunt a été couvert, et par de l'argent frais, sous forme de bons de la Défense, dont le nombre a été ainsi augmenté. Ces nouveaux bons de la Défense à 5 p. 100 ont été échangés par les souscripteurs contre des bons de la Caisse d'amortissement à 7 p. 100. Au total le trésor a fait par ce mécanisme un emprunt déguisé, à un taux onéreux.

En second lieu, M. Poincaré s'est trouvé en présence, pour le 1er février 1927, d'une échéance grave. Le Crédit National avait contracté en 1922 un emprunt à 6 p. 100, sous forme de bons à cinq ou dix ans, au gré des porteurs. Pour être remboursé après cinq ans, c'est-à-dire en 1927, il fallait faire le dépôt des titres, trois mois avant l'échéance, dans une caisse de l'État. La proportion des porteurs qui ont demandé le remboursement a été de 45 p. 100. Le total de la somme à leur verser est de 1,400 millions.

Or aucune somme n'a été inscrite au budget pour ce remboursement. Pour se tirer d'affaire, M. Poincaré propose aux porteurs la combinaison suivante. Leurs titres, rembour-

sables immédiatement à 507 fr. 50 seront convertis en bons du Trésor, remboursables dans dix ans, émis à 460 francs, et portant intérêt à 7 p. 100. Le souscripteur voit donc son revenu passer de 6 à 7 p. 100. Il reçoit en outre une soulte en numéraire de 47 fr. 50. Enfin son titre nouveau sera remboursable à 525 francs. — Il est bien évident que c'est là un expédient du caractère le plus ruineux; si M. Poincaré l'a admis, c'est qu'il était indispensable. Il crée malheureusement un précédent. Une seconde échéance facultative de bons, ceux-là, de 1923, tombe en 1928. Il est à craindre que les porteurs ne demandent en masse le remboursement, en espérant les mêmes avantages.

A ces deux aggravations de la Dette, émission de nouveaux Bons du Trésor, pour 3 et peut-être, dit-on, pour 5 milliards, échange des bons du Crédit National à 5 p. 100 contre des Bons du Trésor à 7 p. 100, — il faut ajouter deux emprunts contractés en Suisse, l'un pour les chemins de fer de l'État, l'autre pour les chemins de fer de l'Alsace-Lorraine. Au total, on calcule que le service annuel de la Dette a été augmenté en cinq mois, de 475 millions. Il le fallait, sans doute, mais nous ne sommes pas sur le chemin de l'amortissement.

Une dernière échéance tombe le 25 septembre 1927. Elle est fort lourde : 4 300 millions de Bons du Trésor 6 p. 100 1922, qui arrivent à maturité. Il a été décidé que la Caisse des dépôts et consignations emploierait les fonds qu'elle gère à racheter ces titres. D'autre part on espère qu'une partie des sommes remboursées par l'État lui reviendra sous la forme de souscriptions nouvelles.

***

En dehors de ces aggravations et de ces échéances, l'équilibre des finances reste perpétuellement menacé par la masse flottante de 46 milliards de Bons de la Défense nationale, dont 70 p. 100 à un an; — le reste soit 12 à 15 milliards, à six mois, à trois mois, à un mois.

Par ces Bons à très court terme, le Trésor est devenu une gigantesque Banque de dépôt, et le retrait de ces dépôts une menace perpétuelle. On l'a bien vu dans la panique de juillet

dernier. Aujourd'hui la confiance est revenue. « Les derniers mois écoulés, écrit M. René Pleven dans une lumineuse étude publiée par *l'Opinion*, ont permis de constater que la hausse des prix tant de fois dénoncée par les experts financiers du parti socialiste comme devant être la cause inéluctable de remboursement des bons, est restée sans effet important. Août, septembre, octobre qui ont été des mois de forte hausse des prix ont été marqués par des excédents de souscription et, au 30 octobre, le montant des Bons de la Défense était au niveau le plus élevé qui ait été atteint depuis 1926. »

On peut donc espérer que la dette flottante se maintiendra provisoirement, et si rien n'intervient, à un niveau stable. Pour éviter autant que possible les variations brusques de ce niveau, le Comité financier de la Caisse autonome d'amortissement a décidé, le 17 décembre, d'arrêter l'émission des Bons à un mois. Il y aura désormais des Bons à deux ans, un an, six mois et trois mois. Le taux de l'intérêt est abaissé; les Bons à deux ans porteront le même intérêt que les anciens Bons à un an, et ainsi de suite. En somme ces Bons à deux ans ne sont plus un dépôt, mais déjà un placement : c'est un premier pas, fait avec prudence, vers la consolidation de la Dette flottante. Il serait naturellement à souhaiter que cette consolidation s'accentuât, sous une forme volontaire, qui serait sans doute obtenue par l'élargissement du marché des Rentes.

Le danger le plus sérieux serait une politique de déflation, c'est-à-dire de resserrement des crédits. Les disponibilités manquant, force est bien de retirer les dépôts des caisses de l'État. C'est ce qui est arrivé en Italie, où le gouvernement de M. Mussolini a fait artificiellement monter la lire par une déflation brutale. Il est vrai qu'il a paré au danger avec la même brutalité par une consolidation forcée de la dette flottante. Reste à savoir ce que valent ces à-coups pour l'économie du pays.

En France, et précisément pour parer aux difficultés qui peuvent naître de la hausse du franc, la politique pratiquée est au contraire de faciliter le crédit. C'est quand la vie économique du pays diminue d'intensité qu'il devient nécessaire de détendre le loyer de l'argent. Et c'est dans ce sens que le taux d'escompte de la Banque a été abaissé dans la seconde

moitié de décembre de 7 1/2 à 6 1/2. Au surplus la déflation massive est pratiquement incompatible avec la politique financière du gouvernement, laquelle prévoit pour l'année 1927, l'amortissement de 9 milliards de la dette, c'est-à-dire leur rachat sous une forme quelconque, — ce qui équivaut à mettre dans la circulation une disponibilité équivalente. Amortissement et déflation sont deux termes antagonistes.

***

Résumons les éléments de cette situation complexe, où tant d'éléments sont contradictoires.

Le budget est en équilibre. Quelle est la solidité de cet équilibre? Les avis sont partagés. Les uns disent : la hausse rapide du franc nous conduit à un ralentissement d'activité économique, qui affectera les trois quarts des sources de revenus de l'État. — Il est vrai que les autres répondent : Nous n'avons pratiquement rien à craindre : le rendement des impôts a été calculé sur l'indice 5, 6, et nous sommes au delà de l'indice 7. Une marge est donc laissée au tassement des prix.

La livre a baissé de 120 points en cinq mois. Halte-là, disent les uns; et ils montrent la menace du chômage, de l'exportation arrêtée, des marchés perdus. M. Jouhaux déclare que la crise est commencée; M. Poincaré répond qu'il n'en voit point de signe. Cependant il n'est pas douteux que certaines industries sont touchées : on entend parler chaque jour de bilans déposés, dans l'industrie automobile, dans celle du bâtiment. Il faudrait d'ailleurs, avant de conclure, examiner chaque cas. Enfin de toute façon, le resserrement de la vie économique est considéré comme la suite à peu près inévitable du redressement financier. La Tchécoslovaquie a connu cette crise en 1922, l'Autriche en 1923, l'Allemagne en 1924. C'est la grande Pénitence annoncée. Toutefois on admet que le taux actuel du franc est celui où la hausse du franc fera le moins de tort à l'économie. Le gouvernement s'oriente vers une politique destinée à rendre plus facile le passage du mauvais pas.

Ces résultats acquis, les dangers restent innombrables.

Le premier est qu'une fois la hausse à bout de course, le phénomène se renverse. Ce retour en arrière, que les journaux étrangers nous prédisent chaque jour, est à craindre dans la mesure où la hausse est l'ouvrage des spéculateurs. D'autre part, les moyens de défense s'améliorent. Quant à une stabilisation proprement dite, elle n'est possible que si elle se fait d'abord d'elle-même; au surplus le mot ne peut avoir de sens qu'une fois le bilan de la France établi, c'est-à-dire l'état de paiement des dettes extérieures une fois fixé. — Quant au paiement des intérêts de ces dettes pour 1927, il est assuré par les achats de devises que le gouvernement a pu et dû faire.

Le fardeau de la dette intérieure reste effroyablement lourd, et même il s'est accru. Les intérêts de cette dette dévorent le budget, dont ils absorbent la moitié. La conséquence est que les Français paient, en or, deux fois plus d'impôts qu'en 1914. Le gouvernement travaille à réduire cette dette (on a vu qu'en même temps il l'accroissait; c'est une des contradictions de l'heure). Le taux de l'amortissement pour 1927 est de 9 milliards. Il travaille également à se garantir contre les fluctuations brusques. L'idéal serait de consolider la dette flottante. On a du moins supprimé les Bons de la Défense à un mois, et créé les Bons à deux ans.

Il y a encore bien des orages dans le ciel; le vaisseau renfloué par M. Poincaré est encore fragile; il y a des desseins auxquels il a dû renoncer; mais il a aveuglé les grosses voies d'eau; la stabilité est précaire, mais on navigue; il a tenu la barre d'une main ferme et en même temps, s'il est permis de le dire, avec plus de souplesse qu'on n'en attendait de lui. Les Allemands, qui se souviennent de lui et qui ne l'aiment pas, lui rendent pourtant cette justice, les uns avec aigreur, les autres avec une sorte de considération, — que la France avait besoin d'un homme, et qu'il a été l'homme de cette heure difficile.

IGNOTUS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Ernest Renan : Correspondance (1846-1871).
(Calmann-Lévy).

Ces lettres sont, pour la plupart, adressées à des écrivains, des savants, des érudits : on y rencontre rarement le ton d'intimité qui caractérise la correspondance de Renan avec sa mère, sa sœur, ou Marc Berthelot. Mais pour un homme dont la vie est à peu près exclusivement spirituelle, il importe assez peu d'écrire à des amis ou des étrangers; l'essentiel est qu'il tienne le cerveau de son correspondant en estime suffisante. Quand les questions historiques ou religieuses ont canalisé la meilleure partie de vos passions, il est aussi facile de mettre son cœur à nu devant M. Victor Cousin ou M. Max Muller que devant une femme aimée. Aussi l'unité de cette correspondance, si dispersée cependant du point de vue des destinataires, est-elle frappante. C'est une sorte d'histoire de la pensée de Renan découpée en fragments et essaimée par la poste.

Les impressions que Renan a le plus vivement ressenties au cours de son voyage en Italie de 1850 et qu'il communique à Bersot, Cousin, Garnier, etc., nous les connaissons déjà, le plus souvent, par les lettres à madame Renan mère. On ne pouvait d'ailleurs espérer raisonnablement qu'il eût une sensation nouvelle en réserve pour chacun de ses amis. Ce qui lui plaît dans un paysage, il le répète sous diverses formes, ce sont, bien plus que le paysage lui-même, les souvenirs qui y sont attachés. Le sentiment de la nature ne se développe librement en lui, que si ses connaissances historiques l'y invitent. Pour qu'un site le séduise tout à fait il faut qu'il explique une âme célèbre.

Il aime Rome, parce que l'air de la ville stimule le raisonnement philosophique. A l'ombre des monuments il médite sur le passé et puise dans la joie de ces évocations funéraires assez d'indulgence pour supporter les « déplaisantes » manifestations de la piété romaine. Les beautés de la côte napolitaine n'ont pas sur lui un pareil pouvoir : l' « abjection » du peuple des lazzaroni lui paraît si grande qu'il en devient incapable de goûter le charme des lignes et des couleurs. Son émotion la plus agréable, il déclare à M. Avezou l'avoir connue au Mont-Cassin : un sage exégète où peut-il se sentir mieux que

parmi des rayons de livres? Aussi écrit-il à Garnier : « J'ai trouvé dans les Bénédictins qui habitent cette antique abbaye de vrais philosophes, et les hommes les plus éclairés peut-être de toute l'Italie. » Déclaration qui ne surprendra point nos lecteurs, suffisamment informés par M. Abel Lefranc de l'importance de ce séjour au Mont-Cassin. Dans la bibliothèque du couvent, Renan découvre quelques pages inédites d'Abélard. Mais plus encore qu'Abélard — dont il collationne également des textes à Florence et à Rome — Averroès le passionne. C'est qu'il prépare alors cette thèse sur l'Averroisme qu'il soutiendra avec succès deux ans plus tard. Comment ne pas admirer, soit dit en passant, la merveilleuse intuition qui a mené ce jeune savant vers un des plus passionnants problèmes de l'histoire de la philosophie? Le prodigieux effort qui a été tenté au XIe siècle en Andalousie par des savants arabes pour se dégager de l'emprise de la lettre, de la dictature du Coran, représente un phénomène à peu près unique dans l'histoire de l'Islam. Et ce n'est pas une moindre curiosité que ce mouvement, brusquement étouffé par les fanatiques musulmans, ait eu un retentissement profond dans le monde occidental. Si l'aristotélisme s'est épanoui en France, en Allemagne, en Angleterre, au cours du XIIe siècle, c'est à Averroès surtout qu'il le doit. Ainsi, tandis que le texte même du Stagirite cheminait paresseusement au nord de la Méditerranée de Grèce en Italie, les traductions syriennes et les commentaires qui leur étaient consacrés suivaient une voie rapide et triomphale, de l'autre côté de la mer, par l'Afrique du Nord, le Maroc et l'Espagne, venant enfin allumer cent polémiques au sein de l'Université de Paris.

Les lettres écrites pendant le voyage de Syrie de 1860 et la croisière Égypte-Syrie-Grèce de 1865 sont peu nombreuses dans ce recueil : pourtant plusieurs lettres de 1860 adressées au comte Bentivoglio, consul à Beyrouth, nous apportent les échos de la grande colère de Renan contre un certain M. D. qui avait entrepris irrégulièrement des fouilles dans le temps même où Renan commençait les siennes, On ne badine pas avec l'archéologie. Une belle lettre à la princesse Julie, d'Athènes 1865, résume les impressions du second voyage en Orient. En Égypte Renan a jugé l'art grandiose et médiocre. Son appétit scientifique a été agréablement chatouillé, mais ses goûts esthétiques médiocrement satisfaits. Le paysage égyptien, il l'a trouvé monotone et peu plaisant. Quel contraste avec la nature de Syrie « pleine de finesse et de variété »! A Athènes, enfin, Renan goûte la joie pleine que donne la perfection... Le Parthénon lui semble « dépasser en vraie grandeur nos églises gothiques les plus gigantesques... Le paysage est à l'avenant de ces chefs-d'œuvre, plein de charme et de légèreté. »

Cette lettre à la princesse Julie, d'autres encore au Prince Napoléon (avec lequel Renan faisait une croisière en Scandinavie lorsque éclata la guerre de 70) témoignent de la sympathie que Renan en était venu à ressentir pour les membres de la famille de Napoléon III.

Même en tenant compte de la distance (peut-être pas si grande qu'on le croit) qui séparait *Plon-Plon* de son cousin, on eût hésité à prophétiser, en 1851, une pareille intimité. Cette année-là Renan écrivait à Alain Renan, au lendemain du Coup d'État, que l'affaire du 2 décembre avait « provoqué l'indignation de toutes les personnes honnêtes et pensantes. » ... au nombre desquelles on suppose bien qu'il se rangeait. Pourtant, dès 1852, l'opposition ne lui semble plus une attitude bien convenable pour des savants et nous le voyons écrire à Bersot, pour le dissuader discrètement de refuser le serment à l'empereur. L'expédition de Syrie de 1860, exécutée pourle compte du gouvernement impérial, accroît encore sa mansuétude, et en 62, lorsqu'il est nommé professeur au Collège de France, il rend franchement hommage au libéralisme de l'empereur, auquel il pardonne même la suspension de son cours, prononcée quelques jours plus tard. En 1866 une lettre à la princesse Julie approuve formellement la politique étrangère impériale, sur laquelle, il est vrai, Renan portera en 70 des jugements moins favorables... Il serait bien injuste d'ailleurs de blâmer cette évolution. Autre chose est de protester contre un coup d'état et de s'insurger contre un gouvernement une fois qu'il a assuré la paix du pays. Peut-être est-il plus intéressant de constater qu'en dépit de son opportunisme pratique Renan a conservé, pendant cette période, les mêmes convictions politiques profondes : il était partisan de la monarchie constitutionnelle et le répète dix fois dans cette correspondance. Et si l'on veut savoir sur quoi s'étayait cette sympathie, qu'on reprenne cette admirable étude sur la Philosophie de l'histoire contemporaine qui a pris place aujourd'hui dans les *Questions contemporaines*, mais parut tout d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est précisément à propos de cet article que Montalembert eut l'occasion d'écrire à Renan une lettre de protestation — qui a trouvé place dans ce recueil —; non que Montalembert se jugeât offensé par les idées que Renan exprimait sur la philosophie de l'histoire ou par les avantages qu'il reconnaissait à la monarchie héréditaire et constitutionnelle, mais parce que, parlant de la liberté, Renan avait incidemment déclaré que le catholicisme n'en donnait pas le goût, exactement : « Le catholicisme, en accoutumant l'homme à se démettre sur autrui d'une foule de soins... offre en général de graves dangers pour la liberté humaine. » Montalembert aussitôt de réclamer

la suppression de ces lignes « qui feront hausser les épaules à tous ceux qui se confessent ». Ce à quoi Renan répondit aimablement qu'il n'avait parlé que de « danger », qu'il ne cherchait nullement à attaquer l'Église, à laquelle il devait beaucoup personnellement, ajoutant même que « parmi les chrétiens se trouvaient les âmes avec lesquelles il avait le plus de liens moraux ».

Critiquer et louer à la fois, voilà bien dessinée cette attitude si fréquemment et si vivement reprochée à Renan, cette tendance d'esprit qui lui valut, entre autres aménités, les épithètes de jésuite, d'entortilleur et d'amateur d'équivoques. En réalité que faut-il voir là de plus que la sagesse d'un esprit beaucoup trop nuancé pour tout louer ou tout condamner dans une institution et aussi le goût de ne point heurter sous une forme déplaisante les opinions d'autrui? Transposée dans le domaine pratique cette position ne s'appelle-t-elle pas tolérance?

Et, justement, dans une lettre à George Sand publiée dans le présent recueil, nous trouvons une excellente réponse à cette objection de Gautier blâmant Renan d'avoir fait de Jésus « un dieu qui n'est pas un dieu et qui est plus qu'un dieu », ce qui revenait à dire que le savant n'avait pas le courage de formuler des négations nettes. « Comme une telle proposition (la divinité de Jésus) — explique Renan — n'a aucun sens dans le monde de la réalité, que le nom de Dieu appliqué à un homme ne peut avoir qu'un sens poétique et d'image, je ne me croyais pas obligé d'employer à cet égard des *formes cassantes* qui eussent eu quelque chose de peu courtois pour mon héros. Je croyais ma pensée générale suffisamment évidente... » et il faut bien croire qu'elle l'était en effet et que les politesses de forme ne donnaient point le change à tout le monde, puisqu'il se trouva des journalistes catholiques pour accuser Renan d'avoir touché un million des Rothschild, ce qui impliquait à la fois de bien singulières idées sur l'indépendance de Renan et sur la politique de la famille Rothschild.

Après les furieuses attaques dont il fut l'objet, il ne faut pas trop s'étonner que Renan, sachant la part de responsabilité des catholiques intransigeants dans la décision qui suspendit son cours sur les langues sémitiques ne se soit pas senti des dispositions bien favorables au maintien de ce qu'on peut encore appeler la puissance temporelle de l'Église. Dans une lettre datée de mars 69, il déclare que l'unité et la forme régimentaire de l'Église constituent une menace... Une menace à la liberté politique, à la liberté de penser. (Ce sont craintes qui paraissent vaines aujourd'hui, car l'Église a fait, comme sur d'autres sujets M. Renan lui-même, sous la pression des circonstances : elle a évolué). Et il préconise la séparation de

l'Église et de l'État. C'est l'État qui fait la force de l'Église. Qu'on rompe le Concordat, dit-il, et l'armée sainte sera dispersée — recommandation sur la valeur de laquelle il appartiendra aux historiens de demain, s'ils s'en soucient, de nous fixer.

On cueille dans cette correspondance des jugements fort sévères sur quelques grands chrétiens. Une lettre à Peyrat de 1856 prélude à la fameuse diatribe contre Bossuet (*l'Exégèse religieuse et l'esprit français*) par une vive attaque contre ce « maigre raisonneur » dont *l'histoire universelle* « ne mérite pas de figurer parmi les ouvrages destinés à un pensionnat de religieuses », dont les écrits philosophiques sont de « vrais cahiers de collège sans aucune valeur ». Dans les *Pensées* de Pascal, ce qui frappe surtout Renan, c'est la « puérilité de l'argumentation et la pauvre érudition sur laquelle elle repose »... « Si le livre eût été mené à bonne fin, il eût été de tout point faux et insupportable. »

Évidemment Bossuet et Pascal dédaignent les arguments scientifiques dans leurs apologies religieuses et l'on comprendra la grande indignation de Renan, en voyant le soin minutieux avec lequel il pèse lui-même les textes dans les nombreuses lettres de controverses exégétiques qui figurent dans ce recueil... Reste à savoir si la religion qui est mysticisme et l'exégèse qui est raison doivent être confondues... Mais n'entrons pas dans les débats sur la poésie pure. Une récente expérience rappelle que de tous côtés des pièges sont tendus.

Le Dépaysement oriental, par **Robert de Traz** (*Grasset*).

Voici un livre de voyage qui mérite une place de choix. Il n'a rien à faire avec ces banales descriptions, ces développements lyriques que nous rapportent tant de touristes « à la plume facile ». M. Robert de Traz est parvenu à visiter l'Orient, après s'être complètement débarrassé de tous les thèmes traditionnels, que l'on va d'ordinaire planter sur les terres exotiques, pour les mieux comprendre. Chargé de sa seule curiosité, il a traversé l'Égypte, avec la volonté de démêler les traits principaux de l'âme musulmane. L'esprit d'analyse raffiné qui lui est propre lui a facilité la tâche et il est parvenu à montrer, avec une merveilleuse clarté, comment la foi religieuse commandait tout le mécanisme intellectuel d'un mahométan.

Promenez-vous dans la grande mosquée du Caire, dans l'Université d'El Azhar et vous commencerez déjà d'entrevoir la lumière. Les élèves, de tout âge, y répètent inlassablement le Coran. Toute l'éducation tient en cela : apprendre le Coran par cœur, et, pour y parvenir, si l'on a de la mémoire, il ne faut pas moins de quinze ans.

Après cela le texte a domestiqué vos méninges, vous êtes un esclave de la lettre. Un musulman est incapable de raisonnement, de logique : c'est par là qu'il est le plus loin de nous. Il ne sait, il ne veut que répéter les versets du Coran. Monotone débit. Chant de fontaine. Les images glissent en lui, se répètent, sur le même plan, sans aucun lien de cause à effet. Ainsi sur les monuments réapparaissent éternellement les mêmes motifs ornementaux, dans les poèmes les mêmes idées plus ou moins enjolivées. C'est une marche sur place, interminable et satisfaite. L'enseignement coranique détourne des inventions en même temps qu'il apprend à goûter les biens acquis. La vie passe en nous : douceur. On suit, immobile, des rêves vagues : kef. Placidité animale. On savoure la joie de vivre, la religion ne demande aucun sacrifice, elle accepte l'homme tel qu'il est, elle ne magnifie pas la douleur. La mort elle-même ne trouble pas la sérénité du Musulman, « soit qu'il n'y croie pas, soit qu'il s'y résigne ». Avec cela il a le goût du secret, il barricade sa pensée, ment pour égarer et enferme ses femmes. Il est sensuel, stimule la volupté par tous les moyens et ignore le sentiment. Rien de plus éloigné de l'esprit oriental que le romantisme. Par contre le Musulman est un émotif; son esprit n'évoluant que sur un seul plan, une image, lorsqu'elle apparaît, règne en maîtresse, sans qu'aucune autre surgisse pour contrebalancer l'effet de la première. Un Oriental a des crises de rire, de volupté, de peur, de cruauté. Ainsi les enfants, les poètes, les assassins... Avec lui on peut toujours redouter le pire... Si un Oriental veut assimiler notre culture, il faut donc avant tout qu'il répudie l'Islam. Le goût de la recherche ne peut coexister avec la vénération d'une loi immuable. Nous rappelions plus haut que les grands Arabes d'Espagne avaient été en lutte contre le Coran. Aujourd'hui la Turquie, voulant s'occidentaliser, doit, à son tour, renoncer à l'Islam...

Toutes ces réflexions, M. R. de Traz a eu l'art de les enchâsser dans une suite de scènes et de tableaux. Il décrit une mosquée, une rue, puis tire la philosophie du spectacle évoqué.

Ces remarques, habilement montées, séduisent l'esprit, le stimulent, alors qu'un exposé dogmatique eût lassé... Un voyage en Haute Égypte sert de point de départ à des méditations sur la civilisation pharaonique, sur la religion de l'ancienne Égypte. Il y a là des remarques excellentes sur l'évolution spiritualiste de la religion des morts, sur la grande réforme d'Amenophis IV, mais où M. de Traz donne moins complètement la mesure de sa lucide intelligence et de son talent. Il faut, je crois, qu'il travaille sur de la matière vivante... Peu d'écrivains savent, aussi finement que lui,

restituer la figure spirituelle d'une race... La dernière partie de cet ouvrage est consacrée à une excursion en Syrie et à Jérusalem. Le voyageur cherche très consciencieusement dans ce bazar international des cultes à cueillir quelques fortes impressions religieuses. Mais l'émotion le fuit obstinément. « Si l'on demeurait ici, se demande-t-il, au bout de combien de temps se mettrait-on à vendre des chapelets de nacre et des cartes postales? » Qui sait? Peut-être la révélation viendrait-elle alors? Il est des pays où l'intérêt est la clé du cœur...

La Bataille à Scutari, par **Jérôme et Jean Tharaud** (*Plon*).

Bien que M. R. de Traz se demande parfois si l'Occident n'aurait pas une leçon d'euphorie et de résignation à demander à l'Islam, la supériorité de l'esprit européen lui paraît indiscutable. D'homme cultivé d'Occident à homme cultivé d'Orient elle l'est en effet. Mais peut-être, si l'on descend de quelques degrés pour passer au peuple, le problème change-t-il de face. Peut-être une foule d'Orientaux, avec son abandon, son naturel quasi-animal, sa surprenante aptitude à s'absorber, en silence, dans des rêves vagues, est-elle moins déplaisante qu'une foule blanche, guindée, brutale, et vulgaire, précisément parce qu'elle a le sens de la hiérarchie, sans posséder de résignation sociale. Cette sympathie pour l'Islam, si forte chez un Loti, se manifeste, atténuée sans doute, mais vivace encore dans l'ouvrage que J. et J. Tharaud viennent de consacrer à la guerre balkanique de 1912. Reportage, impressions de voyage, c'est un livre d'une parfaite simplicité, tout en grandes lignes sobres, en demi-teintes. J'avouerai qu'on est tenté, au début, de le juger un peu plat, monotone, mais bientôt le dessein de l'auteur se découvre. Il n'a pas voulu tirer de la réalité des effets brillants, qui amusent, mais détournent de la réalité même par le jeu charmant des exagérations..., de la stylisation.

Il nous a donné une suite d'impressions dépouillées, directes et sincères, voulant que le pays évoqué agît directement sur nous, comme il avait agi sur eux, s'effaçant devant lui, laissant petit à petit se dégager, sans que la littérature parût intervenir, le sens du paysage. Et nous percevons fortement en effet ce qu'il y a d'âpre, de triste et de fruste dans les froides et sombres montagnes de la Tcherna-Gora. On s'y battait quand les Tharaud y passèrent, et c'était déjà un peu la Grande Guerre, parce que c'était une guerre de position où l'on *s'ennuyait*. Mais par bien des côtés aussi, en dépit

du grondement des batteries, cette bataille semblait appartenir à un passé très lointain. Les combattants allaient à l'assaut par clans; suivi jusqu'au combat par sa fille et ses fils un vieux roi les guidait, héros sans vanité d'une Iliade montagnarde. Et lorsqu'on avait mis le pied sur la poitrine du Turc, l'ennemi héréditaire, sans se soucier des ordres officiels et des circulaires, on lui coupait proprement le nez et les oreilles pour les rapporter à sa famille...

D'Antivari, Podgoritza, Dulcigno, les Tharaud passèrent au Mont-Athos, dans la presqu'île sacrée où les moines de vingt monastères louent la Sainte Vierge, en se jetant des regards de défiance ou de mépris, ainsi qu'il convient entre Serbes, Grecs, Bulgares, Russes, etc. Sur cette haute montagne où s'élèvent les météores, on attendait impatiemment en 1921 l'arrivée de la flotte libératrice de Koudouriotis. Elle apparut enfin et le drapeau grec remplaça la bannière du Croissant. Une vague d'enthousiasme secoua les vieux monastères somnolents. Était-ce l'aube de la grande libération? Et Byzance elle-même n'allait-elle pas être reconquise? Après quelques heures d'espoir frénétique, on recommença de songer à son voisin. Le gouverneur turc n'était plus là, pour grouper toutes les haines en faisceau. Et l'on se détesta de plus belle, d'église à église, sur la montagne sacrée... tandis qu'une nouvelle et sanglante guerre éclatait, à quelque cent kilomètres de là, entre alliés chrétiens.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.